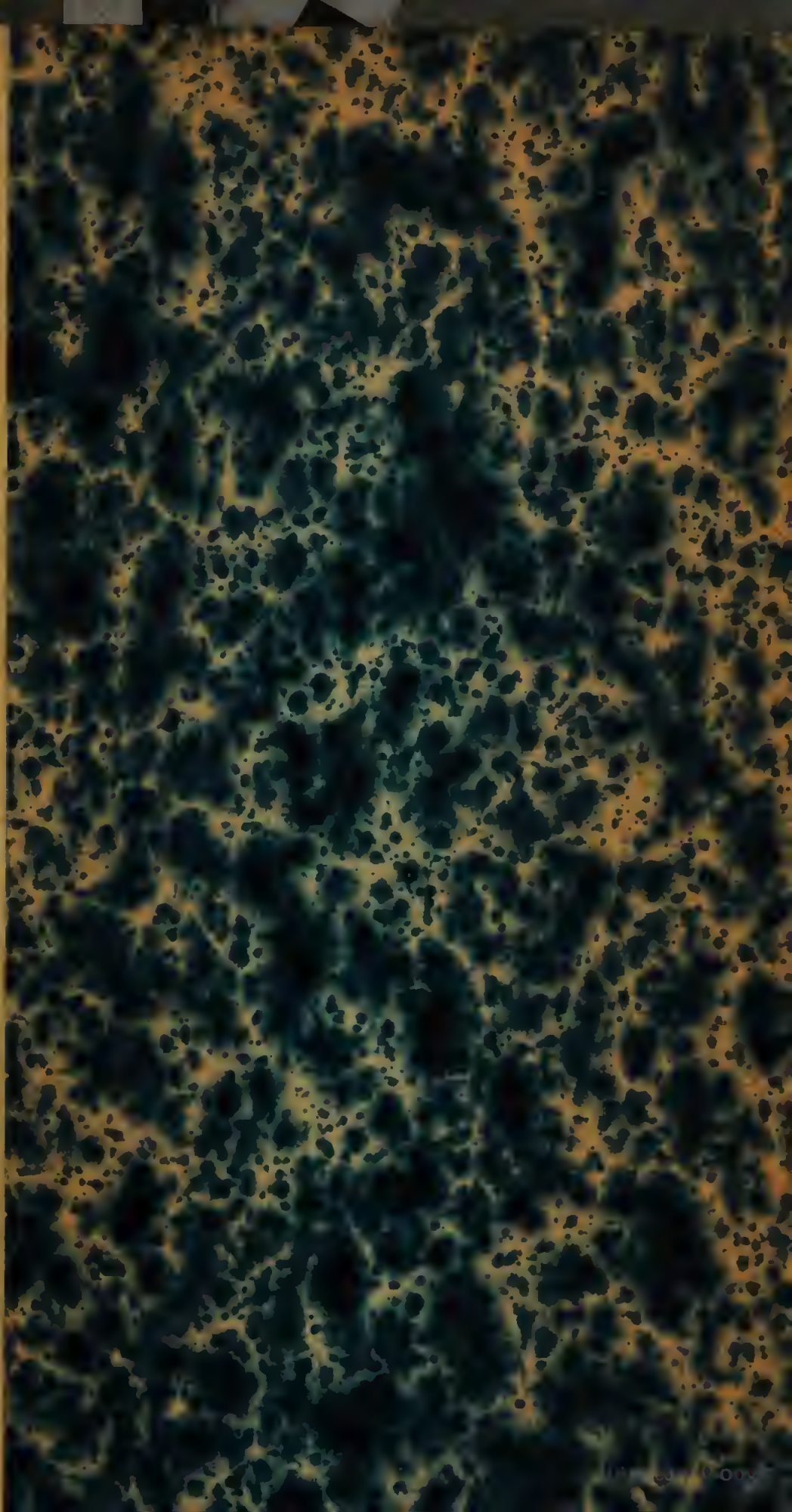

15. 9. 730

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

PAR

LE R. P. FÉLIX

de la Compagnie de Jésus.

Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus.

Croissons de toute manière dans le Christ notre chef.

(Eph. iv, 15.)

ANNÉE 1859. — 3e ÉDITION.

PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS,

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

C. DILLET, LIBRAIRE, RUE DE SÈVRES, 15.

1862

Droit de reproduction et de traduction réservé.

U. 9. 1. 30
214 E. 4.

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE ARTHUR LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Digitized by Google

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

CONFÉRENCES PRÊCHÉES A NOTRE-DAME

PAR

LE R. P. FELIX

de la Compagnie de Jésus.

Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus.

Croissons de toute manière dans le Christ notre chef.

(Eph. iv, 15.)

ANNÉE 1859. — 3e ÉDITION.

PARIS

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS,

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

C. DILLET, LIBRAIRE, RUE DE SÈVRES, 15.

1862

Droit de reproduction et de traduction réservé.

Digitized by Google

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

LE PROGRÈS SOCIAL PAR L'AUTORITÉ.

Messieurs,

Nous avons vu dans nos dernières Conférences par quel procédé tout divin Jésus-Christ opère dans l'humanité le Progrès moral qui prépare tous les autres, ou du moins les empêche de mourir en chemin et de dévier de

leur but. En créant les saints à son image, Jésus-Christ réagit contre les excès de l'orgueil par l'héroïsme de l'humilité, contre les excès de la cupidité par l'héroïsme de la pauvreté, contre les excès du sensualisme par l'héroïsme de l'austérité, par son amour enfin source de toutes les vertus chrétiennes contre la concupiscence source de tous les vices humains. Détruisant par la puissance de cet amour l'égoïsme cause universelle de toute décadence, il ouvre sur les pas des humbles, des pauvres, des mortifiés, les sentiers généreux du Progrès moral; et les multitudes, séduites par l'héroïsme de l'exemple, les suivent, quoique de loin, et y montent avec eux vers les sommets de la perfection (1).

Tel est le Progrès que nous prêchons; nous n'en pouvons prêcher un autre : Jésus-Christ ne nous apprit pas autre chose. Cette doctrine ainsi que lui-même trouvera toujours contradiction dans le monde : *Erit in signum cui contradicetur;* mais cette perpétuelle contradiction sera jusqu'à la fin son perpétuel triomphe.

(1) Voyez les Conférences de 1858.

Quant à nos frères qui ont le malheur de personnifier en eux cette contradiction antichrétienne, Jésus-Christ nous défend de les maudire, nous ne les maudirons pas; qu'ils nous pardonnent de les plaindre, et de prier pour eux.

Il fallait, Messieurs, insister beaucoup sur ce point capital, le *Progrès moral par la sainteté chrétienne;* parce que là est le fondement solide de tout l'édifice du Progrès par le christianisme. Mais il ne faut pas croire que l'action de Jésus-Christ dans l'humanité se borne exclusivement au perfectionnement moral des hommes; son influence sur les âmes en produisant directement le Progrès moral a sur tous les autres progrès un rejaillissement nécessaire; par la transformation qu'il opère dans l'homme il élève toutes choses, la société, la science, l'art, l'industrie, et l'économie elle-même. Nous montrerons dans ces sphères diverses l'action progressive de Jésus-Christ. Mais Dieu condamne notre faiblesse à ne marcher que pas à pas; et nous vous demandons tout à la fois, avec un bienveillant accueil pour la vérité qui vous vient, la patience d'attendre la vérité qui doit venir.

L'action la plus palpable de Jésus-Christ après celle qu'il exerce dans l'ordre moral est l'action qu'il déploie dans l'ordre social. Je me propose de montrer cette année comment par la puissance des vérités sociales qu'il a fait accepter, Jésus-Christ donne la solution la plus efficace des problèmes qui touchent à la vie et au Progrès des sociétés humaines. C'est donc cette fois au sein même de la société que nous voulons montrer Jésus-Christ principe et moteur du véritable Progrès. L'Évangile est le code divin des sociétés humaines ; c'est le devoir imprescriptible de la prédication évangélique de dire avec la vérité religieuse la vérité sociale.

Mais, Messieurs, ne le craignez pas, le tribun ne remplacera pas l'apôtre ; la politique ne voilera pas l'Évangile. Je dirai la vérité sociale enseignée par Jésus-Christ avec la liberté que je tiens de lui, mais aussi avec la mesure que le lieu et le sujet m'imposent à moi-même. J'embrasserai par ma pensée des horizons assez larges, et m'élèverai assez haut pour ne plus apercevoir les opinions, les systèmes, et les partis qui se partagent la société vivante.

Ne cherchez dans le tissu de nos discours ni la trace ni l'ombre d'une allusion à un événement, à un pouvoir, à un personnage de la politique contemporaine ; vous ne l'y trouverez pas ; je désavoue d'avance tout ce qui pourrait y ressembler, laissant à chacun la responsabilité de ses pensées, et ne gardant pour moi que la responsabilité de mes paroles. J'estime assez la vérité et vous pour la montrer à tous sans un voile indigne d'elle. Quelques-uns s'étudieront à deviner le nom de mon parti et la couleur de mon drapeau ; j'userai de mon droit, et ferai mieux mon devoir en vous le laissant ignorer. Fils de la France, apôtre de l'Évangile, je vous fais ma profession de foi : Je suis du parti de Dieu et de la France ; je porte le drapeau de Jésus-Christ et de la société.

Après ces déclarations nécessaires pour prévenir des préoccupations inopportunes ou des interprétations fausses, nous allons rechercher dans la lumière de Jésus-Christ quels sont les éléments du vrai Progrès social.

Naguère trois mots célèbres apparaissaient de tous côtés inscrits sur nos murs comme la formule du Progrès des sociétés : *Liberté*,

Égalité, *Fraternité*. Nous dirons prochainement le sens évangélique de ces trois mots sortis de l'Évangile ; mais auparavant nous avons à combler une grande lacune. J'admire qu'une formule donnée comme le secret du perfectionnement des sociétés, ait omis totalement dans son expression ce qu'il y a de plus radicalement social ; quoi donc? l'*Autorité* ; l'autorité sans laquelle il ne peut y avoir ni liberté, ni égalité, ni fraternité véritable ; l'autorité sans laquelle le Progrès social est impossible, parce que la société elle-même ne peut pas être. Il faut réparer tout d'abord cette omission ou cette méprise grave. Je veux donc établir, avant d'aller plus loin, que Jésus-Christ est le vrai moteur du Progrès social, parce que dans la société l'autorité est la condition du Progrès, et que Jésus-Christ est la source de l'autorité. Je n'établirai aujourd'hui que le premier de ces deux points : je montrerai que l'autorité est la condition première de tout progrès social ; et qu'elle est plus spécialement la nécessité de notre temps.

I

A chaque pas que nous faisons dans la démonstration du *Progrès par le christianisme*, nous sommes sûrs de rencontrer sur notre route l'antichristianisme faisant à Jésus-Christ et au bon sens son opposition éternelle. L'antichristianisme contemporain prêche le Progrès de la société par l'abaissement continu de l'autorité. Diminuer l'autorité dans la religion, l'autorité dans la famille, l'autorité dans la tradition, l'autorité dans la société : tel est le Progrès qu'enseigne l'antichristianisme. La conséquence naturelle de cette philosophie la plus profondément antisociale qu'on ait jamais vue, est que le terme du Progrès réside dans une indépendance absolue en tout ordre de choses : ne dépendre de rien, et ne relever de personne, c'est l'idéal social poursuivi par le génie de Satan. Des hommes osant pousser jusqu'au bout cette logique de l'erreur sont arrivés en effet jusque-là; ils ont dit en sub-

stance par la contradiction la plus flagrante : Le Progrès social c'est l'individualisme absolu, c'est l'homme débarrassé de toute autorité, même de l'autorité de Dieu; et nous avons pu entendre cette parole d'enfer retentir au milieu de nous comme le dernier mot de l'erreur sociale : *Qui nous débarrassera de l'autorité et de l'adoration?* Telle est le dernier mot de l'antichristianisme : Le Progrès de la société par la ruine de l'autorité; et voici l'affirmation du christianisme : Le Progrès dans la société par le perfectionnement de l'autorité.

Mais avant d'aller plus loin je dois dire ce que je veux entendre par ce mot célèbre : l'Autorité. Considérée dans son origine l'autorité vient de la création. Tout ce qui est créateur est auteur; et tout ce qui est auteur a une autorité; il a l'autorité sur ce qu'il a produit. Cette raison de l'autorité est vraiment radicale : elle tient à la racine des choses, et elle est écrite dans la racine des mots. Dieu est dans le sens très-rigoureux l'Autorité unique, parce qu'il est dans le sens très-rigoureux le Créateur unique : il est maître de tout, parce qu'il est principe de tout. L'homme associé à sa puissance de

créer devient lui aussi autorité dans la mesure où il devient créateur. Là où il y a une création accomplie à l'imitation de Dieu par un être libre, il y a une autorité. En ce sens, il y a des autorités dans la science, dans l'art, dans les lettres. Celui qui crée l'ordre dans les idées et le fait resplendir dans la parole est une autorité; ce n'est pas en vain que les langues ont dit : La royauté de la parole. Partout où les hommes ont rencontré le génie déployant dans ses œuvres une puissance créatrice, ils ont dit : Voilà l'autorité. On voudrait en vain protester contre cette domination, elle s'impose. Les hommes montent devant leurs semblables à l'honneur de l'autorité dans la mesure où ils manifestent la puissance de créer.

D'après ces principes qui s'appuient sur le fond même des choses, il est facile de comprendre où réside la raison souveraine et la vraie notion de l'autorité sociale. L'autorité sociale est aussi la puissance de créer : c'est la puissance de créer la société ; c'est la force efficace de coordonner les hommes par rapport au but de leur association. L'autorité crée avec Dieu la société, et, comme Dieu fait pour

le monde, elle continue de la créer en la gouvernant. Un homme paraît dans une nation ; il trouve les hommes en lutte, les choses en ruine, le peuple en servitude, la société en poussière : par une puissance que Dieu lui a communiquée, il unit tous les hommes, il restaure toutes choses, il fait un peuple libre, une société prospère : cet homme est l'autorité. Que Dieu lui ait donné cette puissance immédiatement et par lui-même, comme il fit pour Moïse ; ou bien qu'il la lui ait conférée par l'intervention des agents secondaires coopérant avec lui à l'action de sa providence, cet homme crée avec Dieu la société et il la conserve après l'avoir créée ; il est maître et seigneur dans la société créée ou refaite par lui. Cette autorité, des partis la contesteront, des rivalités la nieront, des ennemis l'attaqueront, mais elle sera ; la société ne s'y trompera pas ; dans son créateur elle reconnaîtra son maître, elle dira : « Vous avez la puissance de créer au milieu de nous l'ordre, la liberté, la fécondité, en un mot, la société : vous êtes le maître ; commandez, nous vous obéirons. »

Cette doctrine de l'autorité n'a rien de com-

mun avec la glorification du despotisme, ni avec la consécration de la force. Ainsi conçue l'autorité est de sa nature une puissance morale. Que cette puissance vienne à un homme par le suffrage de la nation; qu'elle lui arrive par droit de naissance, ou qu'elle sorte d'elle-même d'une situation providentielle où le signe de Dieu se révèle avec éclat; cette puissance qui investit un homme pour créer ou restaurer une société, est essentiellement une puissance morale. Il répugne à l'essence des choses que des êtres libres et naturellement moraux soient dirigés à leur fin par une force purement matérielle. La force matérielle peut être au besoin l'instrument de l'autorité pour briser l'obstacle qui s'oppose à la destinée sociale; elle ne peut pas être l'autorité sociale elle-même. Armée ou non de la force matérielle l'autorité sociale demeure dans son fond ce qu'elle est en essence : la puissance efficace de créer la société, c'est-à-dire la puissance de créer l'ordre, la liberté et la fécondité sociale.

Telle est, en effet, la fonction de l'autorité dans la société; elle crée l'ordre en lui donnant la stabilité, elle crée le mouvement en lui don-

nant la liberté, elle crée par l'une et l'autre la fécondité; elle est ainsi pour la société la raison d'être, de croître et de produire, c'est à-dire la souveraine raison de son Progrès.

Le premier élément de toute vie et de tout progrès social, c'est l'ordre entre les hommes associés. En dehors de l'ordre le Progrès ne peut être. Tout mouvement hors de l'ordre est une déviation; c'est un pas hors du chemin. Le Progrès au contraire est une marche vers le but, donc une marche dans l'ordre. Telle est dans toute société la première raison d'être, l'ORDRE. Et quand je dis l'ordre, j'entends un ordre permanent, qui trouve dans sa raison d'être sa raison de durer. La société étant un corps moral appelé à vivre dans le temps en demeurant lui-même, il lui faut manifestement avec la puissance de se constituer la puissance de se perpétuer, il lui faut un ordre stable, en d'autres termes, la stabilité et la permanence dans l'ordre. Or, c'est le propre de l'autorité sociale de produire tout d'abord ces deux choses qui n'en font qu'une, l'ordre et la stabilité. Elle crée l'ordre, parce que de sa nature centre de la vie sociale, elle est la force uni-

taire par excellence ; elle crée l'unité du corps social dans la multiplicité de ses membres ; et cet ordre créé par la puissance de l'unité, elle le maintient en se perpétuant elle-même avec sa propre unité, et fonde la permanence de l'ordre sur le principe de la stabilité. Ainsi, par la fonction première de l'autorité, l'ordre vit, demeure et rayonne dans la société, et lui donne par sa splendeur le caractère de la vraie beauté : la beauté sociale, c'est la splendeur de l'ordre.

Avec l'ordre par la stabilité, l'autorité crée un autre élément nécessaire au Progrès social : le mouvement par la liberté. La société n'est pas un être créé pour l'immobilité, mais pour la croissance ; elle n'est pas un corps inerte, elle est un corps agissant, donc un corps qui veut le mouvement ; et, parce que ce corps est composé d'êtres et d'activités libres, il lui faut pour se développer des mouvements libres ; en d'autres termes, le mouvement par la liberté. L'ordre social même le plus splendide sans la liberté ne serait qu'une statue : on pourrait y admirer l'éclat de la beauté, on n'y pourrait sentir le mouvement de la vie. Mais il s'agit

de savoir qui a la puissance de créer la liberté dans l'ordre et de faire la société aussi libre qu'harmonieuse. Qu'est-ce qui produit la liberté sociale? Est-ce le génie des hommes d'État? Le système des gouvernements? Le triomphe des révolutions? Non, Messieurs; ce qui crée le mouvement par la liberté, c'est la même puissance qui crée l'ordre par la stabilité; c'est le fonctionnement régulier de la véritable autorité.

Des philosophies de l'histoire écloses de la fermentation des passions et du chaos des idées qui signala la fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième, se plaisaient à montrer à une jeunesse avide d'indépendance les sociétés grandissant dans la liberté à mesure qu'elles s'affranchissent de l'autorité. On disait alors : Le Progrès social, c'est la perpétuelle victoire de la liberté sur le fatalisme. Mais dans ces discours et ces livres où la confusion des langues naissait de la confusion des choses, fatalisme voulait dire autorité, et liberté voulait dire indépendance. Opposant à l'autorité la liberté qui vient d'elle, des hommes réputés grands historiens et profonds penseurs

avaient gravement entrepris de nous persuader que les sociétés humaines ajoutent à la liberté tout ce qu'elles enlèvent à l'autorité. Le Progrès se composait de tous les triomphes de la première et de toutes les défaites de la seconde : il s'en allait détruisant sous chacun de ses pas ce qu'on nommait alors avec une éloquence quelque peu superbe les autocraties : autocraties religieuses, autocraties politiques, autocraties scientifiques, toutes les autocraties. Chaque étape du Progrès social, ainsi le voulaient les systèmes, devait être marquée par une victoire de la liberté sur l'autorité ; et l'histoire du genre humain était évoquée pour signer de sa main ce roman de l'humanité.

Mais l'histoire protestait contre ces philosophies qui la condamnaient au mensonge : elle montrait partout et toujours la vraie liberté des peuples grandissant dans les siècles à mesure que se perfectionne au milieu d'eux la fonction de l'autorité. S'il y a à cette loi du Progrès social des dérogations apparentes, j'affirme la main sur l'histoire qu'il n'y en a pas de réelles. On peut montrer dans la vie des peuples la ruine de la liberté par les abus de l'autorité, on

n'y trouvera jamais la liberté que sous la sauvegarde de l'autorité. Et ce témoignage de l'impartiale histoire est aussi celui de l'austère raison. Là où il n'y a pas d'autorité il n'y a plus que l'anarchie; et là où est l'anarchie la liberté ne peut pas être. Au sein de l'anarchie tous sont maîtres; et quand tous sont maîtres personne n'est libre. Pour que la liberté puisse être dans une société où le mal est permanent et toujours prompt à l'asservissement, il faut une sauvegarde qui défende la liberté de tous contre les envahissements de chacun, et la liberté de chacun contre les envahissements de tous. Cette sauvegarde c'est l'autorité; l'autorité, c'est-à-dire le bien armé pour défendre toute liberté contre tout despotisme; l'autorité qui a un œil pour surveiller le mal, un bras pour l'arrêter, et au besoin un glaive pour le frapper.

Donc l'autorité vraie n'est pas le danger de la liberté, elle en est la garantie : elle n'en est pas la ruine, elle en est la source; elle n'en est pas la rivale, elle en est la mère. La liberté est à l'autorité ce que la filiation est à la paternité. Il y a des hommes fils et frères, parce qu'il y a dans la famille un homme père; il y a dans

l'État des hommes citoyens et libres, parce qu'il y a dans la société un homme ou des hommes-autorité. L'arbre de l'autorité et l'arbre de la liberté croissent dans le même sol, plantés par la même main, pour s'épanouir au même soleil : ou plutôt l'autorité et la liberté, sorties d'une même racine, ne sont pas deux arbres, mais un seul ; l'autorité en est le tronc, et la liberté en sort comme les rameaux du tronc, pour en étendre et faire fleurir la vie.

L'ordre étant donné par la stabilité, et le mouvement par la liberté, la fécondité, c'est-à-dire la force créatrice suit d'elle-même. La fécondité ou la puissance de produire n'est nulle part qu'à cette condition : le mouvement dans la stabilité. Le mouvement tout seul n'est pas fécond ; en dehors des lois stables il aboutit à la stérilité. Prenez dans la nature tout ce qui vit pour se développer et se développe pour produire, vous rencontrez partout ces deux choses à la fois : mouvement et stabilité. La création entière se soutient et produit par la permanence de ce principe d'harmonie et de fécondité : le mouvement selon des lois stables. Le monde astronomique est le mouvement des

corps dans la stabilité de la loi de gravitation; le monde animal est le mouvement de la vie dans la stabilité de la loi de génération. Je montrerai plus tard que le progrès scientifique lui-même est le mouvement des intelligences dans la stabilité des lois de la pensée. Je n'insiste pas; je parle à des hommes qui savent. Mais il fallait révéler ce secret intime de la force créatrice que l'autorité donne aux sociétés en leur donnant ces deux choses : la liberté dans l'ordre, et le mouvement dans la stabilité.

En effet, si l'autorité sociale est la source des grandes choses et des créations fécondes, c'est que sa fonction propre est de développer toutes les libertés dans les lignes éternelles de la justice, comme une seule liberté dont le mouvement a tout son essor sans pouvoir franchir sa sphère. L'autorité sociale a ce privilége singulier : elle fait de plusieurs millions d'hommes un seul homme ; homme géant dont la force se multiplie par le nombre des individus qui composent le faisceau de l'unité sociale ; homme puissant et fécond, parce que enchaîné et libre tout à la fois, enchaîné au devoir et

libre dans ses mouvements, il déploie toutes ses forces sans en perdre aucune pour détruire le mal et produire le bien. Voyez-vous d'ici sur la surface d'un grand empire vingt millions d'hommes, c'est-à-dire vingt millions d'intelligences et de libertés armées de toutes les énergies de la matière et de l'esprit? Au milieu de ces vingt millions d'hommes un homme paraît : d'un mot de ses lèvres et d'un signe de sa main, il fait de toutes ces forces unies comme une seule force humaine; il dit : Allez, et ils vont : créez cette merveille, et ils la créent : arrêtez cette barbarie, et ils l'arrêtent : enchaînez cet océan, et ils l'enchaînent : produisez la richesse, et ils la produisent : faites fleurir les arts, la littérature, la science; et l'art et la littérature et la science fleurissent comme sous un souffle de Dieu. Si un homme est si puissant alors que maître de lui-même il concentre la multiplicité de ses forces dans une unité persévérante, que ne peuvent des millions d'hommes réunissant sous une seule main tant de forces alliées et conspirant pour un même but?

Aussi l'histoire rend-elle à cette puissance créatrice de l'autorité le plus éclatant témoi-

gnage ; elle atteste que toutes les grandes choses dans les sociétés humaines ont été créées par des autorités fortes, faisant marcher un peuple libre dans les sentiers du droit, du devoir et de la justice. L'autorité n'est pas elle-même l'activité qui produit, mais elle est le ressort qui fait agir, et c'est sous son impulsion que les peuples réalisent les merveilles de leur histoire.

Au contraire, les nations où l'autorité manque, comme les nations où l'on abuse de l'autorité, ne produisent que des œuvres mesquines et des monstruosités gigantesques : œuvres difformes et faibles qui attestent l'absence d'une puissance harmonieuse et forte. Les forces humaines y tournent à la stérilité, si ce n'est à la ruine. Les sociétés sans autorité peuvent détruire, elles ne peuvent fonder ; elles savent tout diminuer, rien agrandir ; elles ont de l'audace, elles n'ont pas de puissance ; elles ont l'agitation de la faiblesse, elles n'ont pas le mouvement de la force ; elles font des tentatives, elles ne font pas de créations. Si elles peuvent encore concevoir, elles ne peuvent enfanter ; et leurs essais d'enfantement sont

condamnés d'avance à l'ignominie de leurs avortements.

Telle est, Messieurs, la fonction souveraine de l'autorité dans la société : elle crée l'ordre par la stabilité, le mouvement par la liberté ; et par leur mutuel concours, elle crée la puissance efficace ou la fécondité ; en un mot, elle crée la société même avec ces trois attributs qui attestent son Progrès : la beauté, la grandeur et la force. Aussi, ôtez l'autorité de la société, et, au lieu de la beauté qui vient de l'harmonie, vous avez la laideur qui vient de l'anarchie ; au lieu de la grandeur qui vient de la liberté, vous avez l'abaissement qui vient de la servitude ; au lieu de la fécondité qui vient de la force, vous avez l'impuissance qui vient de la faiblesse : en un mot, au lieu du Progrès social, vous avez la décadence, que dis-je? vous avez la ruine sociale. Car non-seulement sans l'autorité le Progrès social ne peut pas exister, la société elle-même ne peut pas être.

Ah ! Messieurs, n'avez-vous pas vu ce qui advient au milieu des nations où l'autorité fut arrachée un jour à ses antiques fondements?

A la lettre, ce sont des nations déracinées; elles vacillent et se balancent au souffle de toutes les tempêtes, toujours menacées d'une mort qui n'aura plus de résurrection. A chaque instant leur existence est remise en question; vous diriez qu'elles ne savent plus être, tant elles sentent leur échapper avec l'autorité leur raison de subsister. Ces sociétés ne s'arrêtent sur le penchant où elles se précipitent, que quand elles se sont refait une autorité telle quelle; car mieux leur vaut encore pour vivre une autorité infirme et même une autorité despotique, que l'absence de toute autorité. L'autorité faible et l'autorité abusant d'elle-même, c'est la société qui est malade; mais l'autorité anéantie et l'autorité s'abdiquant elle-même, c'est la société qui meurt.

Ce besoin invincible de l'autorité les peuples le sentent d'instinct, comme on sent le besoin d'être et de se conserver; mais il y a dans la vie des nations des jours où ce besoin se révèle à tous plus impérieux et plus profond; jours des soudaines catastrophes et des sinistres événements, alors que les trônes ou les dynasties tombant avec fracas menacent

d'emporter dans leur chute la ruine de l'autorité elle-même. Dans ces heures d'une solennité lugubre où l'autorité elle aussi semble brisée par la foudre qui vient de frapper le corps social, la nation s'éveille comme en sursaut; sans appui sous ses pieds, sans abri sur sa tête, comme suspendue sur le vide, elle se demande avec effroi : *Où est l'autorité?* et elle se prend à trembler, pareille au voyageur se rencontrant dans la nuit face à face avec des assassins qui viennent l'assaillir. Comme lui la société entière ne voyant plus sur elle le bouclier de l'autorité, se sent à découvert et sous le coup des brigands. Alors tout ce qui est méchant tressaille d'espérance, et tout ce qui est bon tressaille d'épouvante : les scélérats voient leurs crimes sans frein, les justes leurs vertus sans défense; et tous, alors que retentit encore la chute de l'autorité, appellent la restauration d'une autorité. Ceux-là même qui triomphent dans le désastre, éprouvent encore plus que tous les autres le besoin d'être et de se défendre; ils élèvent sur les ruines de l'autorité tombée le simulacre de l'autorité nouvelle; et, se dressant eux-mêmes sur

les débris des institutions, des trônes et des dynasties, ils crient à la nation pâle encore de sa frayeur : « Rassurez-vous, il y a une autorité ; et cette autorité, c'est nous. » Si bien que la nécessité de l'autorité n'apparaît jamais mieux que dans ces tempêtes sociales où les révolutions travaillent à renverser toutes les autorités.

Telle est, Messieurs, l'autorité : elle est partout la première condition de tout progrès, et même de toute vie sociale. Il nous reste à établir qu'elle est le besoin suprême de ce temps.

II

A la lumière de cette vérité qui éclaire tant de choses, *nécessité souveraine de l'autorité pour le Progrès social*, il est temps de nous regarder nous-mêmes et de nous demander ce qui est advenu de l'autorité dans la société moderne. Je prends ici ce mot dans son sens très-général, celui où il peut s'appliquer à toute autorité. Toutes les autorités, quelque nom qu'elles portent et sous quelque forme qu'elles se produisent, sont solidaires :

qui frappe une autorité les frappe toutes à la fois. Et voilà ce qui donne aux sociétés modernes un caractère spécial et les menace d'un danger suprême : toutes les autorités y ont été frappées, et toutes ont subi les contrecoups de leurs mutuelles secousses. La guerre faite à l'autorité n'est pas assurément un fait réservé à notre temps ; c'est un fait universel ; c'est un fait séculaire. Il est évident qu'au fond de la nature humaine, de quelque manière qu'on l'explique, il y a contre tout ce qui s'appelle autorité et demande la dépendance, une protestation et une guerre toujours prête ; mais la vérité nous force de dire que la protestation et la guerre contre l'autorité a pris dans nos temps modernes des proportions qu'on ne lui a jamais connues, et qu'elle nous menace d'une chute dont il n'y a pas eu d'exemple dans l'histoire de l'humanité.

Le coup le plus audacieux qui fut porté à l'autorité dans les temps modernes est sans contredit la révolte de Luther. Au milieu des révolutions des empires et des déplacements de l'autorité qui avaient rempli quinze siècles de notre histoire, une autorité était demeurée

inébranlable, défendue par sa propre majesté et par une obéissance qui ne lui avait jamais failli ; c'était l'autorité de l'Église personnifiée spécialement dans un homme, le Souverain Pontife, en qui quinze siècles de christianisme avaient salué le représentant de l'Homme-Dieu et le père de la catholicité. L'hérésie n'avait pas cessé un jour d'opposer au gouvernement et aux jugements de cette autorité le génie de la chicane et la versatilité du sophisme ; jamais elle ne lui avait opposé l'audace d'une révolte absolue : elle avait osé nier tous les dogmes protégés par l'autorité pontificale, elle n'avait pas osé nier l'autorité elle-même. Luther eut cette audace : il osa protester contre une autorité sanctionnée par de longs siècles d'obéissance : ce fut son crime, et humainement son succès ; il souleva avec une violence inouïe contre l'autorité romaine les instincts de révolte qui sommeillaient au cœur des générations soumises : là est l'essence même du protestantisme ; dégagé de ses accessoires et de ses prétextes le protestantisme n'est pas autre chose ; c'est une protestation et une révolte contre l'autorité ; c'est la révo-

tion dans l'Église. Luther est un moine révolté ; c'est un révolutionnaire religieux.

Cette révolution en appelait une autre ; l'indépendance dans l'ordre religieux préludait à l'indépendance dans l'ordre intellectuel ; le protestantisme préparait le philosophisme. Luther a nié l'autorité de Jésus-Christ dans le pontife chef de l'Église ; Voltaire vient qui nie l'autorité de Dieu dans Jésus-Christ fondateur du christianisme. L'un nie que Jésus-Christ parle aux chrétiens par la bouche du successeur de Pierre ; l'autre nie que Dieu parle aux hommes par la bouche de Jésus-Christ. Le premier repousse dans le Pontife romain l'organe de la révélation, et par là se débarrasse de toute dépendance dans l'ordre religieux : le second repousse avec Jésus-Christ révélateur le fait de la révélation, et par là se débarrasse de toute dépendance dans l'ordre philosophique. Le premier par la négation de l'autorité de Jésus-Christ dans l'Eglise proclame l'indépendance absolue dans l'interprétation de l'Écriture ; le second par la négation de l'autorité de Dieu dans Jésus-Christ proclame l'indépendance absolue de la raison humaine. En

deux mots : plus d'autorité en religion, dit Luther ; voilà le protestantisme ou la révolution religieuse : plus d'autorité pour la raison, dit Voltaire ; voilà le rationalisme ou la révolution philosophique.

En vain les hommes se fussent ligués pour arrêter le courant qui emportait le monde moderne. Encouragé par ces deux victoires le démon révolutionnaire devait pousser à d'autres ruines en marchant à d'autres triomphes. Indépendant déjà et dans l'ordre religieux et dans l'ordre philosophique, il rêve l'indépendance dans l'ordre politique. Mais comme la société ne peut être sans un gouvernement quelconque, il imagine un système politique où l'homme est tout ensemble et le sujet qui obéit et le maître qui commande ; gouvernement à rebours où il y a des souverains partout et des sujets nulle part. Cette fiction fut le voile qui déguisait une troisième révolte contre l'autorité. Les instincts révolutionnaires se remuèrent d'un bout de la société à l'autre, comme les vagues de l'Océan sous un vent de tempête, et la révolution politique éclata. Je n'examine pas si des idées vraies et des pensées généreuses

ne se firent pas jour dans ce grand bouleversement, qui s'est nommé lui-même, comme fait, la *Révolution*. Mais ce que je puis dire ici sans craindre d'autre contradiction que celle du mensonge, c'est que tout ce qui se révéla vrai, légitime et généreux dans ce drame historique demeuré célèbre, ce n'était pas la Révolution elle-même. La Révolution dans l'ordre politique était ce qu'elle avait été dans l'ordre philosophique et dans l'ordre religieux : elle était l'opposition à l'autorité.

Fier mais non encore satisfait de ces trois destructions, le génie des révolutions regarda autour de lui pour voir s'il restait encore quelque chose à détruire ; et il vit que parmi tant de ruines de l'autorité une autorité était encore debout soutenue par le suffrage de tous les siècles, la législation de tous les peuples et le bon sens du genre humain. Cette autorité, c'était la *propriété*. L'homme qui possède en vertu d'une légitime investiture est vraiment une autorité. Quiconque ayant mis ses deux pieds sur deux points de la terre, peut dire : « Ceci est à moi, parce que je l'ai fait mien, » est une autorité. Tout propriétaire est un seigneur

dans son domaine : il n'y reconnaît d'autre souverain que le Seigneur des seigneurs. En voyant cette autorité encore intacte, la Révolution se dit : Tant que ce dernier rempart de l'ordre social demeurera inébranlable, jamais mon règne ne s'établira tout à fait. Donc, que tous mes disciples entendent ce cri et le redisent à la terre : *Guerre à la propriété* ! Là est sans contredit le principal mouvement révolutionnaire de ce temps : là souffle le vent de cette révolution nouvelle qui s'est nommée d'un nom digne de ses ambitions en s'intitulant *sociale*. La propriété, sachez-le bien, Messieurs, c'est le point où frappe à coups redoublés depuis plus d'un demi-siècle le bélier de la Révolution : elle l'attaque comme le dernier boulevard de la société. Si ce boulevard tombait, la société ne serait plus, il n'y aurait plus que le socialisme. Dieu a permis cette suprême agression, pour ouvrir les yeux à tant d'égoïsmes volontairement aveuglés sur la guerre satanique faite depuis trois siècles à toute autorité. Tant que cette guerre ne s'attaquait qu'à l'autorité de l'Église, à l'autorité de Jésus-Christ, à l'autorité des rois, les

heureux propriétaires disaient dans leur sécurité béate : Que l'Église se défende, que Jésus-Christ se défende, que les rois se défendent. Mais quand le monstre révolutionnaire eut mis le pied sur le seuil de leur domaine ; quand il eut menacé avec leur maison et leur champ, leur souveraineté , alors les propriétaires se sont levés prêts à défendre leur autorité : et plusieurs jusque-là révolutionnaires eux-mêmes se prirent à crier à la Révolution : « *Arrêtez* ; on ne nous arrachera ni notre foyer, ni notre champ ; plutôt mourir que de laisser tomber avec la propriété le dernier rempart de l'ordre : respect à la propriété ! »

Ainsi a marché depuis trois siècles, de guerre en guerre et de destruction en destruction, le génie révolutionnaire : il a nié l'autorité de Jésus-Christ dans les pontifes ; l'autorité de Dieu dans Jésus-Christ ; l'autorité de la nation dans les rois ; l'autorité de l'homme dans la propriété. Il a fait entendre successivement par la bouche de ses représentants les plus fameux ces quatre cris révolutionnaires, pareils à des voix de Satan se répondant de

siècle en siècle au milieu des nations modernes :

Le premier a dit : Rome c'est Babylone ; le Pontife romain c'est l'Antechrist : au nom de l'Évangile plus de papauté.

Le second a dit : Le Christ c'est l'infâme ; le christianisme c'est l'absurde ; au nom de la raison plus de christianisme.

Le troisième a dit : Le roi est le fléau du peuple ; la royauté c'est la tyrannie ; au nom de la nation plus de royauté.

Le quatrième a dit : La propriété c'est le vol ; le propriétaire est un usurpateur : au nom de l'humanité plus de propriété.

Le premier c'est la révolution religieuse ; le second c'est la révolution rationaliste ; le troisième c'est la révolution démagogique ; le quatrième c'est la révolution socialiste : la révolution socialiste, c'est-à-dire la révolution universelle ; la révolution qui renferme toutes les révolutions, et qui dit à la fois : à bas la papauté ; à bas le Christ ; à bas la royauté ; à bas la propriété !

Ah ! je le sais, tous les réformateurs ne conviennent pas de cette brutale agression

contre toutes les autorités ; ils la déguisent ; ainsi ont-ils fait dans tous les siècles. Les révolutionnaires religieux disent : Nous ne voulons pas renverser l'Église, nous voulons la réformer. Les révolutionnaires rationalistes disent : Nous ne voulons pas détruire le christianisme, nous voulons le réformer. Les révolutionnaires politiques disent : Nous ne voulons pas détruire les gouvernements, nous voulons les réformer. Les révolutionnaires socialistes disent à leur tour : Nous ne voulons pas détruire la propriété, nous voulons la réformer.

O grands réformateurs ! quand donc aurez-vous le courage de vos mensonges et la sincérité de vos ambitions ? Au fond de ces protestations hypocrites et de ces réserves calculées, voulez-vous savoir, Messieurs, ce qu'il y a de vrai ? Le voici sans détour : ils mentent tous. Le protestantisme veut la destruction de l'Église ; le rationalisme veut la destruction du christianisme ; la démagogie veut la destruction du gouvernement ; et le socialisme, quoi qu'il en dise, j'entends le vrai socialisme, veut la destruction de la propriété. Qui dira

le contraire mentira ; il voilera un mensonge sous une hypocrisie.

Or, tel est le retour inévitable de la légitime vengeance des choses : quand les hommes se sont unis pour mentir ouvertement à la vérité, la vérité tôt ou tard les force à se mentir ouvertement à eux-mêmes ; c'est ce qui est arrivé à tous les agresseurs de l'autorité. Les révolutionnaires religieux attaquent l'autorité pontificale, et ils se posent en pontifes. Les révolutionnaires rationalistes attaquent la révélation, et ils se posent en révélateurs. Les révolutionnaires politiques attaquent l'autorité des rois, et ils se posent en souverains. Les révolutionnaires socialistes attaquent la propriété, et ils se posent en propriétaires. Ainsi s'est accomplie une fois de plus avec un éclat et une solennité proportionnés à la grandeur et à l'importance des choses, cette loi éternelle qui condamne à la contradiction tous les ennemis de la vérité. Chacun aboutissant à la contradiction de son propre mensonge, on a vu chaque iniquité se mentir à elle-même : *Mentita est iniquitas sibi.* Mais voici la contradiction commune où ils se sont rencontrés tous.

Après avoir détruit autant qu'il était en eux toutes les autorités, ces hommes emportés par un même penchant à l'abîme d'une même contradiction, ont rêvé de reconstruire avec les débris de toutes les autorités une seule autorité, ou plutôt une seule autocratie ; autocratie colossale, monstrueuse, impossible, qui sous le nom d'État devrait tout absorber, religion, enseignement, philosophie, gouvernement et propriété : l'État pontife, l'État révélateur, l'État roi, l'État propriétaire et maître unique de tout : autocratie impersonnelle, la plus despotique qu'on ait jamais imaginée, seule capable de châtier les peuples révolutionnaires des outrages faits à toutes les autorités par la confiscation de toutes les libertés.

Tel est, Messieurs, le courant qui depuis trois cents ans entraîne le monde moderne : et ce courant orageux qui passe en ébranlant toutes les autorités, s'il ne les renverse tout à fait, j'entends dire que c'est le *Progrès* qui emporte les sociétés aux magnificences de l'avenir ! Ah ! je n'en suis pas étonné ; le Progrès, avec toute sa magie, toute sa séduction, tout son

prestige, on l'a fait responsable de toutes les modernes folies. Il est temps qu'à la dignité que porte ce nom, une réparation soit faite ; il est temps que la vérité qui sauve, élève aussi haut qu'elle peut sa protestation contre des mensonges qui tuent ; et il ne tiendra pas à moi que cette réparation ne soit faite, et que cette protestation ne soit entendue !

Non, Messieurs, non ; toutes ces guerres déclarées à l'autorité n'ont pas marqué les vrais progrès du monde : elles ont marqué des degrés divers de notre décadence.

Non, la révolte religieuse contre l'autorité de l'Église ne fut pas un progrès dans la religion. Le protestantisme n'est pas l'accroissement du christianisme, il en est la diminution : diminution du dogme chrétien, diminution de la morale chrétienne, diminution du culte chrétien, voilà le protestantisme : hors de là il n'y a plus de protestantisme, il n'y a que le christianisme. Tout ce qui dans le protestantisme ne diminue pas le christianisme, n'est pas protestant mais catholique.

Non, le rationalisme ne fut pas un progrès dans la philosophie, ce fut une décadence. Les

vérités les plus conservatrices et les mieux protégées par l'autorité de l'Église et le bon sens des peuples, il les a ébranlées ; et aujourd'hui comme toujours, il déracine les vérités sans en raffermir aucune. Tout ce qu'il dit de vrai, il le dit avec nous ; tout ce qu'il dit de faux, il le dit de lui-même, et il le dit contre nous : tout ce qu'il tient de nous l'empêche de tomber plus bas ; et tout ce qu'il tient de lui-même tend à nous dégrader.

Non, la révolution politique dans sa guerre faite à l'autorité ne fut pas un progrès. Les quelques vérités mises alors peut-être dans un plus grand jour, ne furent que l'évolution prématurée des principes qui germaient au fond de la société chrétienne. Sans la violence de ses secousses, le monde social eût obtenu un perfectionnement progressif pareil à ceux que font ensemble Dieu et la nature. La Révolution, comme antagonisme à l'autorité, n'a fait que déraciner ; et depuis ce temps le monde politique toujours ébranlé ressemble à un édifice qui cherche ses fondements.

Non, le socialisme qui veut renverser avec toutes les autres autorités cette dernière auto-

rité, la propriété, ce n'est pas le Progrès social. Vainqueur un jour, il précipiterait le monde de la civilisation dans la barbarie, et de la barbarie dans l'état sauvage; car son suprême aboutissement, c'est l'homme débarrassé de toute autorité : l'homme en tout et partout ne dépendant que de lui-même. Or cette autocratie personnelle de tout homme par rapport à lui seul, en d'autres termes, l'individualisme à la plus haute puissance, cela veut dire, non plus l'homme civilisé, l'homme social; cela veut dire l'homme sauvage. Vous qui rejetez le frein de toute autorité, sortez, sortez de la civilisation; allez où votre penchant vous pousse, allez conquérir au désert l'indépendance de l'homme. En vérité, je vous le dis, si la nature n'était pas dans les hommes plus forte que leurs erreurs, la guerre faite à l'autorité vous conduirait là; et l'horreur de l'état sauvage se mêlerait parmi nous aux splendeurs de la civilisation.

Et dès lors, Messieurs, nous pouvons juger au point de vue du Progrès social notre société au dix-neuvième siècle. Les grands coups portés successivement à l'autorité depuis trois siècles

lui ont donné des ébranlements jusqu'à nous inconnus, et menacent toujours le monde moderne d'une catastrophe dont il n'y a pas eu d'exemples. Oui, Messieurs, le grand danger de notre monde social, le voici : la haine des autorités ; la conspiration contre les autorités ; et, ce qui est encore plus redoutable, le mépris des autorités. On l'a fait remarquer : *jouir*, *s'enrichir* et *mépriser*, sont les trois grandes passions qui tourmentent le présent et menacent l'avenir : et je n'hésite pas à dire que la troisième nous menace encore plus que les autres. Je ne sais quels souffles de mépris semblent monter de toute part jusqu'aux fronts les plus augustes, pour emporter avec leur auréole leur prestige et leur majesté. L'idée révolutionnaire incarnée dans des hommes, organise dans le monde entier une conspiration contre l'autorité, telle que l'histoire n'en a pas racontée : elle marche sous terre et au soleil ; tandis qu'elle forge dans des arsenaux mystérieux les armes dont elle médite de frapper les corps, elle s'avance portant au grand jour le glaive redoutable qui frappe l'autorité au fond des âmes, le mépris. Non, jamais rien

de semblable ne s'était vu. C'est la tentative la plus gigantesque qui ait été faite dans les siècles pour anéantir le point d'appui de tout ordre et de tout progrès social : c'est le suprême effort de l'anarchie contre l'autorité, ou du socialisme contre la société. On dit que Caligula souhaitait une seule tête au peuple romain pour se donner la joie de l'abattre d'un coup. La Révolution moderne a surpassé l'ambition de Caligula : elle voudrait une seule tête à toutes les autorités de l'Europe, pour consommer en l'abattant d'un coup le règne de l'anarchie.

Et, chose plus désolante encore, tandis que cette haine de l'autorité sort du cœur des méchants armée de menaces, de foudres et de machines infernales, elle rencontre aujourd'hui de toute part une complicité aveugle qui semble vouloir accélérer le triomphe de l'anarchie préparé par les complots. La conversation mondaine, telle que la fait l'esprit de ce temps, devient comme un parlement universel où toute autorité avec ses actes est en but à la critique, si ce n'est à l'insulte : là tous sont de l'opposition, tous prêts à l'attaque, personne à la

défense. Que dis-je? Qu'une grande autorité dans le monde paraisse un moment compromise, même par l'héroïsme du devoir, on entend retentir au fond des âmes un bruit qui ressemble à un applaudissement; et si un homme se rencontre plus audacieux que tous les autres, qui, à la face du monde, ose lui jeter l'outrage, il excite dans les multitudes un tressaillement mauvais : l'insulte à l'autorité fait le charme de sa parole, ou le succès de son livre; et l'on croit entendre des millions de voix qui disent : *Il a bien fait.*

Aussi, lorsque je prête l'oreille au retentissement de ces entretiens révolutionnaires où l'autorité sous toutes les formes est livrée à la contradiction des langues, et où les honnêtes gens eux-mêmes gagnés par la contagion du siècle, s'égayent à ces jeux mortels qui font périr les nations : lorsque je vois au milieu de l'Europe tout un monde de lettrés occupé chaque jour à écrire des mensonges, des calomnies, des invectives, qui s'en vont frapper tantôt avec audace, et tantôt avec hypocrisie, ici une autorité civile, là une autorité politique, ailleurs une autorité reli-

gieuse : lorsque je vois le mépris armé de la littérature, sortir des ateliers de la presse et monter chaque jour par les colonnes du journalisme à l'assaut de toutes les grandes autorités morales, avec d'autant plus d'acharnement que ces autorités sont placées plus haut dans l'estime et le respect des nations : lorsque je vois vos théâtres faisant du mépris des autorités l'amusement des multitudes, les livrer à la risée du peuple dépouillées de leur prestige et découronnées de leur gloire ; vos dramaturges cherchant aux sources de la démagogie des inspirations antisociales, montrer sur la scène tout ce qui doit commander couvert de tous les vices, et tout ce qui ne doit qu'obéir orné de toutes les vertus : lorsque je vois aujourd'hui un magistrat, demain un prêtre, après demain un monarque, travestis sur la scène sous les regards du peuple, et n'y paraissant que pour y recevoir, avec l'anathème que l'on jette au crime, le mépris que l'on accorde au ridicule : lorsque enfin je crois voir et sentir partout, contre toute autorité une conspiration permanente, universelle, implacable : ah ! Messieurs, je me de-

mande avec effroi où va notre société moderne emportée par ce vent du mépris qui semble depuis trois siècles souffler de toutes parts ; et je me dis : Elle va où la Révolution la pousse ; elle va où Satan l'entraîne, à l'abîme où les sociétés périssent avec l'autorité !...

Sachons-le bien, Messieurs, là est dans notre présent la question de notre avenir ; il faut sauver toutes les autorités : autorité des pères, autorité des maîtres, autorité des magistrats, autorité des fonctionnaires, autorité des prêtres, autorité des évêques, autorité des rois, autorité des pontifes. Ah! croyez-le bien, nous ne demandons pas contre les excès de l'indépendance des réactions despotiques, nous demandons pour tous les représentants de l'autorité des respects nécessaires ; nous ne voulons pas la servitude des sujets qui obéissent, nous voulons l'obéissance aux autorités qui commandent. Que tous ceux qui veulent avec nous le Progrès du monde par les voies légitimes répondent noblement à notre appel. Hommes d'ordre et de progrès, souvenez-vous que si l'asservissement aux pouvoirs usurpés est l'abaisse-

ment social, la grandeur des nations n'est que dans la soumission aux puissances légitimes. Elevez-vous au-dessus de ce préjugé barbare qui met le Progrès des sociétés dans l'affranchissement de toute autorité ; et ne craignez pas de donner à tout ce qui en porte l'honneur cet amour, ce respect et cette obéissance qui remontent jusqu'à Dieu, quand on les donne aux autorités qui descendent de Dieu.

Et vous tous, que le Ciel a marqués avec un éclat divers de ce signe de la puissance et de la majesté divine, dépositaires de l'autorité, de quelque nom que l'on vous nomme, et sous quelque forme que vous apparaissiez, magistrats, fonctionnaires, capitaines, prêtres, rois, empereurs et pontifes, ah ! n'oubliez jamais la loi de solidarité qui lie toutes les autorités dans la communauté des mêmes mépris et des mêmes respects : à travers les agitations révolutionnaires qui ébranlent le monde moderne, donnez-vous la main : formez de toutes les grandes autorités morales un bouclier pour la société et un rempart pour la civilisation ; et, afin de donner à votre autorité une sauvegarde

plus forte que la conspiration des hommes, tombez tous aux pieds de Jésus-Christ ; aimez, respectez, adorez tous ensemble cette autorité d'où vous vient pour le Progrès du monde toute véritable autorité.

Digitized by Google

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LE PROGRÈS SOCIAL

PAR JÉSUS-CHRIST AUTORITÉ.

ÉMINENCE (1),

L'autorité est la première condition du Progrès social ; elle crée l'ordre par la stabilité, le mouvement par la liberté, et par l'une et l'autre la force de produire ; et ainsi elle donne à la société créée par elle-même ces trois grands

(1) Le cardinal Morlot, archevêque de Paris.

attributs : la beauté, la grandeur, la puissance.

Or, tandis que l'autorité est ce qu'il y a de plus nécessaire au Progrès social, il se trouve que l'autorité est ce qu'il y a de plus compromis dans notre siècle. Tout le mouvement qui s'intitule moderne, sous quelque face qu'on l'envisage, est une agression toujours croissante contre l'autorité : le protestantisme attentat contre l'autorité de l'Église ; le rationalisme attentat contre l'autorité de Jésus-Christ ; la démagogie attentat contre l'autorité des rois ; le socialisme attentat contre l'autorité des propriétaires : tel est le courant qui emporte les sociétés modernes à la destruction de toutes les autorités. Cette agression sous le nom de Progrès n'a jusqu'ici préparé que notre décadence : de nos jours elle a pris des proportions qui menacent toutes les sociétés de l'Europe d'un bouleversement inouï ; elle entr'ouvre devant nous des abîmes dont on ose à peine mesurer la profondeur.

Rien donc n'importe plus que de montrer aujourd'hui où est la force morale capable de sauvegarder avec toute légitime autorité notre Progrès social. L'autorité est la source

du Progrès; mais où est la source de l'autorité? Qui la crée dans le monde telle qu'elle doit exister pour le Progrès des sociétés? Ici encore, Messieurs, je me sens heureux de rencontrer Celui que mon cœur aime et que mon âme adore; Celui en qui tout se soutient dans l'ordre social comme dans l'ordre moral, parce qu'il est le fondement, le centre et le couronnement de tout dans les sociétés chrétiennes, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Dans l'affaissement et la nuit où l'on croit voir les sociétés s'obscurcir et descendre à mesure que les autorités s'abaissent et perdent leur prestige, Jésus-Christ m'apparaît comme l'unique soutien des sociétés : Homme-Dieu, envoyé pour sauver et restaurer toutes choses, il se lève au milieu de nous toujours respecté, toujours aimé, toujours obéi de toute l'humanité chrétienne, et il nous dit : N'ayez pas peur, je suis l'Autorité. Tant que je serai respecté, aimé, obéi par les hommes, l'autorité vivra obéie, aimée, respectée; et la société humaine appuyée sur ma divinité marchera de progrès en progrès.

Telle est, Messieurs, la vérité très-grave et

très-décisive que je voudrais mettre dans tout son jour : Jésus-Christ restaurateur de l'autorité, et comme tel cause efficace du Progrès social. L'année dernière, j'ai terminé en vous montrant Jésus-Christ au centre de l'homme, moteur de la vie individuelle et du Progrès moral; je veux montrer, cette année, Jésus-Christ au centre de la société, moteur de la vie publique et du Progrès social.

Jésus-Christ, en prenant possession de l'humanité et en se perpétuant lui-même dans l'Église, a créé une autorité qui a transformé divinement le commandement et l'obéissance, et agrandi par l'un et par l'autre l'ordre social tout entier. C'est ce qu'il faut tout d'abord bien entendre, parce que là est le secret divin qui transforme la société. Je me contenterai aujourd'hui de considérer cette grande institution de l'autorité dans son ensemble en faisant abstraction des types particuliers qui l'ont représentée. Nous dirons ce que cette autorité de Jésus-Christ incarnée et immanente dans l'Église catholique est par rapport aux sociétés chrétiennes ; nous rechercherons ensuite ce que les sociétés modernes sont devenues par

rapport à cette autorité ; et il nous sera révélé par la vérité même que le Progrès ou la décadence dans les peuples chrétiens n'est que l'accroissement ou la diminution du règne de Jésus-Christ souveraine Autorité.

I

Avant d'aller plus loin, Messieurs, il faut redire devant vous les grandes paroles qui ont créé dans le monde l'autorité chrétienne.

Un jour, le Sauveur Jésus demanda à ses disciples assemblés autour de lui : « Que dit-» on du Fils de l'homme? Ils répondirent : » Les uns disent que vous êtes Élie ; d'autres, » que vous êtes Jean-Baptiste ; d'autres, que » vous êtes Jérémie. Et vous, reprit Jésus, » qui dites-vous que je suis ? » Simon Pierre prit la parole, et il dit : « Vous êtes le Christ, le » Fils du Dieu vivant. » Et Jésus dit : « Simon, » fils de Jean, vous êtes heureux : car cette » révélation ne vous vient ni de la chair ni » du sang, mais de mon Père qui est au ciel. » Et moi je vous dis : Vous êtes Pierre, et

» sur cette pierre je bâtirai mon Église; et » les portes de l'enfer ne prévaudront pas » contre elle. Je vous donnerai les clefs du » royaume des cieux : et tout ce que vous » lierez sur la terre sera lié dans le ciel; et » tout ce que vous délierez sur la terre sera » délié dans le ciel (1). »

Tel est le fondement d'autorité divine que Jésus-Christ appuie sur un homme, pierre vivante sur laquelle doit reposer l'édifice tout entier.

Un autre jour, avant de remonter au ciel pour entrer dans l'éternité de son règne invisible, Jésus-Christ ressuscité paraît devant tout le collége des Apôtres, et il laisse tomber sur eux ces paroles suprêmes : « Toute puis- » sance m'a été donnée au ciel et sur la terre : » allez donc, et enseignez les nations, les bap- » tisant au nom du Père, du Fils, et du Saint- » Esprit ; leur apprenant à garder tout ce que » je vous charge d'enseigner. Et voici que » je suis avec vous jusqu'à la consommation » des siècles (2). »

Messieurs, à quelque point de vue que l'on

(1) Matth. xvi, 18.
(2) Matth. xxviii, 20.

se place, il est impossible de nier l'existence de ces paroles ; plus impossible encore d'en nier la puissance transformatrice. Pour nous, qui aimons à redire avec Pierre à Jésus-Christ adoré : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant,* il ne se peut rien concevoir de plus solennel et de plus décisif au point de vue du Progrès social. Ces paroles, confirmées par d'autres qu'il serait trop long de redire, constituent dans l'humanité une autorité divine. Pour quiconque ne veut pas s'aveugler à plaisir, il est évident que cette parole du Verbe est la création d'une autorité, et que cette autorité n'est autre que l'autorité de Jésus-Christ : *Toute puissance*, dit-il, *m'a été donnée au ciel et sur la terre ;* or cette puissance qui m'est faite, moi-même je la fais vôtre ; car, comme mon Père m'envoie, je vous envoie moi-même ; comme mon autorité est l'autorité de mon Père, votre autorité est la mienne : *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise.*

Je veux bien accorder que dans ces paroles il est question d'une autorité distincte de l'autorité qui gouverne les États. Il me suffit, pour le

moment, que ces paroles de Jésus-Christ créent dans le monde une société nouvelle, et dans cette société une autorité qui n'est autre que la sienne. Or je dis que cette création de l'autorité a fait en toute autorité une révolution complète qui a préparé le Progrès social. Jésus-Christ, en se constituant lui-même dans son Église autorité vivante, a révélé à la terre un idéal d'autorité que l'humanité ne connaissait pas ; cet idéal de l'autorité constituée divinement dans l'humanité, a eu sur toute humaine autorité un reflet nécessaire qui a agrandi avec elle-même l'ordre social tout entier.

En effet, Messieurs, considérée dans son origine, dans son objet et dans son but, cette autorité de Jésus-Christ a fait une transformation totale dans l'idée et l'exercice de l'autorité humaine : elle l'a guérie de trois vices principaux qui opposaient au Progrès social des obstacles insurmontables.

Le premier vice des autorités qui ne relèvent pas de Jésus-Christ est celui-ci : l'absence du *divin*. L'autorité païenne s'appuie sur le droit de l'homme, rien que sur le droit de l'homme, si tant est qu'elle ne l'opprime pas.

Digitized by Google

L'autorité chrétienne s'appuie sur le droit de Dieu, rien que sur le droit de Dieu. Entre l'autorité chrétienne et l'autorité païenne telle est la différence profonde. Et aujourd'hui encore, ôtez Jésus-Christ de la société chrétienne, vous ne retrouverez plus qu'une chose : le droit de l'homme en celui qui commande, la soumission à l'homme en celui qui obéit ; en deux mots, l'homme gouvernant l'homme, l'homme n'obéissant qu'à l'homme. Voilà le vice caché qui ronge sourdement les autorités dans notre monde moderne. L'autorité dans les générations marquées du signe de Jésus-Christ redevient de jour en jour ce qu'elle était dans les peuples païens, la domination de l'homme sur l'homme. Si les autorités perdent de plus en plus leur auréole, c'est que le divin n'y apparaît plus assez aux regards des peuples. On demande le respect et l'obéissance, non plus au nom de Jésus-Christ qui sacre l'autorité, mais au nom seul de l'homme qui porte l'autorité.

De là dans ce siècle une tendance générale qui ravale avec les autorités les sociétés qu'elles gouvernent, la tendance à discuter l'autorité,

à repousser l'autorité, à mépriser l'autorité. L'homme vaut l'homme; l'humanité est égale à elle-même. Pourquoi un homme qui me commande? Je nie son droit de commander, et mon devoir d'obéir. *Quis noster dominus est?* Qui est notre maître? Je suis un homme; et tout ce qui n'est qu'humain ne me dominera pas. Arrière les tyrans qui se font sur moi un pouvoir usurpé : tout homme est un souverain, et la souveraineté vaut la souveraineté. Donc, à bas les rois, à bas les empereurs, à bas les autorités! *Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* Tel est le cri de l'humanité partout où dans l'autorité elle n'a plus vu que l'homme. Aussi, lorsque rien de divin ne subsistera plus dans les autorités; quand tout reflet de Dieu se sera évanoui du front des potentats; quand ces fronts qui gardent encore une couronne n'auront plus d'auréole; alors, malheur aux sociétés! Contre les autorités qui ne relèvent plus que de l'humanité, ce sera partout la révolte de l'homme; et l'athéisme dans l'autorité aboutira à ce résultat inévitable, l'anarchie dans la société.

Pour guérir les nations de cette plaie sociale, voici ce que Jésus-Christ a fait. En se posant lui-même maître de l'humanité qu'il avait mission de sauver, il a constitué et consacré dans l'homme l'autorité de Dieu ; car l'autorité de l'Église comprise dans le sens chrétien, est, à la lettre, l'autorité de Dieu dans l'humanité. Non-seulement elle porte le signe de l'autorité divine, elle est cette autorité elle-même. Quoi qu'on admette sur l'origine des autorités humaines même les plus légitimes, et de quelque nom qu'on veuille les nommer, aucune d'elles ne peut offrir le témoignage authentique d'une investiture pareille. Entre l'autorité de Dieu et l'autorité de l'Église, il n'y a d'autre intermédiaire que le divin Médiateur ; et ce Médiateur n'est ni séparé de Dieu, ni séparé de l'Église ; il est Dieu même toujours incarné et toujours vivant dans son Église.

Or, pour quiconque sait comprendre, il y a là une révélation, et dans cette révélation, une transformation de l'autorité qui a pour le Progrès social des conséquences qui ne vous peuvent échapper. Par là Jésus-Christ a fait

germer dans les âmes cette idée éminemment progressive et sociale : l'autorité dérivant de Dieu et s'imposant au nom de Dieu : il a montré aux yeux des peuples ce type sublime de l'obéissance transfigurée : le chrétien obéissant à Jésus-Christ qui lui commande dans l'homme. Oui, moi chrétien, depuis que le Christ s'est fait roi dans l'humanité, je porte dans ma faiblesse cette fière énergie; je me sens trop grand pour accepter le seul empire de l'homme. J'estime d'un si haut prix mon respect et mon obéissance, que, pour incliner mon front, je trouve que ce n'est pas trop de le sentir touché par le sceptre de Dieu. Que l'homme qui n'est que l'homme ne vienne pas me demander de lui obéir, je n'obéirai pas : mais qu'il vienne au nom de cette Majesté de qui tout relève au ciel et sur la terre, et me voici docile, obéissant, respectueux. Je sais qu'un commandement qui me vient de si haut ne me peut abaisser ; plus j'obéis, plus je m'honore et me grandis moi-même ; et il me semble que je m'élève de toute la grandeur de mes abaissements. La servitude elle-même ne me peut plus avilir : ou plutôt pour moi la ser-

vitude ne peut plus être : ployé sous les chaînes, prisonnier de César, je suis libre encore; parce que si j'incline mon corps sous le poids de sa puissance, je sens que dans mon âme je n'obéis qu'à Dieu; et avec un Pontife illustre subissant la domination d'un potentat fameux, je puis redire cette fière parole de Tertullien : « Captif, je me sens dans mes fers souverainement libre; car je n'ai qu'un seul Maître, qui est aussi le Maître de César. »

Le second vice radical de l'autorité païenne dérivant du premier, c'était l'envahissement de la conscience humaine par la puissance de l'homme. Les maîtres des corps avaient convoité le domaine des âmes, et partout leur domination s'essayait à l'envahir. Pour dominer les consciences et donner à leur usurpation un prestige divin, les rois et les empereurs se faisaient proclamer pontifes; et pour mieux voiler aux yeux du peuple l'usurpation des droits de l'homme, ils usurpaient encore les droits de la Divinité. Ces hommes faits empereurs par le jeu de la fortune, installés pontifes par la folie des nations, se proclamaient eux-mêmes

dieux dans le vertige de leur propre orgueil. Ainsi, de l'humanité à la royauté, de la royauté au pontificat, du pontificat à la divinité, ces illustres fous s'élevaient en trois pas. Par cette double usurpation des rois, les hommes subissaient un asservissement où le sacrilége s'ajoutait à l'opprobre d'une double servitude, livrant leurs consciences à des usurpateurs faits pontifes, et leurs adorations à des monstres faits dieux.

Pour arracher les sociétés à cette abjection où l'homme tenait les âmes captives, et leur rendre avec leur légitime indépendance leur légitime fierté, que fallait-il? Il fallait créer et faire accepter dans le monde une autorité qui eût les âmes pour son domaine comme elle a Dieu pour son principe : il fallait constituer divinement un gouvernement des esprits et une royauté des âmes.

C'est ce qu'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Toute puissance m'a été donnée au » ciel et sur la terre; allez donc, et instruisez » les nations, les baptisant au nom du Père, » du Fils, et du Saint-Esprit. Tout ce que vous » lierez sur la terre sera lié dans le ciel; tout

» ce que vous délierez sur la terre sera délié
» dans le ciel. »

Vous le voyez, Jésus-Christ donne à ses Apôtres une autorité, une puissance; mais quelle puissance et quelle autorité ? Il ne leur dit pas : Voici un glaive que je dépose en vos mains; allez, frappez, subjuguez les corps. Il dit : Voici une parole que je mets sur vos lèvres; allez, parlez et instruisez les nations; faites entrer les âmes dans l'empire de la vérité. Quiconque ne vous croira pas, n'aura pas besoin que le glaive le frappe : il recevra de la condamnation de mon Père son véritable châtiment. *Qui non crediderit, condemnabitur.* Ainsi Jésus-Christ crée la royauté des âmes, et cette royauté c'est lui-même. Il se pose au milieu des siècles, et il dit : Voici mon royaume ; les âmes à l'Orient, les âmes à l'Occident, les âmes à tous les bouts du monde; oui moi, Dieu-Homme, je suis le Maître des âmes, et il n'y en a pas d'autre : *Ego Dominus, et non est alter.*

Cette royauté personnifiée en lui, Jésus-Christ l'a constituée et incarnée dans son Église, pour gouverner les âmes jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'à la fin du

monde. C'est notre foi : oui, je le crois, *credo*. Il y a dans le monde une royauté des âmes, et cette royauté vit dans l'Église notre mère par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Cette royauté est une, elle est incommunicable, elle est le privilége et la propriété de l'Église. Les philosophes, les potentats, les législateurs, pourront essayer de la lui disputer; mais elle demeurera à jamais telle que Dieu l'a faite : l'autorité confiée à l'Église par Jésus-Christ Notre-Seigneur pour le *gouvernement des âmes*. Or, personne ne dira jamais tout ce qu'une pareille institution a fait pour élever avec l'idéal de l'autorité, l'obéissance et la liberté chrétiennes. Depuis que Jésus-Christ a constitué cette autorité dans le monde, il y a des despotismes qui ne peuvent plus s'imposer sans soulever du fond des âmes une protestation vengeresse. Non, la tyrannie ne pourra plus désormais, sans provoquer des frémissements solennels, essayer d'étreindre dans les mêmes chaînes les corps et les esprits. Si des peuples apostats de la vérité catholique peuvent retomber dans cet opprobre, humilier leurs consciences en même temps que leurs corps sous le même joug de

l'homme, la vérité catholique n'y tombera pas. Au seuil de la conscience catholique, il y aura une limite que ni les consuls, ni les rois, ni les empereurs ne dépasseront plus : tous les Césars et tous les Alexandres s'arrêteront devant cette conscience humaine devenue assez fière pour repousser le sceptre de l'homme, et qui désormais ne s'ouvrira plus que pour y laisser entrer avec Jésus-Christ le gouvernement de Dieu. Voilà pourquoi il y a au fond des âmes, depuis que Jésus-Christ en a pris l'empire, cette parole plus forte que la puissance de tous les rois : *Non possumus*. Vous nous demandez de placer notre conscience sous le sceptre d'un homme : *Non possumus*. Vous nous demandez de sacrifier à la volonté d'un homme une seule pensée de Jésus-Christ : *Non possumus*. Vous demandez de partager avec lui cet empire qui n'appartient qu'à lui : ô rois! prenez-en votre parti : *Non possumus*. Nous pouvons abdiquer tout ce qui est de nous; mais abdiquer ce qui est de Jésus-Christ, jamais! *Non possumus*.

Un troisième vice radical corrompt l'autorité qui ne relève pas de Jésus-Christ : l'égoïsme dans l'exercice de la puissance. L'autorité

païenne existait et fonctionnait pour elle-même; elle avait un but essentiellement personnel et égoïste. Partout où Jésus-Christ ne règne pas en souverain, l'autorité retrouve encore au fond d'elle-même cet instinct dégradant qui la fait tourner à la tyrannie. L'autorité païenne est un égoïsme assis sur un trône pour exploiter un peuple. Jésus-Christ a fait ici dans l'autorité une transformation qui a préparé pour l'avenir un ordre social vraiment nouveau. Il a déplacé le but de l'autorité, ou plutôt il l'a remis en son lieu; ce but était dans l'homme qui commande, il l'a mis dans l'homme qui obéit. Là est le caractère essentiel et le signe distinctif de toute autorité vraiment chrétienne : commander pour servir, régner pour se dévouer. Dominer les autres en se servant soi-même, c'était l'autorité païenne; servir les autres en se donnant soi-même, c'est l'autorité chrétienne. Un grand Évêque a dit : « Dieu, en communiquant sa puis-» sance aux rois, leur commande d'en user » comme il fait lui-même, pour le bien du » monde. » Lorsque Bossuet disait ces simples et sublimes paroles devant un des plus

grands rois de la terre, il ne faisait que traduire dans son magnifique langage l'idée de l'autorité révélée par l'Évangile. Écoutons, Messieurs, comme Jésus-Christ en constituant son autorité dans l'Église, en détermine lui-même la fonction dévouée et le but généreux. Jésus a entendu ses disciples disputant entre eux sur des questions de prééminence, et il leur dit : « Vous savez que les rois des gentils » exercent sur leurs peuples la domination ; et » que les plus grands parmi eux ont le privi- » lége de la puissance. Il en sera tout autre- » ment au milieu de vous. Celui qui parmi » vous voudra être le plus grand, qu'il soit » votre serviteur ; et que le premier soit l'es- » clave de tous les autres ; le Fils de l'Homme » n'est pas venu pour être servi lui-même ; il » est venu servir et donner sa vie pour le » rachat de tous (1). »

Ces paroles tombées de la bouche de Celui qui s'est posé dans les siècles comme le Roi et le Maître de l'humanité, ont transformé divinement l'autorité en lui rendant sa destinée. C'est

(1) Matth. xv, 25.

l'autorité elle-même ramenée par son principe à son véritable but : l'autorité dérivant de Dieu et descendant sur la terre avec la divinité pour se mettre au service de l'humanité. Toute puissance venue de Jésus-Christ devra faire ce que Jésus-Christ a fait. Jésus-Christ est venu pour servir : l'autorité émanée de lui et faite à son image servira : toute autorité sociale qui déviera de ce but, cessera par ce côté d'être vraiment chrétienne. De même que toute obéissance qui se termine à l'homme et ne remonte pas à Dieu n'est pas chrétienne, toute autorité cesse d'être chrétienne quand elle ne se met pas au service de l'homme.

Telle est la loi qui domine l'organisation hiérarchique de l'autorité de Dieu dans l'Église catholique. Plus la dignité s'y élève, plus le service y grandit. La hiérarchie catholique est l'ordre des services gradué dans chacun sur la part d'autorité dont Dieu l'a fait dépositaire. Là, tout prêtre est un serviteur, tout évêque un serviteur, tout archevêque un serviteur ; et cet homme que Dieu pose au sommet de la hiérarchie, pour de là commander à l'univers, l'homme que Jésus-Christ a

fait son représentant visible sur la terre et qui a reçu de lui la plénitude de l'autorité, cet homme porte un nom qui exprime bien sa fonction et sa grandeur originale ; il se nomme le serviteur des serviteurs : *Servus servorum ;* esclave sublime de tous, parce qu'il a la fonction de commander à tous. Quiconque dans cette hiérarchie des services constitués poursuit un autre but, ment à Dieu qui l'appelle, à l'humanité qu'il outrage, et à l'Église qu'il déshonore.

Cette idée et cette pratique de l'autorité chrétienne partie de tous les degrés, et surtout du sommet de la hiérarchie catholique, est descendue dans le domaine des autorités purement temporelles, et s'est traduite jusque dans les mots qui expriment les fonctions de l'autorité. Les dignités et les autorités dans le christianisme ont été nommées des charges, des ministères, des services ; comme pour mieux faire entendre jusque dans leur nom aux dépositaires de la puissance, que, dans le christianisme, commander c'est se dévouer, et régner c'est servir. Aussi jamais l'idée chrétienne de l'autorité n'a resplendi avec plus

d'éclat dans la société que quand on y a vu dans les organes constitués de la puissance avec les distinctions honorifiques des fonctions gratuites. Admirable invention qui montrait aux plus inattentifs, que dans la société où règne Jésus-Christ, l'honneur de commander aux hommes n'est que l'honneur de servir des frères ; et que la gloire de monter plus haut dans la puissance et la dignité, s'y confond avec la gloire de monter plus haut dans l'abnégation de soi-même et le dévouement aux autres.

Je le demande, comment une pareille idée, venant à passer dans les âmes et des âmes dans les faits, n'eût-elle pas transformé l'autorité et transfiguré l'ordre social ? La transformation s'est accomplie, en effet, et la transfiguration s'est faite. Un sens nouveau de l'autorité et de sa destinée sur la terre s'est développé dans les âmes et produit dans les sociétés. Depuis que ce grand spectacle de l'autorité dévouée a été donné à la terre, toute autorité qui étalerait une autre ambition que celle de servir les hommes serait frappée de l'anathème des peuples et tomberait sous une

montagne de mépris. Grâce à ce progrès immense accompli par cette transformation de l'autorité, il y a dans l'exercice de la puissance des saturnales d'égoïsme qui ne pourraient plus se produire et beaucoup moins se perpétuer au milieu des chrétiens. Qu'un empereur romain mît le feu à Rome pour se donner le spectacle d'un incendie, et qu'il brûlât des chrétiens pour éclairer ses fêtes ; qu'un autre mît la sueur et le sang de quatre-vingt mille hommes dans le ciment d'un seul édifice, pour se donner la joie de regarder de ses yeux et de léguer à la postérité le plus prodigieux assemblage de pierres que le monde eût jamais vu ; que la richesse du monde entier poussât dans Rome par mille fleuves divers ses flots mêlés aux larmes des peuples, pour construire à Néron, à Titus, à Caracalla, à Adrien, à Dioclétien, des maisons, des thermes et des palais d'or, tous plus splendides les uns que les autres, sans autre but que de flatter la vanité d'un monstre : le bon peuple de Rome ne songeait pas même à s'en étonner. L'égoïsme de la puissance était passé dans les mœurs ; et personne ne trouvait étrange que le parvenu de

l'empire fît sous les yeux de tous ce que chacun sentait qu'il eût fait à sa place. Et aujourd'hui encore, dans des nations qui sans être chrétiennes ont subi du moins les contacts du christianisme, si vous voulez compter ce qu'un monarque peut exiger de millions pour composer la liste civile de ses voluptés et le budget de ses débauches, sans indigner la nation témoin et victime de ces égoïsmes innomés dans notre langue généreuse; si vous voulez vous demander ce qui arriverait au milieu d'une nation chrétienne où l'autorité, oubliant sa vocation et sa destinée, étalerait à ce point l'opprobre de son égoïsme : oh ! alors vous comprendez la transformation que Jésus-Christ a faite par ces deux mots toujours prêchés et toujours pratiqués dans le christianisme : *Que celui qui est le premier parmi vous soit le serviteur de tous;* et vous direz : Gloire à Jésus-Christ, qui a transfiguré l'ordre social en transformant l'autorité.

Voilà, Messieurs, le triple caractère dont le Christ a marqué dans son Église l'autorité créée par lui-même pour le Progrès social du monde : elle est divine dans son principe, spiri-

tuelle dans son domaine, dévouée dans son but. Divine, elle produit l'obéissance que l'on n'accorde bien qu'à Dieu. Spirituelle, elle produit le respect que l'homme refuse à ce qui n'est que matériel. Dévouée, elle produit l'amour qui ne se donne pas à l'égoïsme. Par là, Jésus-Christ a fondé dans l'humanité, au sein même de son Église, la plus grande école d'obéissance, la plus grande école de respect, la plus grande école d'amour, et avec ces trois écoles, la plus grande école de Progrès social que l'on eût jamais vue sur la terre. L'autorité catholique dans le monde, c'est Jésus-Christ toujours obéi, Jésus-Christ toujours respecté, Jésus-Christ toujours aimé des générations chrétiennes : donc les générations chrétiennes toujours élevées dans cette divine école d'obéissance, de respect et d'amour, et toujours grandissant au sein de l'Église leur mère par Jésus-Christ Notre Seigneur.

Cette autorité créée par Jésus-Christ s'est faite, par son naturel progrès, si haute, si forte, si universelle et si perpétuelle, qu'il est impossible de calculer avec précision quel a été son ascendant pour agrandir, avec leur respect,

leur amour et leur obéissance, la vie entière des nations chrétiennes. Cette autorité, tous les peuples à peu près l'ont connue, l'ont aimée, l'ont respectée et lui ont obéi : les plus barbares se sont inclinés sous ce sceptre si grand et si doux, qui, au nom de l'Église proclamée leur mère, et au nom de Jésus-Christ proclamé leur frère, touchait leur front farouche et révélait à leur âme soumise et saintement prosternée une grandeur qu'ils ne se connaissaient pas. Comme l'élévation de la nation française sortit de l'abaissement de Clovis incliné sous cette autorité qui lui dit un jour au nom du Christ vivant en elle : *Baisse la tête, fier Sicambre;* ainsi la grandeur de ces peuples devenus l'avant-garde de tous les progrès du monde, est sortie de leur unanime et volontaire abaissement devant cette autorité qui obtenait leur obéissance même sans avoir besoin de la leur demander. Cette autorité, tous les siècles chrétiens l'ont vue à leur soleil, changeant, selon les temps, les formes variables de son commandement et son intervention dans les choses du temps, mais elle-même ne changeant jamais, et passant au milieu des siècles

dans des appareils divers sous l'arc triomphal du même respect, du même amour et de la même obéissance. Et arrivée à l'aurore de nos siècles modernes, je la retrouve encore tenant dans ses bras maternels cette humanité élevée par elle-même, et lui promettant pour l'avenir des grandeurs nouvelles, si elle consent à garder toujours le culte de cette autorité qui fit sa grandeur première. Eh bien, Messieurs, qu'ont fait les sociétés modernes par rapport à cette divine autorité? C'est ce qui nous reste à rechercher.

II

Après avoir vu ce que l'autorité divine organisée dans l'Église par Jésus-Christ médiateur est devenue par rapport à la société, il est du plus haut intérêt de se demander ce que la société moderne est devenue par rapport à cette autorité. A quelque point de vue que l'on se place, cette divine autorité vivant et agissant dans une institution qui a conquis

la double universalité du temps et de l'espace, est quelque chose d'absolument décisif dans l'ordre social : et désormais la destinée des sociétés, leur progrès ou leur décadence dépendra manifestement de l'attitude qu'elles prendront vis-à-vis de cette autorité. Même en n'admettant, comme affectent de le faire certains penseurs, l'existence de cette divine autorité qu'à l'état d'hypothèse, du moment que cette autorité se croit elle-même divine, qu'elle exerce dans les nations un gouvernement réel, et que, touchant aux hommes par son action même, elle a avec le monde social des relations nécessaires, il est impossible que les sociétés ne prennent pas vis-à-vis d'elle une attitude déterminée, et que cette attitude ne soit pas pour elles-mêmes ce qu'il y a de plus décisif dans l'ordre de leur propre destinée. Quelle attitude les sociétés modernes ont-elles prise vis-à-vis de l'autorité de Jésus-Christ constituée dans l'Église, et que faut-il en attendre pour le Progrès du monde?

En demeurant au point de vue rigoureusement social, le seul dont je m'occupe en ce moment, je distingue dans les sociétés humai-

nes, à l'égard de cette autorité divine, trois manières d'être plus ou moins antagonistes, et que nous devons regarder comme trois erreurs funestes au Progrès social du monde moderne.

La première attitude de la société moderne vis-à-vis de l'autorité divine de Jésus-Christ vivant dans l'Église, et que j'estime une erreur fatale à notre Progrès, c'est, de la part des constitutions ou des systèmes de gouvernement, l'indifférence publique. Au milieu d'un monde dans son ensemble demeuré chrétien, traiter Jésus-Christ comme un inconnu, et l'institution où vit son autorité comme une étrangère sans droit dans la cité : voilà ce que j'appelle dans les constitutions ou les systèmes de gouvernement l'indifférence publique. Oui, Messieurs, en plein christianisme la société moderne a eu cette pensée, elle a tenté de réaliser ce dessein qui eût étonné vos pères : au milieu des peuples chrétiens, traiter socialement Jésus-Christ comme un étranger; c'était traiter en étranger le maître dans son domaine et le roi dans son royaume, avec cette aggravation d'injure, que Jésus-Christ est un maître et un roi divin.

Nous avons défini l'autorité sociale, la puissance de créer la société. D'après cette notion très-simple et très-incontestable, Jésus-Christ était dans le monde chrétien la grande autorité sociale. A la lettre, les sociétés chrétiennes étaient son œuvre ; il les avait créées, non du néant comme le monde dans la première création, mais de lui-même et pour lui-même ; il les avait remplies de sa vie, pour les faire à son image et les associer à sa gloire. Jamais prince de la terre ne put dire dans une nation, avec le même droit, ce que Jésus-Christ, père et créateur des siècles nouveaux, pouvait et peut dire encore au milieu des sociétés chrétiennes : *Ego autem constitutus sum rex :* le roi constitué par mon Père dans les peuples chrétiens, c'est moi-même : les nations chrétiennes sont mon ouvrage ; je suis leur créateur, donc leur maître et leur souverain ; chrétiens, tout est à vous, *omnia vestra sunt ;* mais vous, vous êtes au Christ, comme le Christ est à Dieu : *Vos autem Christi : Christus autem Dei* (1).

Oui, nous, peuples et royaumes très-chré-

(1) Cor. III, 22.

tiens, nous appartenions à Jésus-Christ, parce que nous sortions de Jésus-Christ. Tout dans le monde chrétien émanait et dérivait de notre Christ : sa pensée était dans nos intelligences, sa morale dans nos mœurs, sa charité dans nos institutions, sa justice dans nos lois, son nom dans notre nom, son action dans notre histoire, son culte dans notre religion, son drapeau dans notre société, et son autorité dans notre obéissance. Jésus-Christ dans la société chrétienne était donc bien dans son domaine. Que dis-je? Il n'était pas seulement comme maître dans les sociétés chrétiennes, il était la vie qui les animait : centre de ce monde nouveau sorti de lui et vivant de lui, il criait au milieu des siècles aux sociétés chrétiennes gravitant autour de lui : Le Christ est votre vie : *Christus vita vestra.*

Eh bien, Messieurs, qu'ont fait les sociétés modernes par rapport à ce divin créateur des sociétés chrétiennes? Le voici : Elles ont voulu écarter, et, si je le puis dire, éconduire Jésus-Christ. Elles ont mis le Maître hors les lois, hors les constitutions, hors les gouvernements. Jamais cette parole de saint Jean ne

reçut un accomplissement plus solennel, plus public : *In propria venit, et sui eum non receperunt* (1). Les législateurs, les réformateurs, les constituants nouveaux de la société européenne lui ont dit avec une indifférence ingrate : « *Recede a nobis :* Retirez-vous, nous ne vous » connaissons plus. Que le croyant, s'il le » veut, vous adore en son cœur; la société » n'a plus de Dieu; nos lois sont humaines, » nos institutions sont humaines, nos gou- » vernements sont humains; pour nous » peuples modernes tout est humain, et le » divin ne compte plus. Nous ne connaissons » que des hommes : des hommes pour obéir, » des hommes pour commander; et pour orga- » niser le commandement et l'obéissance, des » constitutions inventées par le génie de nos » grands hommes. » Jésus-Christ ainsi éconduit frappait à la porte des palais législatifs, des assemblées délibérantes et du cabinet des rois; il disait : « Mais vos lois » viennent de moi, vos institutions vien- » nent de moi; votre égalité, votre fra-

(1) Joann. I, 11.

» ternité, votre liberté en tant qu'elles sont
» des vérités, elles sont mon héritage; tout
» le progrès que vous avez fait, c'est en
» moi que vous l'avez fait; et celui que
» vous appelez encore ne se fera pas sans
» moi. Pourquoi m'écartez-vous? pourquoi
» me chassez-vous? » Qu'a répondu l'esprit moderne assis sur le fauteuil des légistes, des académiciens, des parlementaires, des législateurs et des constituants qu'il inspirait en ce temps-là? Il a répondu : « Nous ne vous
» chassons pas, nous vous laissons; votre
» temps est fini; une nouvelle ère commence;
» les sociétés sont trop grandes désormais
» pour être contenues en vous : vous n'êtes
» plus à leur mesure. Le siècle vous sait
» gré de ce que vous avez fait pour l'en-
» fantement et l'éducation de nos sociétés.
» Mais l'enfance est passée, l'adolescence est
» passée; le monde nouveau arrive à l'âge
» viril; il est à lui-même son maître et son
» guide; il se sent assez fort pour faire son
» chemin et porter sa destinée. Poursuivez,
» si vous voulez, dans le mystère des âmes,
» votre règne invisible; mais ne nous deman-

» dez plus un règne public, ni un culte social;
» la société moderne ne vous reconnaîtra plus;
» elle est désormais à elle-même son autorité,
» sa religion et son Dieu. »

Ainsi a parlé l'esprit moderne, ou, comme on dit aujourd'hui, l'esprit humain. En vérité, voilà un esprit humain qui parle divinement. Et parce qu'il a le secret de créer toujours des mots superbes pour donner à ses erreurs une consécration magnifique, cette manière de traiter Jésus-Christ en plein christianisme s'est nommée *séculariser :* mot ingénieux qui ne manque ni d'une certaine profondeur, ni d'une certaine finesse : séculariser; comme si nous disions : prendre à Jésus-Christ et à l'Église tout ce qui est de l'un et de l'autre; et puis donner le tout à un être impersonnel, avide, rapace, fort antipathique à Jésus-Christ et à l'Église, qu'on appelle le siècle; la société, enfin, ne reconnaissant plus de Christ, plus de prêtres, plus de chrétiens, mais seulement des hommes, des laïques, un siècle et des séculiers : voilà ce que l'esprit humain appelle ingénument *séculariser*. Il en est, je le sais, qui mettent sous ce mot des idées moins antichrétiennes, et

des prétentions moins insolentes. Mais qu'on ne s'y trompe pas, les vrais ennemis de l'Église ne l'entendent pas autrement.

Que faut-il penser de cette attitude des sociétés modernes devant Jésus-Christ et son Église? Au point de vue rigoureusement chrétien, c'est l'apostasie et l'insulte publique de Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ socialement renié, dépossédé, chassé. Considéré dans les hommes baptisés qui en ont pris l'initiative, ce mouvement des temps modernes est antichrétien, il est impie, il est sacrilége. Je n'incrimine pas les intentions, je caractérise une tendance. J'ai beau vouloir ici excuser les hommes trop souvent trompés dans leurs desseins, je ne puis parvenir à trouver chrétienne une tendance qui nous sépare de Jésus-Christ.

Et socialement, comment nommer ce mouvement nouveau? Socialement, c'est contradictoire, c'est incohérent, c'est rétrograde. Si les sociétés chrétiennes, comme l'atteste l'histoire, ont grandi et se sont élevées par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, comment trouveraient-elles leur grandeur en se sépa-

rant pratiquement de Jésus-Christ? Quoi ! des constitutions destinées à régir des chrétiens faisant officiellement abstraction de toute croyance chrétienne ! Quoi ! des gouvernements créés pour des hommes qui ont l'obligation souveraine d'obéir à Jésus-Christ, affectant une indifférence systématique devant l'autorité et la législation de Jésus-Christ ! Quoi ! le corps social tout plein encore de la séve du Christ, et dans les lois qui l'organisent ne tenant aucun compte de la vie qui circule aux veines de tous ses membres ! Et voilà ce qu'on nous propose d'accepter comme l'émancipation des peuples et l'agrandissement des sociétés ! Ah ! Messieurs, permettez qu'on vous le dise : non, cette sécularisation antichrétienne et antisociale, non, cette mise hors les lois et les constitutions modernes de Jésus-Christ créateur des sociétés chrétiennes, ce n'est ni l'affranchissement du siècle, ni le progrès des nations ; c'est un cercle doublement vicieux où la société moderne s'est enfermée elle-même, et d'où elle ne sortira que par un retour public à Jésus-Christ, notre auteur, notre maître et notre législateur. Certes, Messieurs, je le sais, Jésus-Christ

pour garder son empire sur les âmes n'invoque pas comme une nécessité le secours de vos lois; l'Église qu'il a créée pour l'immortalité ne demandera jamais à vos constitutions le secret de sa vie; et nous pouvons nous passer de ce que vous avez nommé la Religion d'État. Mais prenez-y garde; si Jésus-Christ n'a pas besoin de vos lois ni de vos constitutions, vos constitutions et vos lois ont besoin de Jésus-Christ : et l'erreur qui consiste à le traiter en étranger sera toujours, quoi qu'en pensent les systèmes, une erreur chrétiennement impie et socialement désastreuse.

Mais l'erreur des sociétés modernes ne se borne pas à traiter Jésus-Christ en étranger, elle arrive facilement à le traiter en rival. Il en coûte peu de décréter dans des constitutions l'indifférence publique par rapport à l'autorité de Jésus-Christ et de son Église : mais il n'est pas si facile de la faire passer dans les faits. Ce Dieu qu'on déclare étranger, on sait bien qu'il est toujours là; et tandis que les constitutions parlent comme s'il n'existait plus, les gouvernants, bon gré mal gré, le sentent à

côté d'eux. Or, remarquez-le bien, tel est le penchant de la nature humaine : toute autorité que l'homme voit auprès de la sienne l'importune, et il a la tentation de la jalouser. Cette jalousie devient plus grande quand cette autorité s'élève davantage ; et elle atteint son comble si cette autorité se proclame surhumaine. Ce voisinage d'une autorité divine gêne l'homme dans son empire : on dirait qu'il envie la divinité qu'il sent en elle. Il n'est pas d'homme qui, ayant l'ambition de la puissance, ne prétende l'imiter, et se donner à gouverner des âmes un plaisir divin. Volontiers l'ambitieux dit à ce roi des âmes : « Prends ton sceptre et va-t'en ; puisque » tu as un ciel, va régner dans ton ciel ; » laisse-moi seul maître régner dans mon » domaine. » Telle est la tentation des rois, et ce qu'on pourrait appeler le faible des puissants de la terre. De là, dans ceux qui ont la mission de gouverner, vis-à-vis de cette autorité divine une attitude de défiance où l'homme semble prendre ses précautions contre les envahissements de Dieu. De là aussi des oppositions tantôt sourdes, tantôt écla-

tantes, où l'on peut voir un chrétien se révéler comme un rival de Jésus-Christ, trop heureux s'il n'est tenté de mettre sa grandeur à humilier devant lui cette divine majesté.

Eh bien, Messieurs, que faut-il penser de cette attitude au point de vue de la vérité des choses et du Progrès social? L'autorité de l'Église, qui est l'autorité de Jésus-Christ dans l'humanité, est-elle réellement une autorité antagoniste? et les princes de la terre ont-ils raison de traiter en rivale cette fille du ciel? Est-il vrai que la gloire de cette divine royauté rejaillit en opprobre sur leur diadème? Est-il vrai, comme ils peuvent être tentés de le croire, qu'ils ajoutent au bonheur de leur peuple et à l'éclat de leur majesté tout ce qu'ils enlèvent à cette autorité? Est-il vrai enfin qu'eux-mêmes et leurs gouvernements grandissent de tous ses abaissements et se fortifient de toutes ses faiblesses?

Non, Messieurs, non, cela n'est pas vrai : il n'y a pas d'erreur plus funeste à la majesté des rois, à la force de leurs gouvernements et au bonheur de leurs sujets, que cette prétendue rivalité entre l'autorité de l'Église et l'autorité

des princes. Moi, fils de l'Église, au nom de ma mère, j'affirme que l'autorité de l'Église n'est ni la rivale ni l'antagoniste d'aucune autorité humaine. Une mère ne peut pas être rivale de ses enfants ; l'Église est une mère ; tous les chrétiens, même les rois, sont ses enfants ; et je jure sur son cœur qu'il n'y a nulle part d'autorité plus sympathique à l'autorité des gouvernements humains, et plus protectrice de leurs droits, que l'autorité de l'Église. L'Église n'a pas d'antipathie contre les gouvernements même hérétiques, même schismatiques, même apostats. Elle peut pleurer leur hérésie, leur schisme, leur apostasie ; elle peut plaindre avec les déchirements de la vérité les injures faites par eux à son autorité ; mais elle aime, et autant qu'elle peut protége l'ordre qu'ils travaillent à maintenir au milieu de leurs peuples ; élever l'humanité entière est sa mission sur la terre ; et elle ne peut avoir de raison pour haïr ou ébranler les autorités qui concourent avec elle-même dans une sphère diverse au Progrès des nations.

Non-seulement cette divine autorité n'est pas devant les gouvernements une puissance

rivale, elle est une puissance alliée et vraiment protectrice. Plus son ascendant grandit dans l'âme des peuples, plus le prestige de l'autorité grandit au front des rois. Tout ce qu'ils lui donnent en respect et en obéissance, leur revient avec usure en puissance et en majesté. Le respect de l'autorité de Jésus-Christ dans l'Église par les princes de la terre, est la défense la plus tutélaire de l'autorité des princes par l'Église. Du front de cette autorité vénérée par les rois et leurs peuples, un reflet de grandeur morale descend, qui sauvegarde à la fois et l'obéissance des peuples et la majesté de leurs rois. Et ainsi, cette autorité traitée en rivale a sur le Progrès social une influence indirecte mais puissante, que les nations subissent même sans la comprendre, et que l'Église exerce même sans y songer.

Mais il y a dans cette autorité une influence encore plus puissante et encore plus décisive, qui doit la faire accepter comme la grande motrice du Progrès social. C'est que l'autorité de l'Église, divine dans son principe, spirituelle dans son domaine et dévouée dans son but,

produit directement et efficacement le bien et la vie morale dans les peuples chrétiens. Les gouvernements ont pour but d'aider le bien à se produire, et d'empêcher qu'il ne succombe sous l'oppression du mal; mais ils sont de leur nature impuissants à le produire tout à fait eux-mêmes. « Le pouvoir humain, » a dit l'un des plus grands penseurs des temps modernes, Joseph de Maistre, « ne s'étend qu'à » ôter ou à combattre le mal pour en dégager » le bien et lui rendre le pouvoir de germer » selon sa nature. » Il y a plus de science gouvernementale dans ces quelques mots que dans des millions de livres et de discours politiques tels qu'on en a fait depuis un siècle. « Le pouvoir s'étend à ôter le mal pour en » dégager le bien et lui rendre le pouvoir de » germer selon sa nature; » oui, il s'étend jusque-là; trop heureux s'il remplit toujours cette fonction protectrice. Mais par lui-même il n'atteint pas plus loin; il ne va pas jusqu'à faire germer directement le bien. L'autorité de l'Église va jusque-là. C'est là que réside avec son action directe le secret de sa puissance : laissée à sa spontanéité propre elle

fait germer le bien au fond des âmes et produit la vie sociale.

Cette différence est radicale ; qui ne la voit pas est volontairement aveugle. Or, de cette différence essentielle dans l'action directe des deux puissances naît entre l'une et l'autre une harmonie d'action et de dévouement pour le bonheur des peuples et le Progrès des sociétés. D'un côté, l'Église par son autorité spirituelle et divine sème la vie et fait germer le bien au milieu des nations : de l'autre, le Gouvernement empêche le bien d'être étouffé par le mal, et donne à la vie sa place au soleil en arrêtant de sa main tout ce qui veut donner la mort. L'une jette dans le champ ouvert des sociétés humaines toutes les semences fécondes ; elle fait épanouir sous son regard et son cœur toutes les belles fleurs qui sont l'éclat et le parfum de l'ordre social : l'autre empêche les passions humaines de ravager dans leur fureur cette végétation venue de Dieu par le cœur de l'Église. Dans cette sphère du bien, où se déploie comme en son lieu l'autorité de Dieu personnifiée dans les hommes, l'Église veut et

doit avoir son indépendance; mais elle ne peut exiger avec les gouvernements humains une séparation systématique qui ressemblerait à la défiance ou à l'hostilité. Elle demande la distinction des puissances, non leur séparation; elle accepte leur union, jamais leur confusion; elle aime l'harmonie des forces concourant au Progrès des peuples, elle déplore l'antagonisme des forces qui fait le malheur des sociétés. Si les princes lui offrent une main amie et une protection désintéressée, elle accepte une alliance qui fait les peuples heureux sans la rendre captive. Si les princes se retirent ou ne lui offrent qu'une alliance égoïste ou une protection despotique, elle demande sa liberté, toute sa liberté; elle passe comme Jésus-Christ en faisant le bien, demandant partout et toujours aux princes la liberté et le bonheur des peuples, aux peuples le respect et l'amour de leurs princes; et la complète liberté de son action devient la plus éclatante manifestation de la divinité de sa vie dans les peuples chrétiens. Ainsi, cette divine autorité traitée en rivale par les princes et leurs gouvernements, se pose comme l'alliée la plus sin-

cère et la protectrice la plus puissante des gouvernements et des princes; sympathique à tout ordre et féconde de tout bien, elle produit avec eux le vrai Progrès social.

Ah! Messieurs, si vous pouviez douter encore de la solidarité fraternelle qui lie cette autorité divine aux gouvernements humains, leur grandeur à sa grandeur, et leur stabilité à sa stabilité, je n'aurais qu'à vous dire : Demandez aux révolutionnaires; voyez l'attitude qu'ils prennent partout aujourd'hui devant l'autorité de Jésus-Christ et de son Église. Cette fois, ce n'est plus seulement l'attitude de l'indifférence prise par les gouvernements, l'attitude de la rivalité prise par les gouvernants, c'est l'attitude de la haine prise par les ingouvernables. Des gouvernements ont traité l'autorité de l'Église en étrangère; des gouvernants l'ont traitée en rivale; les ingouvernables, autrement dits les révolutionnaires, la traitent en ennemie.

L'autorité est le point où la Révolution devine et comprend l'Église avec un infaillible instinct. La Révolution, telle que nous l'avons vue dans ses phases diverses, est en essence

l'antagonisme de l'autorité. Longtemps voilée d'hypocrisie, elle a jeté le masque, et elle a dit à qui a voulu l'entendre : « Connaissez-moi bien, moi la Révolution, je suis la haine de l'autorité. »

Tel est le sens radical dans lequel je prends ici le mot Révolution ; et je supplie tous ceux qui m'écoutent de ne s'y tromper pas. Des hommes peuvent s'être habitués à mettre sous ce mot un sens moins absolu. Je n'ai pas à m'en inquiéter. J'entends par la Révolution, non tels ou tels faits, tels ou tels hommes, tels ou tels systèmes : j'entends l'idée anarchique qui traverse le monde ; j'entends la contradiction systématique à l'autorité, j'entends la haine de l'autorité. Et c'est ce qui vous explique pourquoi la Révolution prend vis-à-vis de l'Église catholique l'attitude de la haine. La Révolution fait sur la terre ce qu'elle a fait dans le ciel : elle détache l'humanité de Dieu, comme elle en détacha les Anges, en repoussant l'autorité de son Verbe. Satan refusant avec les siens de s'incliner devant le Verbe de Dieu offert à ses adorations, ce fut la Révolution dans le ciel. Depuis ce jour,

date fastique de la première révolution, l'objet de la haine révolutionnaire n'a pas changé? il ne changera jamais : ce qu'elle repousse sur la terre, c'est ce qu'elle a repoussé dans le ciel, l'autorité du Verbe de Dieu vivant dans l'Église. Là est la raison secrète de cette haine antichrétienne et antisociale que la Révolution a vouée à l'Église de Dieu : serment d'Annibal fait contre la Rome nouvelle par tous les révolutionnaires sur l'autel de la Révolution leur seule divinité. Voilà pourquoi, partout et toujours, l'enfer ouvre ses abîmes et vomit ses hordes contre l'autorité de l'Église appuyée sur Pierre comme l'autorité de Pierre est appuyée sur Jésus-Christ : et n'était la parole qui la rend plus forte que toute haine même de Satan, mille fois le démon de la Révolution eût renversé l'autorité de l'Église ; mais la parole du Seigneur demeure éternellement : les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle! Comme le roc immobile dans les furies de l'Océan, l'autorité demeure sereine dans la tempête de toutes les colères ; mais autour d'elle et contre elle, le flot des haines révolutionnaires ne cessera pas de frémir, poussé

par le souffle de l'enfer; parce que l'autorité de l'Église c'est Dieu, et que la Révolution c'est Satan dans l'humanité.

Ne trouvez donc pas étrange, Messieurs, que je formule si hardiment l'antagonisme profond qui arme les soldats de la Révolution contre l'autorité de l'Église. Il y a aujourd'hui dans l'Europe et dans le monde entier des millions d'hommes incertains et flottants qui estiment pouvoir arracher le monde à sa crise solennelle en donnant leur main gauche à l'Église et leur main droite à la Révolution. Malheur aux pusillanimes! malheur à ceux qui rêvent avec la Révolution des pactes mortels où la Révolution doit triompher toujours! Il n'y a pas d'alliance entre Jésus-Christ et Satan. Il faut savoir enfin où se trouve avec les ennemis de toute autorité et de tout gouvernement le vrai danger de la société ; et il faut savoir où gît pour les gouvernements et la société la véritable défense.

Eh bien, Messieurs, prenez-en votre parti, et puissent tous ceux qui portent dans la main de leur conseil les destinées du monde moderne le prendre avec vous : l'ennemi est dans la Révolution qui en veut à toute autorité ; et la

défense, la sauvegarde, j'entends la défense et la sauvegarde morale, elle est dans l'Église de Jésus-Christ, qui est sur la terre la plus haute autorité. Ah! si vous l'ignorez, vos ennemis le savent. Pourquoi contre l'Église de Dieu, dans nos temps modernes, ces cris, ces complots, ces conjurations, et ce long frémissement des peuples? *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania?...* C'est la Révolution qui en attaquant l'autorité de l'Église court à l'assaut de l'autorité de Dieu : *Adversus Dominum et adversus Christum ejus.* Oui, les révolutionnaires ont dit dans leurs complots : Brisons les chaînes que cette autorité nous fait; et ce joug qui tient partout les peuples dans l'obéissance et les gouvernements dans le respect, repoussons-le : *Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum.*

Voilà ce qui explique mieux que tout la conspiration qui s'agite autour du centre de l'Église; voilà ce qui dit assez haut à ceux qui veulent l'entendre, pourquoi la terre privilégiée qui porte le siége de cette grande autorité, ressemble de nos jours à une terre volcanique d'où menace de s'échapper la lave

brûlante qui tue les nations. C'est que les ennemis de l'ordre social, par l'instinct d'un génie qui ne les trompe pas, sentent que ce centre de l'autorité morale venant à s'ébranler et à tomber sous leurs coups, plus rien de l'ordre social protégé par cette autorité ne pourrait subsister : parce que la plus grande force du monde est vraiment là où apparaît par le dehors la plus grande faiblesse.

Comment comprendre autrement, je vous prie, cette conspiration de plaintes, de clameurs, d'insultes, de mépris et de mensonges que la Révolution sous toutes les formes et par tous les moyens organise chaque jour autour du trône de la catholicité? D'où vient à Rome enfin le privilége incomparable d'attirer les colères et de concentrer les injures? D'où vient à cette puissance humainement si faible le singulier honneur d'irriter les géants, et de retourner contre elle le bras armé de tant de forts? Pourquoi la Révolution ne se remue-t-elle pas autour du saint-synode de l'Église orthodoxe? Pourquoi laisse-t-elle si tranquilles tous les pontificats de l'Église anglicane? Pourquoi n'a-t-elle rien à deman-

der, la menace aux lèvres et le poignard à la main, à l'Église presbytérienne, luthérienne, calviniste ou socinienne? Pourquoi ces grands réformateurs ne courent-ils pas à Berlin, à Stockholm, à Londres, à la Haye et à Saint-Pétersbourg, au nom de la civilisation et du Progrès, demander à ces religions de se transformer, de se régénérer, de se révolutionner ; en d'autres termes, de se supprimer? Ah ! je vais vous dire le mot de ce mystère : c'est qu'à Berlin, à Stockholm, à Londres, à Saint-Pétersbourg, et dans toutes les capitales du schisme et de l'hérésie, il y a des religions faibles protégées par des gouvernements matériellement forts ; et qu'au centre de la catholicité, il y a la religion la plus forte protégée par un gouvernement matériellement le plus faible ; c'est qu'enfin cette grande puissance morale, assise dans le néant de la force matérielle, est le plus ferme rempart de tous les gouvernements de la terre.

Voilà pourquoi l'Église catholique, et spécialement l'Église romaine, a le privilége réservé des haines révolutionnaires ; et si Bossuet était ici, planant de son vol d'aigle sur ces

conspirations et ces luttes qui agitent le monde, il me semble qu'il s'écrierait encore, mais avec une voix agrandie par nos malheurs et émue par nos dangers : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

O Église de Jésus-Christ! vous êtes l'autorité de Dieu dans l'humanité; demeurez au milieu de nous comme la sauvegarde et le boulevard inébranlable de toute humaine autorité !

O Église de Jésus-Christ! des gouvernements vous ont traitée en étrangère, des gouvernants en rivale, des ingouvernables en ennemie. Mais l'humanité qui vous comprend ne partage pas ce vertige; elle sait que vous êtes une mère, et qu'une mère ne peut être ni une ennemie, ni une rivale, ni une étrangère pour ses enfants !

O Église de Jésus-Christ ! vous êtes l'autorité, mais aussi la bonté de Dieu descendue sur la terre; bénissez ceux qui vous méconnaissent; bénissez ceux qui vous jalousent; bénissez surtout ceux qui vous persécutent ! Bénissez-nous tous par la main de ce bien-aimé pontife qui porte dans son cœur le

trésor de votre amour, et à son front le signe de votre autorité ; que cette bénédiction vienne sceller dans nos cœurs, avec notre dévouement pour vous, notre respect, notre obéissance et notre amour pour toutes les puissances qui vous vénèrent, vous aiment et vous obéissent !

Digitized by Google

TROISIÈME CONFÉRENCE.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

LE PROGRÈS SOCIAL

PAR JÉSUS-CHRIST AUTORITÉ.

SUITE.

MESSIEURS,

Après avoir établi la nécessité de l'autorité pour le Progrès social, nous avons montré en Jésus-Christ Homme-Dieu la source de toute autorité dans le christianisme. Jésus-Christ en se constituant lui-même dans l'Église autorité

permanente a fait en toute autorité une transformation radicale qui a élevé l'ordre social tout entier : il a guéri l'autorité de trois vices qui la minaient sourdement et l'empêchaient d'élever avec elle-même l'obéissance des peuples et le Progrès des sociétés : le premier était l'absence du divin ; le second l'asservissement de la conscience par la domination de l'homme ; le troisième l'égoïsme dans l'exercice de la puissance. Jésus-Christ a guéri l'autorité de ces trois vices profonds ; il a mis en elle le divin en se constituant lui-même l'autorité ; il a affranchi la conscience humaine en créant une royauté des âmes qui ne relève que de lui ; et à l'égoïsme de la puissance il a substitué le dévouement dans l'exercice de la puissance ; en trois mots, il a créé une autorité divine dans son principe, spirituelle dans son domaine, dévouée dans son but, et, par là, il a transformé l'autorité et élevé l'ordre social.

Voilà ce qu'a fait pour le Progrès social l'autorité de Jésus-Christ constituée dans l'Église. Qu'a fait, par rapport à cette autorité, la société moderne ? La société moderne a pris vis-à-vis de cette autorité trois attitudes diverse-

ment funestes au Progrès social des nations chrétiennes : l'attitude de l'indifférence, l'attitude de la rivalité, l'attitude de la haine. Jésus-Christ traité en étranger par les gouvernements, Jésus-Christ traité en rival par les gouvernants, Jésus-Christ traité en ennemi par les ingouvernables : voilà ce que j'appelle trois erreurs, trois calamités sociales qu'a voulu repousser loin de nous notre dernier discours. La conclusion de ce discours n'a pu vous échapper ; cette conclusion est que l'autorité de Jésus-Christ constituée dans l'Église ne doit pas être considérée par les sociétés modernes comme une étrangère, encore moins comme une rivale, beaucoup moins comme une ennemie ; et que l'ordre social tout entier doit se soutenir, s'élever et grandir en Jésus-Christ et par Jésus-Christ souveraine Autorité.

Jusqu'ici nous n'avons considéré l'autorité de Jésus-Christ dans l'Église que sous son aspect très-général, en faisant abstraction des hommes qui la représentent. Mais l'autorité n'a toute son action sur la société que quand elle se personnifie et se présente à nous dans des êtres déterminés. Voilà pourquoi je me

propose de compléter ce sujet en vous montrant aujourd'hui les types principaux de l'autorité chrétienne que Jésus-Christ a créés pour agrandir nos respects et élever l'ordre social. Le sujet est vaste ; j'abrégerai tout.

I

Le premier type d'autorité que Jésus-Christ consacre pour le Progrès social des nations, c'est la paternité, ou l'autorité chrétienne dans la famille. Je comprends sous ce mot paternité le père et la mère, portant sous une forme et dans une mesure diverse l'honneur d'une même autorité.

La paternité, même à ne l'envisager que dans un ordre purement naturel, est une des plus grandes et des plus suaves choses que l'on puisse imaginer. La paternité est sublime dans la pensée, belle à l'imagination, douce au cœur, puissante sur l'âme de tous les hommes. Il n'y a pas de culte qui soit demeuré dans les espaces et les siècles plus

pur, plus inaltérable, plus constant, plus universel que le culte de la paternité. Les moralistes en ont exalté le ministère; les poëtes en ont gravé dans la parole les types immortels; les artistes en ont peint l'idéal les yeux fixés sur Dieu auteur de toute paternité. Tous les hommes bien nés se sont rencontrés sous son regard et dans son cœur dans une fraternité de respect et d'amour; et moi, je l'avoue, saisi par ce charme indicible que chacun devant cette image retrouve au fond de ses souvenirs, volontiers j'arrêterais ici plus longtemps ma parole, comme le voyageur s'arrête à une rive charmante dont il a entrevu la beauté et respiré le parfum. Mais comme le vent le pousse mon sujet m'emporte, et j'ai hâte de vous dire ce que Jésus-Christ a fait pour agrandir cette chose déjà si grande dans l'humanité.

Jésus-Christ a créé dans la famille chrétienne une paternité telle que le monde n'en avait jamais vue, même dans ces âges primitifs où elle nous apparaît avec une auréole qui la fait de loin à nos yeux grande comme la royauté. Mais comment Jésus-Christ a-t-il transfiguré la paternité, et ajouté à son antique

majesté une nouvelle majesté ? Le voici en trois mots : Jésus-Christ l'a marquée d'une consécration divine ; il lui a confié un ministère divin, et il lui a donné pour le remplir ce qu'il y a de plus divin dans l'homme ; et par là il lui a fait une couronne d'autorité qu'elle n'avait jamais portée.

Remarquez-le bien, Messieurs, au point de départ de toute paternité chrétienne, il y a quelque chose qui l'élève plus haut que l'humanité ; il y a une consécration faite par Jésus-Christ lui-même, et que nous pouvons appeler le sacre de la paternité humaine : sacre divin, qui est tout à la fois le sceau de sa légitimité, la garantie de son efficacité, mais par-dessus tout le signe de sa majesté.

Au commencement, Dieu avait dit à nos premiers parents : *Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre.* Vous ne pouvez l'ignorer, Messieurs, le caprice de la créature avait joué avec cette parole du Créateur, et les passions l'avaient profanée. La vocation que Dieu fait à l'humanité par cette proclamation de la loi de propagation, Jésus-Christ ne l'abandonnera ni

aux caprices du désir, ni aux convoitises de la chair; il s'en réservera à lui-même la délégation, le gouvernement et la sanctification. Il instituera pour elle un sacrement tout exprès : le mariage chrétien. Quiconque dans le christianisme aspirera à l'honneur d'une paternité légitime, devra en recevoir de Jésus-Christ par l'Église la délégation divine. Le père dans le christianisme est un homme que Jésus-Christ a investi de son autorité et marqué du signe de sa divinité pour le ministère de la paternité. Jésus-Christ ne reconnaît pas d'autre paternité légitime que celle qu'il a sacrée lui-même par la main de son Église pour ce grand ministère. Quiconque avant ce sacre aura l'ambition d'être père, aux yeux de Jésus-Christ ne sera pas le père ; il sera l'usurpateur de la paternité.

Tel est le premier gage de grandeur que la paternité chrétienne trouve à son point de départ; élevée à la hauteur d'un sacrement, elle reçoit de Jésus-Christ une consécration et une délégation vraiment divines. Et quel est le terme de cette délégation et de cette consécration? Un ministère aussi divin que son point

de départ : le ministère de former Jésus-Christ dans les enfants. Tel est ici le sublime mystère de la paternité chrétienne ; Jésus-Christ la consacre et la couvre de son autorité : pourquoi ? pour le créer lui-même dans sa postérité. Un père vraiment chrétien est un homme obligé par sa consécration de former ses enfants à l'image de Jésus-Christ, ou ce qui est encore plus grand, de former Jésus-Christ dans l'âme de ses enfants. Au nom de Jésus-Christ, j'adjure tous les pères qui m'entendent de comprendre ici avec le but de leur fonction la grandeur qu'elle leur apporte. Pour un père chrétien, former un homme, ce n'est pas assez ; non, ce ministère, si grand soit-il, ô pères ! ô mères ! n'est pas encore assez divin pour vous ! Votre ministère propre et votre grandeur originale, la voici : Former Jésus-Christ dans l'homme. Produire l'homme, c'est le droit qu'il vous fait ; le former lui-même dans l'homme, c'est l'obligation qu'il vous impose, et c'est la grandeur dont il vous couvre !

Et pour atteindre ce but et remplir ce ministère, que vous demande-t-il ? Ah ! songez

à ceci : il vous demande ce qu'il a donné lui-même à l'humanité entière ; il vous demande comme un devoir ce qu'il y a de plus divin dans l'homme, le dévouement ; non ce vulgaire dévouement que la nature seule sait inspirer à toute paternité qui n'est pas inhumaine, mais un dévouement digne de Celui qui vous sacre pour un ministère dont il est lui-même le principe et le terme : un dévouement qui, pour arriver à cet honneur à nul autre pareil, créer Jésus-Christ dans une génération de chrétiens, accepte tout, même l'excès de la souffrance, même l'héroïsme du sacrifice. Heureuse paternité, qui, à force de dévouement et de vertu, d'obéissance à la loi de Dieu et de fidélité à sa vocation, mérite le bonheur d'être féconde *comme la vigne qui étend ses rameaux autour de la maison*, et se donne à elle-même la joie de contempler ses enfants, rejetons de sa propre vie, *rangés autour de sa table pareils aux jeunes rameaux de l'olivier !*

De cette consécration, de ce ministère et de ce dévouement, un type de paternelle autorité devait naître lentement, mais infaillible-

ment au milieu des générations chrétiennes, tel que le monde n'en avait jamais connu. Aussi, ce qui devait se faire s'est fait. Ce qui était dans le fond du christianisme s'est révélé dans les clartés de son histoire. Le christianisme a produit dans les peuples profondément chrétiens un type de paternité qui n'a connu ni le despotisme de la paternité orientale, ni la faiblesse de la paternité occidentale : paternité empreinte d'une majesté et d'une suavité, d'une douceur et d'une force dont le mélange exquis fut à la fois la puissance, la dignité et le bonheur de la famille chrétienne : fleur charmante, fruit généreux du plus pur christianisme dont l'histoire nous rapporte le parfum du fond des siècles écoulés, et dont notre siècle, malgré ses déchéances profondes, nous offre encore quelques rares exemples, d'autant plus doux à contempler qu'ils contrastent davantage avec l'opprobre de tant de paternités dégénérées.

Voyez-vous d'ici à travers les âges chrétiens le père de famille devenu patriarche, embrassant de son regard enivré et de son cœur ému les générations sorties de lui

comme un prolongement de sa vie, et étendant sur ce doux royaume du foyer domestique un sceptre aimé, obéi et respecté? Quelle majesté douce et forte! quel empire suave et puissant! C'est la royauté des anciens patriarches transportée dans les âges nouveaux, mais transfigurée par l'onction du Christ, ayant avec toute la tendresse de l'homme quelque chose de la grandeur de Dieu!

Ah! si quelqu'un parmi vous pouvait douter encore de ce que le christianisme a fait pour agrandir la paternité, je lui dirais: Voyez le père chrétien qui va mourir au milieu de ses enfants réunis autour de son dernier soupir; d'une main tenant l'image de ce Christ qui l'a sacré au jour de ses noces dans les clartés nuptiales pour le ministère de la paternité; et de l'autre, laissant tomber sur ses enfants, au nom de Jésus-Christ, cette suprême bénédiction qui demeurera sur eux comme la tradition de l'obéissance, du respect et de l'amour, et comme la perpétuelle consécration de l'autorité dans la famille chrétienne. Oh! qui pourra jamais dire dans un

langage assez doux et assez fort, assez sublime et assez simple, assez transparent et assez mystérieux tout ensemble, l'impression que laisse au foyer domestique ce doux règne de la paternité, dont la vie fut pour ceux qui lui obéissaient une félicité pleine de grandeur, et dont la mort fut pour ceux qui l'ont perdue un deuil mêlé de joie, où la tristesse même savait encore sourire! Son souvenir transmis par l'amour de génération en génération, sera encore une protection pour tous ceux qui ne pourront qu'en entendre parler; il demeurera sous ce toit béni pareil à une divinité tutélaire; et il continuera de faire croître au cœur de tous ses descendants, comme une autorité toujours vivante, ce respect, cet amour et cette obéissance qui ne lui ont jamais manqué pendant sa vie. Belle et grande image, encore embellie et agrandie dans la mort, et qui emprunte au mystère de l'autre vie pour commander des respects plus saints, quelque chose de divin!

O suavité! ô grandeur! ô puissance de la paternité chrétienne! pourquoi faut-il que le temps nous emporte dans la ruine de tant de

choses saintes et vénérables, vers des mœurs qui ne devraient pas être les nôtres? mœurs rétrogrades d'une société qui descend, et où l'on oublie, hélas! chaque jour davantage ce culte généreux qui élevait les sociétés en élevant les familles, et les familles en élevant les hommes!

II

Avec la paternité chrétienne le christianisme a réalisé un autre type d'autorité plus grand encore et plus vénérable aux yeux des croyants, le *sacerdoce* chrétien. Lorsque l'enfant, après avoir pratiqué dans la famille le respect de l'autorité paternelle, met le pied sur le seuil de la maison de Dieu, il a la révélation et apprend le culte d'une autre autorité; là, il rencontre le prêtre catholique; le prêtre qui est une paternité dans le sanctuaire, comme la paternité un sacerdoce dans la famille.

Le prêtre dans toutes les nations et dans tous les siècles fut toujours regardé comme une grande autorité ; c'est qu'il apparaissait comme une représentation sensible de la Divinité. Organe vivant du commerce entre la Divinité et l'humanité, le prêtre, en demeurant homme, portait partout et toujours sur lui-même aux regards des peuples quelque chose de Dieu. Cette représentation de Dieu dans le prêtre n'était souvent qu'un mensonge ; mais ce mensonge s'abritait sous cette vérité qui explique le respect conquis par le sacerdoce, à savoir : que rien n'est plus vénérable que ce qui apparaît plus divin, et que la plus grande autorité appartient à ce qui est plus près de Dieu.

Or, ce qui n'était que fictif dans le paganisme est rigoureusement réel dans le christianisme : le prêtre chrétien à la lettre est le représentant de Jésus-Christ homme-Dieu : il est la personnification humaine de son autorité ; il est le substitut officiel de tous ses ministères. Non-seulement Jésus-Christ vit dans le prêtre d'une vie réelle, il y agit sans cesse et y opère par cet organe humain toutes les fonc-

tions divines qui font la sanctification des âmes et le salut du monde. Le prêtre catholique n'est donc pas seulement Jésus-Christ vivant dans l'homme, ce qui est le privilége de tous les chrétiens ; il est Jésus-Christ agissant dans l'homme, et faisant par l'homme l'œuvre divine de la réparation ; il est Jésus-Christ qui parle, Jésus-Christ qui pardonne, Jésus-Christ qui sacrifie ; et partout, sur le trône de la parole, au tribunal de la miséricorde et à l'autel du sacrifice, couvert de la même majesté, parce qu'il est investi de la même autorité.

Oui, Messieurs, dans la chaire, trône sacré que Jésus-Christ a fait à sa parole, le prêtre est Jésus-Christ qui parle ; il est l'écho vivant du Verbe ou de la Vérité faite homme ; il est son organe et sa voix ; il est le Verbe lui-même parlant aux hommes avec l'autorité de Dieu : *Sicut potestatem habens* (1). Ce que Jésus-Christ fut encore enfant devant la Synagogue étonnée, nous le sommes après lui et par lui devant les nations respectueuses ; nous

(1) Matth. VII, 29.

sommes une autorité qui parle : « Toute puis-
» sance m'a été donnée au ciel et sur la terre :
» allez donc, et enseignez les nations. » Quand le prêtre catholique paraît devant vous pour vous apporter un seul mot de l'Évangile, ou seulement un écho de la voix de Jésus-Christ, cette autorité venue de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur monte avec lui dans cette chaire; elle devient à la fois et le bouclier qui le couvre lui-même et le glaive qui triomphe de vous.

On s'étonne quelquefois de l'intrépidité et de la puissance que Dieu fait aux plus timides et aux plus faibles dans le ministère de sa parole. Ah ! l'on oublie qui nous sommes, et l'on ne nous regarde pas dans le jour qui nous laisse voir. Savez-vous bien, Messieurs, que c'est quelque chose pour agrandir le courage et la force d'un homme de se savoir ambassadeur ? Être ambassadeur d'un roi de la terre, c'est grand ; c'est porter sur soi l'autorité du souverain qui porte lui-même l'autorité de la nation ; qu'est-ce donc de se savoir ambassadeur de Dieu, député vers les hommes pour réclamer ses droits divins ? Et

voilà cependant ce que nous sommes obligé de nous croire et de nous proclamer nous-même : ambassadeur de Jésus-Christ, et portant l'autorité de Dieu qui vous parle en nos discours : *Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos* (1). Tout à l'heure, descendu de cette tribune, je ne serai plus qu'un homme faible, assez timide pour trembler même devant un enfant : ici, je me crois ambassadeur de Jésus-Christ ; et je sens que rien ne me pourrait empêcher de proclamer même devant les plus fiers tous les droits de mon Souverain.

Voilà le prêtre catholique sur le trône de la parole, tel qu'il vous apparaît dans la lumière de la foi ; et vous ne comprendrez jamais tout ce que cette croyance universelle dans le christianisme a mis d'autorité dans sa personne et d'efficacité dans sa parole. Lorsque le génie s'unit dans le prêtre à cette fonction sublime de faire parler Jésus-Christ par ses lèvres, alors Dieu et l'homme conspirent à commander vos respects et à triompher de vos résistances. Lorsque le génie lui fait défaut, il parle

(1) II Cor. v, 20.

et triomphe encore, parce qu'il porte en lui quelque chose de plus persuasif et de plus fort que le génie d'un homme, l'autorité d'un Dieu; et malgré les dédains que l'orgueil des hommes peut laisser tomber sur ce qui est infirme, le monde nous écoute, et souvent d'autant plus que l'homme disparaissant davantage laisse mieux voir derrière lui la majesté de Dieu. Un homme de génie que son humilité et sa foi amenaient souvent devant la chaire chrétienne pour y entendre une parole humainement bien moins grande que la sienne, me disait un jour : « Lorsque le prêtre parle, je vois Dieu derrière lui. » Eh bien, Messieurs, ce que voyait Donoso Cortès, tous les vrais chrétiens l'ont vu, le voient encore, et vous le voyez vous-mêmes : vous voyez Dieu derrière nous. Je me trompe, vous le voyez en nous, faisant parler par cette voix qui retentit dans le temps son Verbe coéternel à lui-même. Et alors même que vous ne le croyez pas, vous ne trouvez pas mauvais que, le croyant nous-même, nous parlions avec l'autorité qui nous vient de cette foi, et que notre infirmité humaine aujourd'hui comme il y a dix-huit

siècles, se pose avec une autorité qui commande même à la puissance et avec une intrépidité qui ne craint rien même de votre génie.

Mais la chaire d'où Jésus-Christ vous parle n'est pas le seul théâtre où se déploie l'autorité sacerdotale pour commander le respect des chrétiens. Quand le prêtre descend du trône d'où la royauté de la parole touche les âmes de son sceptre, il va s'asseoir sur un autre, où il se révèle avec une autorité diverse dans sa forme mais identique dans sa substance, je veux dire l'autorité de Jésus-Christ qui vous pardonne. Lorsque vous venez là, au tribunal de la miséricorde, portant devant vous le flambeau allumé d'une foi qui vous laisse voir à travers son ombre les clartés du mystère, ah! vous vous agenouillez, vous vous prosternez; et le prêtre, fiers Gaulois que vous êtes, n'a pas même besoin de vous dire cette parole que je rapportais l'autre jour : *Baisse-toi, fier Sicambre;* vous vous abaissez sans qu'il soit besoin de vous le commander; parce que, sous la forme d'une paternité humaine, vous avez découvert l'autorité de Dieu. Vous croyez que Celui qui a dit au sacerdoce : *Allez, enseignez*

est le même qui a dit : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.* Vous avez reconnu sur le trône de la parole l'autorité de Dieu qui vous parle ; vous reconnaissez au tribunal de la miséricorde l'autorité de Dieu qui vous pardonne. C'est là, Messieurs, c'est dans cet abaissement volontaire du pécheur et sous la main étendue du prêtre, que s'accomplit un mystère de transformation où le chrétien retrouve avec l'innocence et la joie le sens perdu de l'obéissance et du respect. Vous avez frappé votre poitrine et vous avez pleuré ; cet homme étend sa main et il dit : « Que Jésus-Christ » Notre-Seigneur vous délivre de vos péchés ; » et moi, par l'autorité qu'il m'a donnée, je » vous absous, au nom du Père, du Fils » et du Saint-Esprit. Vous étiez coupable ; » afin que vous sachiez que j'ai la puissance » de remettre les péchés, au nom de Jésus-» christ, levez-vous, vous êtes innocent. » Quel est cet homme qui a la puissance de remettre même les péchés ? *Quis est hic, qui etiam peccata dimittit* (1) ? Ah ! la foi crie en vous :

(1) Luc. VII, 49.

C'est le représentant de Jésus-Christ devant les hommes ; c'est Jésus-Christ lui-même qui m'absout, comme il le fit pour Madeleine, et qui pour m'encourager à venir chercher un pardon que je n'osais plus attendre, a voilé sous la faiblesse d'un homme l'autorité de Dieu. Mais, si voilée soit-elle, ma foi sait la découvrir ; et quand je me relève de cet abaissement où mon âme au lieu de s'avilir a retrouvé sa vraie grandeur, j'emporte pour cette autorité qui me réhabilite une impression de respect que le temps ni l'éternité ne pouront effacer.

Grand sur le trône de la parole et au tribunal de la miséricorde, le sacerdoce est plus grand à l'autel du sacrifice ; l'autorité du prêtre prédicateur et du prêtre confesseur s'élève et se rehausse encore dans le prêtre sacrificateur. Ah ! Messieurs, c'est que là, à l'autel du sacrifice, une puissance l'investit devant laquelle notre foi se prosterne et notre raison s'arrête saisie d'un saint effroi : la puissance d'incarner Dieu, la puissance d'immoler Dieu, et, comme source de l'un et de l'autre, la puissance de commander à Dieu ! Là s'accomplit dans l'ombre de la foi cet incomparable mys-

tère où l'homme qui en est l'organe se sent comme anéanti sous l'autorité qu'il porte. Oui là l'homme commande à Dieu, et Dieu obéit à l'homme. Là, le prêtre ordonne à Jésus-Christ de descendre pour s'incarner et s'immoler encore ; et Jésus-Christ descend pour accomplir lui-même la parole qui a fait à son prêtre cette puissance à nulle autre comparable. Partout investi du divin comme d'un vêtement d'autorité qui commande le respect, ah ! c'est là surtout que le prêtre touche à Dieu ; là son humanité disparaissant en partie pour ne pas dire tout à fait, il apparaît à la foi qui le regarde comme un associé de la Divinité ; le peuple assistant au sacrifice croit découvrir à travers ces rayonnements sacrés qui sont la beauté du sanctuaire, comme une céleste apparition ; et il apporte à la fois au pied du même autel avec l'adoration de Jésus-Christ Dieu, le respect de cet homme élevé jusqu'à la gloire de sacrifier Dieu. Ah ! Messieurs, resuscitez par la pensée toutes les magnificences du temple de Salomon ; rappelez-vous ce que devait laisser de respect dans l'âme du peuple de Dieu la splendeur des cérémonies qui semblaient faire

de ce lieu le vestibule du ciel; rien ne peut vous donner une idée de la vénérabilité que le peuple catholique découvre dans son prêtre, alors que dans la pompe du sacrifice et dans l'éclat de ses vêtements, du fond du sanctuaire inondé de lumière, de parfums et d'encens, il élève sur l'assemblée prosternée dans l'adoration la Victime immolée pour le salut du monde; tandis que l'orgue, par des concerts empruntés aux harmonies du ciel, chante au fond des âmes encore mieux que sous les voûtes du temple : *O salutaris Hostia !*

Tel est le prêtre catholique, portant à son front la couronne de trois autorités qui n'en font qu'une. Si grande est cette autorité entrevue dans le prêtre par la foi des chrétiens, que, même en dehors du temple où elle est en son lieu, il en porte autour de lui comme une émanation sacrée. Alors même qu'il paraît confondu dans la foule, la foi des chrétiens le distingue et l'en sépare, pour lui faire dans les âmes comme un cortége d'invisibles respects. Ah! Messieurs, je le sais, aujourd'hui dans nos grandes cités où les doctrines se mêlent et où les extrémités du monde moral viennent

se toucher sans se reconnaître, l'autorité du prêtre passe souvent sans rencontrer ces respects qu'elle obtient de la religion des croyants ; mais si vous voulez comprendre ce que ce type d'autorité chrétienne réalisé dans le prêtre peut faire encore aujourd'hui pour développer le culte de l'autorité sur la terre, allez voir dans nos contrées demeurées chrétiennes le pasteur traversant la paroisse, l'Évêque visitant le diocèse. Vous avez vu le Père bénissant ses enfants, voyez le Prêtre bénissant les fidèles au nom de Jésus-Christ. Regardez cet homme qui paraît au milieu de la foule attendrie, le sourire sur ses lèvres, la majesté sur son front, l'amour dans son cœur : est-ce un père dans sa famille ? est-ce un monarque dans son royaume ? Vous diriez l'un et l'autre ; tant il porte sur son visage de douceur et de majesté ; tant il recueille sur son passage de respect et d'amour ! Les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, surtout les enfants, saisis du sentiment d'une même vénération, accourent à la rencontre de cet homme, qui est le père de tous, et pour tous l'image vivante de Jésus-Christ. Voyez ce père

ouvrant son cœur pour aimer, et étendant sa main pour bénir toute cette foule si religieusement attendrie et si affectueusement prosternée; et vous comprendrez sans peine ce que fait dans le christianisme le sacerdoce chrétien pour développer dans les peuples le culte de l'autorité, et élever les âmes avec leurs respects. Qui de nous se souvient dans l'âge mûr, sans une impression indéfinissable de respect, d'avoir été béni enfant par la main de son pasteur? Et que penser de celui qui, s'attachant pour maudire à quelques prévarications qui font scandale parce qu'elles font exception, en arrive à ne plus même entendre ce qu'a pu pendant de longs siècles pour élever les générations chrétiennes le règne populaire de cette autorité sacrée?

III

Mais, Messieurs, nous n'avons pas fini de vous montrer les grands types d'autorité que le christianisme a créés pour le Progrès du monde. Plus

loin que le foyer où les enfants apprennent à vénérer l'autorité de Jésus-Christ dans le père; plus loin que le temple où les fidèles apprennent à vénérer l'autorité de Jésus-Christ dans le prêtre, il y a la patrie, où les citoyens apprennent à vénérer l'autorité de Jésus-Christ dans le roi. La royauté chrétienne, tel est le troisième type d'autorité que le christianisme à réalisé dans son histoire pour le Progrès social des nations ; la royauté chrétienne, qui porte en elle avec la suavité paternelle et la vénérabilité sacerdotale, toute la majesté de la patrie. Sacrée par la main de l'Église pour le bonheur des peuples, la royauté chrétienne reçoit de Jésus-Christ avec une onction qui la rend vénérable comme le sacerdoce et un amour qui la rend dévouée comme la paternité, une puissance morale qui la rend capable de créer l'ordre et d'étendre sur la société le bouclier d'une force qui lui vient de sa propre source.

Je n'examine pas ici les opinions des publicistes sur les causes et les événements qui ont concouru immédiatement à la formation de la royauté dans les peuples chrétiens ; Dieu me garde d'entrer dans la région des systèmes,

alors que nous pouvons contempler dans les pures clartés de notre propre histoire une des plus belles et des plus grandes choses que Dieu a montrées à la terre pour élever les peuples avec leur obéissance, le type de l'autorité morale personnifié dans nos rois chrétiens.

Ce ne serait pas trop d'un discours pour épanouir dans tout son éclat ce sujet splendide de la royauté chrétienne; mais dans cette revue rapide des éléments du Progrès social que nous avons entreprise ensemble, il nous suffit de montrer les grandes lignes et de mettre en relief les traits saillants. Or, ce qui a fait surtout de la royauté chrétienne le plus grand élément de Progrès social que les pouvoirs humains aient jamais apporté aux peuples, c'est qu'elle s'est marquée, dans le milieu où elle s'est développée, de ces trois caractères que j'ai montrés dans l'autorité de l'Église elle-même. La royauté chrétienne a reconnu à côté d'elle une vraie royauté des âmes; elle a porté au front comme l'autorité de l'Église le signe de Dieu, et elle a appris de cette Mère divine, dont elle était la fille aînée, à se dévouer avec elle au bonheur de l'humanité. Connaissant

son vrai domaine, connaissant son vrai principe, connaissant sa vraie destinée, la royauté chrétienne fut grande d'autorité et féconde en respect ; parce que, comme l'Église, elle s'est empreinte dans son fond de la vie de Jésus-Christ, et qu'elle a porté au dehors le reflet de ses grandeurs.

Ce qui agrandissait d'abord l'autorité morale de la royauté chrétienne, c'était, ce qui aux yeux des observateurs superficiels semble devoir l'amoindrir, c'était de reconnaître, d'aimer et de respecter sur la terre quelque chose de plus haut qu'elle-même, je veux dire la royauté spirituelle créée par Jésus-Christ pour le gouvernement des âmes. Devant les gouvernements sceptiques ou athées, quoi qu'il en soit de la pensée personnelle de ceux qui gouvernent, la royauté spirituelle de l'Église ne vaut que comme hypothèse ; c'est une puissance morale avec laquelle on ne consent à compter que parce qu'on la sait encore appuyée sur la foi des peuples. Pour la royauté chrétienne au contraire ce gouvernement des âmes est une institution divine. Les rois chrétiens ont pu avoir avec ce gouvernement des conflits

qui scandalisent l'ignorance; mais malgré ce conflits, la royauté spirituelle était admise et certaine comme un dogme. La royauté temporelle elle-même ne la contestait pas : nos rois chrétiens, sans en excepter un seul, croyaient que fils aînés de l'Église, leur premier devoir était d'obéir à leur mère, et sauf des cas particuliers, que je ne discuterai pas, ils lui obéissaient.

Par cette acceptation de l'autorité spirituelle, la royauté chrétienne s'élevait elle-même et élevait les peuples avec elle, en développant dans les générations soumises à son empire le secret d'une sublime obéissance et d'une sublime égalité. En s'inclinant aux regards des peuples devant une royauté supérieure à elle-même, elle leur apprenait, par un exemple illustre, que l'obéissance est assez grande pour honorer même les rois. Et tandis que les peuples apprenaient à obéir aux princes en voyant les princes obéir à Jésus-Christ, ils sentaient grandir en eux le sentiment de l'égalité chrétienne : heureux et fiers, avec quelque raison, de se rencontrer avec les rois aux pieds de Jésus-Christ dans une obéis-

sance et une soumission, mais aussi dans une dignité et une grandeur pareilles. Cet exemple d'obéissance descendant de l'autorité pour édifier les sujets, et cette fraternité de dépendance qui semblait élever le peuple à l'égal des rois, ont eu sur le Progrès social des nations chrétiennes une influence que la médiocrité ne comprendra jamais bien, mais qui ne peut échapper au génie que la passion n'a pas aveuglé. La royauté chrétienne, au point de vue où nous sommes, c'est Théodose empereur arrêté au seuil du temple par un prêtre catholique qui se nommait Ambroise : Théodose qui prouve, en abdiquant sa colère et en humiliant son orgueil, qu'il y a pour lui un honneur plus grand que de commander à des nations, l'honneur de se soumettre à la royauté des âmes, qui lui commande au nom de Jésus-Christ Roi des nations et des empereurs.

Mais ce qui rendait la royauté chrétienne encore plus grande par l'autorité, et encore plus féconde en respect, c'est qu'elle avait le sens de son principe divin, et qu'elle en portait partout le signe irrécusable. De quelque manière que la royauté trouvât dans les nations chré-

tiennes sa constitution native et sa naturelle croissance; qu'elle sortît du prestige d'un grand nom, ou d'une tradition séculaire; qu'elle fût élevée sur le pavois, ou qu'elle vînt portée sur le flot de l'événement et saluée par l'acclamation populaire : une fois acceptée, une fois enracinée, quelque chose de divin descendait en elle : une séve tombait du ciel dans l'arbre dynastique qui avait eu d'abord ses racines dans la terre, et dont les rameaux qui étaient des rois suivaient leur cours et montaient en haut. De quelque manière que Jésus-Christ vînt dans cette royauté, il y venait; et il y mettait avec le sceau de sa divinité le signe authentique de son autorité.

On dit que les navigateurs qui parcourent la vaste étendue des mers se rencontrent quelquefois aux mêmes rivages, et se donnent en continuant leurs courses diverses le salut de la fraternité : ainsi ceux qui naviguent sur l'océan de la vérité se rencontrent parfois aux mêmes horizons; c'est ce qui m'arrive en ce moment; et je vous demande de donner avec moi le salut fraternel à un génie qui, touchant le même sujet, disait, ici même, il y a douze ans :

« La grande affaire n'est pas la naissance du » pouvoir, c'est son sacre; quand donc du » sein d'une nation le pouvoir sera sorti par » une floraison naturelle, comme un palmier » sort du Liban, moi Jésus-Christ je descen- » drai sous son ombre; j'entrerai sous son » écorce; je serai son sang, sa vie, sa force, » sa durée; vous l'aurez fait, je le sacre- » rai. »

Messieurs, saluons tous ensemble des paroles qui ont retenti dans cette chaire, et dont l'écho garde un charme qui grandit avec le temps. Il était impossible de mieux dire que Henri-Dominique Lacordaire le mystère caché de cette autorité qu'a conquise dans les siècles la royauté chrétienne. De quelque manière que cela se fît, Jésus-Christ mettait en elle un écoulement de son autorité divine : l'Église, le roi et le peuple, se rencontraient pour le reconnaître dans une conviction unanime.

Ce que les peuples, mieux que les systèmes, avaient nommé le droit divin, était le résultat de cette persuasion enracinée par des siècles de foi, que le roi dans son domaine représentait

l'autorité de Dieu : Jésus-Christ s'était mis dans la royauté ; elle relevait de lui, elle vivait de lui, elle commandait par lui ; et les peuples n'avaient pas de peine à garder le culte d'une autorité qui puisait en Jésus-Christ même des droits infinis à leurs respects, à leur obéissance et à leur amour. Les publicistes pouvaient se demander entre eux : Qu'est-ce que le droit divin ? Le peuple qui en ignorait la définition en avait la révélation, et il en connaissait le signe ; car l'Église, pour rendre plus palpable et plus efficace le sceau de ce droit divin, se plaisait à en marquer elle-même le front des rois et des empereurs dans des splendeurs sacrées ; et ces pompes, où la royauté empruntait à la religion comme un prestige divin, laissaient d'elles-mêmes aux peuples une image que rien ne pouvait plus effacer, et qui agrandissait le respect dans leurs âmes en agrandissant l'autorité à leurs yeux. La royauté chrétienne, à ce second point de vue, c'est Charlemagne demandant à Rome la consécration de l'empire, et rapportant dans la Gaule sa majesté d'empereur rehaussée par la bénédiction d'un pontife.

Enfin, la royauté chrétienne, elle aussi, a trouvé dans sa fonction et son but un troisième caractère qui lui a conquis avec le respect et l'obéissance l'amour et l'affection des peuples; elle a été reconnue, et s'est donnée elle-même comme un service public et un dévouement à l'humanité. Les rois, dans la solennité qui donnait à leur autorité le signe du droit de Dieu, faisaient l'inviolable serment de vouer cette royauté venue de Dieu au service des hommes. Je ne recherche pas si tous les représentants de cette royauté en ont compris pratiquement le ministère désintéressé. Dans les plus augustes vocations l'humanité se trahit par de faciles défaillances, alors surtout que ces vocations appellent à ce qu'il y a de plus sublime c'est-à-dire au dévouement. Mais, quoi qu'il en soit des prévarications partielles, je dis qu'instruite et inspirée par l'Église, la royauté chrétienne devait se croire et se croyait en effet cette vocation généreuse : exercer le pouvoir de Dieu pour le bonheur des hommes. C'est là ce qui a fait tomber peu à peu du front de la royauté française cette âpreté qui tenait de la barbarie où fut son berceau.

C'est là surtout ce qui a donné à sa majesté, agrandie par le droit de Dieu visible en elle, une empreinte de paternelle douceur qui faisait de nos monarques des pères encore plus que des rois.

Je disais tout à l'heure : La royauté chrétienne, c'est Théodose s'humiliant sous la parole d'Ambroise à la porte du temple ; la royauté chrétienne, c'est Charlemagne recevant de la main d'un pontife le signe du droit de Dieu ; je vous dis maintenant : La royauté chrétienne, c'est saint Louis, roi de France, sortant de son palais dans les pompes de sa royauté, pour aller à l'Hôtel-Dieu abaisser aux pieds des pauvres de sa bonne ville de Paris son cœur de père et sa majesté de roi.

Telle fut la royauté chrétienne : comme l'Église portant le signe du droit de Dieu, dévouée à l'humanité, et reconnaissant au-dessus d'elle comme sa propre sauvegarde la royauté des âmes, elle provoquait le culte de l'autorité par le respect, l'obéissance et l'amour qu'elle accordait à l'Église, et par le respect, l'obéissance et l'amour qu'elle obtenait elle-même des peuples : telle elle apparaissait,

traversant les générations au milieu des enthousiasmes populaires, bénissant les sujets dans la patrie, comme le prêtre les fidèles, comme le père ses enfants : ovations naïves dont la religion faisait le charme le plus pur et où l'on pouvait voir les sujets, saisis d'une émotion toute pleine d'un religieux attendrissement, pleurer de joie au passage du roi, comme ils eussent fait pour le passage de Dieu : telle la royauté chrétienne se révélait surtout au jour splendide de son sacre, qu'elle se nommât Philippe-Auguste, Charles VII, Louis XII ou Henri IV ; et telle on la revoyait encore à la fin du dernier siècle, alors que, déjà touchée par les premiers souffles de la Révolution qui montait comme l'orage à l'horizon de la France, elle passait de Reims à Paris, à travers les respects et les larmes du peuple dans la personne du meilleur des rois, et se nommait Louis XVI.

Ainsi les trois types augustes de l'autorité paternelle, de l'autorité sacerdotale et de l'autorité royale, exerçant sur les générations chrétiennes le doux et profond empire de la puissance morale, ont conspiré à produire dans les

âmes des trésors de respect, d'obéissance et d'amour.

Et maintenant, Messieurs, vous me demandez si j'ai fini de vous montrer ce prodige d'autorité et de puissance morale que Jésus-Christ a réalisé dans les types divers pour le Progrès social. J'aurais beau vouloir vous dire : Oui, j'ai fini; vous ne le pourriez croire; et il ne se peut qu'avant de terminer ce discours, je ne vous montre dans l'édifice d'autorité construit par Jésus-Christ son couronnement sublime.

IV.

Il restait, pour achever le miracle, de montrer ces trois autorités réunies et complétées dans une seule; et c'est ce que Jésus-Christ a fait en créant dans le monde cette autorité à nulle autre comparable : la *Papauté*. La Papauté, en effet, c'est tout ensemble la plus haute paternité, le plus haut sacerdoce, la plus haute royauté. Imaginez tout ce qu'il y a de plus doux dans la paternité, de plus véné-

rable dans le sacerdoce, de plus auguste dans la royauté ; et puis mettez tout cela sur le front d'un seul homme, toute cette suavité, toute cette vénérabilité, toute cette majesté, unies et fondues dans une harmonieuse unité pour composer par leur ensemble la grande figure de la Papauté; et peut-être vous pourrez vous représenter quelque chose de ce type de l'autorité que Jésus-Christ a montrée sous le ciel comme le reflet le plus complet de son autorité. Il y a une autorité qui demeure sous des formes changeantes avec une majesté qui ne change pas, comme la plus complète personnification de l'autorité de Dieu sur la terre; une autorité qui d'un côté atteint toutes les profondeurs de l'humanité, et de l'autre touche Dieu par son sommet ; une autorité qui a pour théâtre le monde entier, et dont le commandement a droit de s'étendre d'une extrémité à l'autre de l'univers, parce que l'univers lui fut donné comme son domaine ; une autorité qui a les siècles pour durée, et qui passe appuyée sur une parole éternelle à travers les écroulements des dynasties et les révolutions du temps ; une auto-

rité qui a derrière elle un passé de dix-neuf cents ans, et devant elle un avenir qui doit s'étendre de siècle en siècle jusqu'à l'éternité ; une autorité qui courbe sous le même sceptre le sauvage et le civilisé, le front du pâtre et le front des rois, sans que personne, si bas ou si haut placé soit-il, puisse légitimement se dérober à son empire ; une autorité qui atteint l'humanité entière et chaque homme en particulier dans toutes ses puissances : l'intelligence par l'hommage rationnel que rend tout vrai fidèle à son infaillibilité, le cœur par l'amour qu'elle demande à ses enfants pour sa paternité, la volonté par les lois qu'impose à tous ses sujets sa divine royauté, l'âme tout entière par les respects qu'exige de tous son incomparable dignité ; une autorité enfin qui abrége et résume toutes les autres, parce que l'homme qui la porte est, au sens le plus rigoureux, le représentant universel de Celui qui a dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel « et sur la terre. »

Oui, Messieurs, ce vieillard désarmé assis au Vatican, protégé par l'épée et le dévouement de la France, il porte à son front

réunies en une seule les trois couronnes que nous avons vues successivement au front de la paternité, du sacerdoce et de la royauté : Prêtre catholique, il porte la plénitude du sacerdoce, et par lui tout prêtre sur la terre reçoit la mission de parler, de pardonner et de sacrifier ; Roi catholique, toute puissance de gouverner les âmes dans l'Église de Jésus-Christ dérive de lui pour remonter jusqu'à lui ; Père catholique, il a des enfants partout où sa paternité a fait germer la vie de Jésus-Christ ; et des lieux les plus obscurs de la terre, comme de ses sommets les plus illustres, deux cents millions d'âmes lui crient : « Mon père ! » Prêtre, et comme tel apôtre et docteur catholique, il parle ; et l'univers chrétien s'incline sous sa parole en lui disant : *Je crois*. Roi catholique, et comme tel investi du droit de gouverner tous les chrétiens, il fait des lois, il commande ; et tout chrétien baise son sceptre en lui disant : *J'obéis*. Père catholique enfin, il bénit ses enfants répandus sur toute la terre ; et toute la catholicité, tombant à ses genoux, lui crie d'une même voix : *Je vous aime*.

Quelle autorité que cette autorité ! Et se peut-

il concevoir dans un homme quelque chose de plus divin? Messieurs, je vous en prie, un moment recueillons-nous pour reposer nos regards sur le plus doux et le plus grand spectacle d'autorité qui puisse être vu sur la terre.

Au lieu le plus illustre de la plus illustre des villes, à Rome, sur la place de Saint-Pierré, seul théâtre qui soit digne d'un pareil spectacle, à certains jours solennels, une multitude immense semble ondoyer comme une mer, mais comme une mer sans orage effleurée par un souffle léger. Là sont des représentants de toutes les nations de la terre; et l'on croit voir les populations absentes se lever de toutes les contrées, pour regarder de loin ce qui va s'accomplir sur cette scène où semble planer la grandeur même de Dieu. La foule recueillie et respectueuse est dans l'attente; elle attend dans un silence mystérieux quelque chose qui va descendre sur elle... Tout à coup, au frontispice de la grande basilique un homme paraît : un prêtre, un roi, un père, un vieillard portant accumulées sur son front toutes les majestés que Dieu peut mettre au front des hommes; son regard s'élève vers le

ciel, comme pour convier Dieu à regarder cette fête; son cœur s'ouvre de tendresse et d'amour, comme pour embrasser toute cette multitude où chacun est son enfant; sa main s'étend pour bénir avec elle l'humanité entière prosternée devant lui. Et tandis que cinquante mille hommes sont à genoux comme un seul homme; tandis que le canon fait entendre au château Saint-Ange ses grondements solennels, et que toutes les cloches ébranlées jettent sur la Ville-Éternelle leurs joyeuses volées, la voix du Père catholique chante, et son cœur encore plus que sa voix : « Que le Seigneur Dieu tout-puissant vous bénisse, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. » Telle est la bénédiction du Père catholique; bénédiction donnée non-seulement à cette multitude qui l'attend, mais à la Cité tout entière, mais à la Catholicité même : *Urbi et Orbi !!*...

Non, Messieurs, non, jamais il n'y a eu sous le ciel de spectacle d'autorité comme celui qui se donne là, à Rome, au milieu des ruines de tant de puissances pulvérisées et de majestés évanouies. Quiconque a pu le voir de près et n'en fut pas ému, quiconque

a pu entendre tomber sur lui cette bénédiction du Père catholique, et n'a pas emporté dans son âme la plus grande image de l'autorité, et dans son cœur la plus religieuse impression de respect : ah ! j'en jure sur l'âme et le cœur de tous ceux qui ont vu ce spectacle sans pareil, celui-là a perdu un sens, le sens qui fait ou suppose les grandes âmes ; il a perdu le sens de la grandeur. Et si un homme à qui Dieu a montré un tel prodige était assez malheureux pour ne pas comprendre ce qu'une autorité obtenant depuis bientôt deux mille ans de pareils respects a dû faire pour élever les sociétés humaines, il n'y aurait plus qu'à lui dire : Allez ; vous ne méritez pas d'avoir des yeux pour regarder le soleil ; et vous n'êtes pas même digne qu'on entreprenne de vous démontrer quelque chose.

Ah ! Messieurs, ce que la Papauté a fait par l'ascendant universel et perpétuel de sa puissance morale pour la vraie grandeur des sociétés, personne ne le dira jamais. Ce sujet tout seul exigerait plus d'un discours ; je n'ai pu faire briller sur vous qu'un rayon détaché de ce grand faisceau de lumière ; et à ses clartés

cependant vous avez pu entrevoir quelle impulsion la Papauté catholique a dû donner, d'âge en âge, au Progrès social des peuples chrétiens, par l'influence prodigieuse de son autorité. La Papauté, ce n'est pas seulement la clef de voûte du monde social; ce n'est pas seulement le plus fort boulevard qui protége l'ordre contre l'anarchie et la société contre la Révolution; la Papauté, soutenue à travers les siècles par l'obéissance, le respect et l'amour des peuples chrétiens, c'est plus qu'un rempart qui nous défend, c'est plus qu'un bouclier qui nous couvre, c'est un char qui nous porte; char triomphal qui ouvre depuis dix-neuf siècles à travers les nations la marche de la civilisation et du Progrès.

Aussi, je n'hésite pas à le dire très-haut, quiconque conspire contre la Papauté conspire contre l'humanité même; quiconque l'attaque vous attaque, vous qui voulez la société, l'ordre, la civilisation, le Progrès; et toute puissance sur la terre qui essaye de l'avilir ou de la déraciner, ne fait que se déraciner et s'avilir elle-même. Tout potentat, quel qu'il soit, consul, roi ou empereur. qui osera abaisser

pour se grandir lui-même cette haute majesté, sentira par des retours vengeurs les représailles des colères divines et des mépris humains retomber sur son front. Au contraire, toute puissance qui donnera à cette autorité, avec le bouclier de sa force et le dévouement de son cœur, l'hommage de ses respects et de son obéissance, verra descendre sur elle avec le prestige de la plus grande autorité, les bénédictions unies de la terre et du ciel. Fille dévouée et respectueuse de cette mère des nations chrétiennes, elle mettra sa main filiale dans cette main maternelle, et elle marchera avec elle à l'agrandissement des âmes et au Progrès des sociétés.

Messieurs, si vous voulez savoir comment les plus grands hommes de notre histoire et les plus illustres chefs de nos dynasties ont traité dans les siècles chrétiens cette majesté désarmée, et ce qu'elle-même a fait dans sa faiblesse pour la grandeur de leur nom et pour la gloire de leur postérité, laissez-moi finir en vous citant un exemple à jamais fameux, qui à mille ans de distance est toujours de saison, et aujourd'hui même nous instruit encore.

Un jour le pape Léon III, chassé de Rome par quelque sédition telle qu'il s'en est fait souvent autour de cette royauté pacifique, venait implorer le secours de Charlemagne alors à Paderborn. Le grand roi envoya à sa rencontre d'abord un archevêque, ensuite un grand de sa Cour, puis son fils Pepin, alors vainqueur des Huns et roi de l'Italie. Pepin marchait à la tête de cent mille hommes. Lorsque cette armée aperçut le Pontife entouré seulement de quelques serviteurs, elle se prosterna trois fois; lui la bénit trois fois, et Pepin vint se placer à ses côtés. Bientôt Charlemagne averti sort de Paderborn accompagné du clergé portant la bannière et la croix; il vient se placer au milieu d'une autre armée composée de différents peuples, qu'il range en un cercle immense représentant une cité vivante, au milieu de laquelle il se tient lui-même debout, surpassant de la tête tous ceux qui l'entourent. Le Pape paraît dans l'enceinte escorté de Pepin. En ce moment, armée, peuple, clergé, toute l'innombrable multitude tombe à genoux; et Charlemagne le père de l'Europe reste incliné devant Léon le pasteur du monde, qui bénit à trois

reprises ces armées et ces peuples prosternés. Ces deux hommes ensuite s'approchent et s'embrassent en pleurant l'un sur l'autre; et le Pape, élevant la voix, entonne le le cantique des anges : *Gloria in excelsis Deo* (1).

Ainsi Charlemagne et Pepin, l'un père de l'Europe, l'autre maître de l'Italie, tous deux grands dans la paix et vainqueurs dans la guerre, entendaient qu'il fallait traiter le Roi des âmes et le Père du monde. En s'inclinant devant cette première majesté des sociétés chrétiennes, ils s'honoraient et leurs peuples avec eux par une prostration qui les élevait encore plus haut que leurs victoires : et ces fondateurs immortels de la plus grande dynastie de rois, ne se repentirent jamais d'avoir fait un pareil honneur au représentant d'une dynastie plus grande encore. Puisse cette tradition de vénération filiale et de royale soumission qui environnait il y a mille ans cette autorité déjà huit fois séculaire, nous demeurer toujours comme le meilleur héritage des rois

(1) Voyez dom Bouquet cité par Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, tom. II, pag. 321.

et des empereurs chrétiens; et puisse cette Royauté divine défendue par leur amour, leur respect et leur obéissance, protéger elle-même de tout le prestige de sa puissance morale, le culte de leur majesté, la prospérité de leurs peuples et le Progrès du monde.

O Rome! séjour de la plus douce paternité! sanctuaire du plus auguste sacerdoce! trône de la plus haute royauté! siége séculaire et vénéré de la Papauté! métropole de l'univers catholique, nous vous saluons, nous fils d'une Église qui se glorifie de porter le nom de votre fille aînée! Tandis que la terre semble trembler sous nos pieds, de tous les bouts de l'Europe vos enfants tournent vers vous leurs cœurs, et tendent vers vous la main, pour trouver un appui sur ce roc immobile où le Christ a posé sur Pierre le centre vivant de sa divine autorité. O Rome, ô ville éternelle, boulevard puissant de la civilisation, que ma langue s'attache à mon palais et que ma main desséchée soit condamnée à l'oubli, si je cesse de publier partout, devant ceux qui vous aiment et devant ceux qui vous haïssent, que votre autorité sacrée, venue de Dieu pour le

Digitized by Google

bonheur des hommes, est à jamais le plus solide fondement et le plus puissant ressort du Progrès des nations !

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

LE PROGRÈS SOCIAL

PAR LA LIBERTÉ CHRÉTIENNE.

Messieurs,

Jésus-Christ ne s'est pas contenté de se poser en personne dans la société chrétienne comme centre vivant de toute autorité, il a créé, pour produire le respect et l'obéissance dans les peuples chrétiens, des types humains de son

Digitized by Google

autorité divine : il a créé la paternité chrétienne ou l'autorité de Jésus-Christ dans la famille, et il lui a donné, pour élever des enfants dignes d'elle, un sacre, un ministère et un dévouement tout divins. Il a créé le sacerdoce chrétien ou l'autorité de Jésus-Christ dans le temple, avec la triple puissance de parler, de pardonner et de sacrifier. Il a créé la royauté chrétienne ou l'autorité de Jésus-Christ dans la patrie : la royauté chrétienne qui élève les sujets par leur obéissance, parce que portant le signe de son droit divin, elle obéit à l'Eglise royauté spirituelle, et se dévoue au bonheur du peuple, but direct de la royauté temporelle. Enfin, pour résumer ces trois autorités et commander des respects plus grands encore, Jésus-Christ a créé la Papauté chrétienne, autorité de Jésus-Christ dans l'univers : la Papauté, qui est tout à la fois la plénitude de la paternité, la plénitude du sacerdoce et la plénitude de la royauté.

Je ne prétends pas que Jésus-Christ soit également représenté dans tous ces types de l'autorité : il est en chacun d'une manière et dans une mesure diverse, et c'est ce qui en

fait l'admirable variété; mais il est en tous, et c'est ce qui en fait l'unité plus admirable encore; sur quelque front que se pose sa couronne, c'est toujours sa couronne que je découvre; dans mon Père, dans mon Prêtre, dans mon Roi et dans mon Pontife, c'est toujours lui que je vénère, toujours à lui que j'obéis; et le seul reflet de sa majesté suffit à commander mon respect et mon obéissance. Voilà les chefs-d'œuvre d'autorité que Jésus-Christ a créés sur la terre, pour y élever les nations et y produire par sa propre autorité le Progrès social.

Messieurs, vous l'avez compris, ce dernier discours vous a ouvert des horizons plutôt qu'il ne les a parcourus; il a beaucoup abrégé, afin de marcher plus vite; j'en ai presque du regret; votre attention si soutenue et votre adhésion si générale m'ont fait comprendre, ce que je n'osais espérer, que vous pouviez encore sur le même sujet porter le poids de plusieurs discours. Mais ce qui est fait est fait, nous ne retournerons pas en arrière, nous marcherons en avant. Le sujet nous appelle à rechercher maintenant quels sont, après

l'autorité, les autres éléments légitimes du Progrès social.

Messieurs, il y a une chose qui a avec l'autorité les relations les plus intimes; une chose qui lui répond si nécessairement, qu'il est impossible même de parler de l'autorité sans entendre malgré soi murmurer au fond des âmes des échos de son nom; une chose qui passe devant tous les peuples qui la poursuivent, comme un idéal de grandeur et de félicité; cette chose se nomme la *Liberté*.

Vous l'avez compris, l'autorité est le premier élément de tout progrès social; c'est ce qu'il fallait d'abord bien établir; mais si l'autorité est nécessaire, elle ne suffit pas au Progrès des sociétés, ou du moins elle ne suffit qu'autant qu'elle produit, comme son fruit naturel, cette chose généreuse qui élève les sociétés, et dont les grands peuples ne se peuvent passer, la Liberté. Nous l'avons fait remarquer déjà, le Progrès social exige, avec l'ordre par la stabilité, le mouvement par la liberté; et c'est le propre de l'autorité, quand elle est véritable, de produire l'un et l'autre. L'antagonisme entre l'autorité et la liberté

n'est qu'un rêve d'enfant appelant sous le nom de liberté sociale une licence anarchique. Je pourrais donc me dispenser rigoureusement de traiter directement de la liberté, puisque la liberté vraie naît toute seule du fonctionnement régulier de la véritable autorité. Mais parce que ce mot *liberté* est un mot plein de périls s'il n'est bien compris, il importe de vous dire en quoi consiste la liberté nécessaire au Progrès social, et qui a la puissance de la créer dans les peuples chrétiens; quelle en est la vraie notion, et quelle en est la vraie source.

Tel est le sujet que je me propose de traiter dans ce discours avec l'indépendance que Jésus-Christ nous fait. La parole de Dieu n'est pas enchaînée : *Verbum Dei non est alligatum;* libres en parlant de l'autorité, comment serions-nous esclaves en parlant de la liberté? Dans un sujet estimé délicat et périlleux, n'attendez de moi ni des témérités compromettantes, ni de lâches complaisances; je n'y veux apporter que la simplicité chrétienne; si j'aime la force du lion et la prudence du serpent, j'aime encore plus la simplicité de la colombe. Daigne le divin Libérateur aider

son indigne apôtre à vous montrer la liberté qui nous vient de lui pour le Progrès du monde.

I

Le mot *liberté* est sans contredit l'un de ceux qui trouvent au fond de la nature humaine les échos les plus retentissants, et éveillent les sympathies les plus profondes. L'homme se sent ce qu'il est, une puissance douée de liberté, et, comme disent les philosophes, une force libre. C'est dans le sentiment de cette force qu'il puise le respect qu'il se porte à lui-même et celui qu'il accorde aux autres. Tout ce qui menace en lui l'exercice de cette force lui apparaît comme un homicide attenté contre lui-même, et tout ce qui lui en promet l'expansion généreuse le séduit invinciblement. Mais parce que dans notre état de déchéance le désordre est dans la nature humaine, l'homme sous l'inspiration de l'orgueil aspire à une expansion sans limite de cette force qui constitue sa royauté person-

nelle : il ne veut pas de borne à sa liberté, parce qu'il n'en veut pas à sa personnalité. Faisant de ce mot *liberté* un voile à leur malice, *velamen habentes malitiæ libertatem*, les passions en lèvent le drapeau pour appeler les hommes à un affranchissement illimité et à une licence indéfinie. Et voilà pourquoi, tandis que le mot *liberté* est si sympathique à tous, parce qu'il répond à la fois aux plus nobles et aux plus pervers instincts, la notion et l'idée qu'il renferme se dérobent si facilement à la multitude, et quelquefois au génie.

Mon premier devoir est donc de définir tout d'abord au point de vue de mon sujet, la liberté qui perfectionne l'homme et agrandit la société en se perfectionnant et en s'agrandissant elle-même. Je n'ai pas le dessein de vous donner une théorie complète de la liberté sociale ; je ne veux vous en montrer dans ce discours que le côté qui touche à notre sujet. J'essayerai de dire quel est le point d'où il faut partir pour réaliser le plus possible dans les sociétés la pratique d'une liberté vraiment progressive. Il s'agit ici directement de la liberté sociale; mais,

parce que la liberté dans la société dérive de la liberté qui est dans l'homme, avant de définir la première, il faut définir la seconde; la liberté morale et individuelle étant à la fois le principe et le type de la liberté publique et sociale.

Qu'est-ce donc que la liberté morale ou la liberté dans l'homme, considérée au point de vue idéal et pratique de son propre perfectionnement? En d'autres termes, en quoi consiste le progrès de la liberté humaine?

Veuillez ici, Messieurs, vous mettre en garde contre un préjugé consacré par les discours et les livres, afin de bien entendre tout d'abord cette vérité fondamentale, à savoir : que la faculté de choisir le mal n'est pas un élément essentiel de la liberté. Les philosophes et les moralistes, je le sais, se plaisent à montrer comme l'idéal de la liberté humaine, le plus parfait équilibre de la volonté suspendue entre le bien et le mal, avec la faculté de choisir l'un ou l'autre affranchie de toute contrainte extérieure et de toute nécessité intérieure. Ainsi se conçoit en effet la liberté telle que Dieu

la créa dans l'homme; et l'on doit même ajouter que dans notre état de déchéance, l'homme, tout en gardant la faculté de choisir le bien, porte en lui-même un penchant redoutable qui l'incline vers le mal. L'homme donc dans l'état actuel a une liberté qui non-seulement peut faire élection du mal, mais une liberté qui se tourne comme naturellement vers lui. Là cependant n'est pas l'essence de la liberté, car la liberté se conçoit sans la faculté de choisir le mal; et ce qui nous trompe facilement dans l'idée que nous nous formons de la liberté, c'est que confondant sa réalité présente avec son idéal, nous y faisons entrer comme élément essentiel la faculté du mal. Quoi qu'il en soit du reste de la théorie générale de la liberté morale, considérée au point de vue où nous sommes, c'est-à-dire dans ses rapports avec le Progrès de l'homme et son propre perfectionnement, la liberté morale dans l'homme peut se définir : *Le mouvement sans entraves de la volonté dans le bien.* La liberté progressive, c'est la volonté se déployant dans son véritable élément; c'est l'homme qui se meut dans le bien, comme l'oiseau dans l'air et le poisson

dans l'eau. L'oiseau peut-il se plaindre d'être captif de l'atmosphère? Le poisson se plaindra-t-il de la tyrannie de l'Océan? Que celui-ci s'élance hors de l'eau, que l'air manque à celui-là; l'un et l'autre perdent leur liberté, et bientôt trouvent la mort. Tel est l'homme qui par le choix du mal jette son vouloir hors de son élément, et tend à la servitude en préparant sa ruine.

Cette idée étonnera parmi vous quelques hommes qui n'y ont jamais réfléchi; mais il ne se peut que vous n'acceptiez de la liberté progressive une notion absolument incontestable. Non, Messieurs, non, la liberté dans son essence n'est pas l'égale faculté de choisir le bien ou le mal. La faculté de faire et de ne pas faire un bien déterminé, ou de choisir entre un bien inférieur et un bien supérieur, suffit à constituer son essence, et à nous montrer où réside sa perfection. Si la liberté consistait dans l'égale faculté de choisir le mal ou le bien, il en résulterait des conséquences aussi absurdes qu'elles sont antichrétiennes, et que la raison et la foi repoussent ensemble. Et d'abord il faudrait accepter cette conséquence contradic-

toire à la nature de l'homme et de la liberté : que plus l'homme serait parfait moins il serait libre. Il est certain que plus un homme dompte en lui-même par l'usage de sa liberté les révoltes de la passion, plus il devient parfait ; et que plus il se perfectionne par la victoire sur ses vices, plus il diminue en lui la faculté de choisir le mal, en agrandissant proportionnellement la faculté de choisir le bien. Cela est si vrai, que, la perfection d'un homme étant connue, on peut avec une certitude morale décider d'avance que cet homme placé entre un bien et un mal déterminés, repoussera le mal et choisira le bien. Cet homme en est-il moins libre ? non ; plus cet homme se perfectionne lui-même par le légitime usage de sa liberté, plus cette liberté, ouvrière de sa perfection, grandit et se développe avec elle ; et la plus grande liberté se rencontre invariablement dans les hommes avec la plus grande sainteté.

Puisque je parle à des chrétiens, je puis dire ici tout l'enseignement du christianisme. Le christianisme enseigne que des hommes par un privilége spécial ont été confirmés dans la grâce et l'innocence, c'est-à-dire tellement fixés

dans la voie du bien, que l'on pouvait affirmer sans craindre de se tromper que leur vouloir, à aucun moment de leur vie, ne dévierait du bien pour embrasser le mal : ces hommes cessaient-ils d'être libres? La Vierge immaculée, dont la volonté n'a jamais fait élection du mal, n'était-elle pas libre? et sa liberté n'était-elle pas à la mesure de sa sainteté? Jésus-Christ, qui n'a pu faire le mal, manquait-il de liberté? Faudra-t-il dire que son sacrifice, qui fut le salut du monde, est tombé sur lui comme une fatalité? Dieu enfin dont l'infinie perfection se rencontre dans l'unité de sa nature avec l'impuissance absolue de choisir le mal, Dieu n'est-il pas libre? Et pour être souverainement impuissant à choisir le mal, serait-il infiniment esclave? Non, Dieu est infiniment libre, précisément parce qu'étant infiniment parfait, il est absolument impuissant à choisir le mal.

Ce principe posé comme incontestable, il est évident que plus l'homme se rapproche du type éternel et infini de la perfection divine, plus il se rapproche de l'idéal éternel et infini de la liberté. Et si l'on suppose un homme tellement penché vers le bien par le poids de sa

vie morale, que le mal lui répugne comme invinciblement, cet homme réalise le plus possible l'idéal de l'humaine liberté; il est libre dans le sens le plus vrai et le plus sublime de ce mot.

Il faut conclure de ces notions très-simples mais très-oubliées, que la faculté de choisir le mal n'est pas de l'essence de la liberté; la faculté de choisir le mal est le fait de notre liberté, elle n'en est pas la perfection; c'est sa réalité présente, ce n'est pas sa face idéale; c'est sa faiblesse, ce n'est pas sa force; c'est son péril, ce n'est pas son avantage : c'est le principe de sa décadence, non de son Progrès. Et sa blessure profonde, si vous voulez la connaître, la voici: c'est de se sentir entraînée à embrasser le mal encore plus que le bien ; c'est de se dégrader elle-même en suivant ce penchant d'esclave qui mène droit aux servitudes, et qui a pour point de départ la chute originelle.

Aussi ceux-là mêmes, qui repoussent cette notion et cette loi de la liberté dans l'homme en montrent en eux-mêmes par leur propre dégradation le témoignage honteux. L'homme

qui fait le mal par libre choix, au lieu d'agrandir sa liberté par son exercice, la diminue par l'abus qu'il en fait. Le libre électeur du mal donne son suffrage à la prescription de sa liberté, et vote pour son esclavage. Plus il devient volontairement orgueilleux, cupide, sensuel, égoïste, vicieux enfin ; moins il se sent libre d'embrasser l'humilité, la modération, la chasteté, le dévouement, la vertu : l'accroissement de sa perversité devient le décroissement de sa liberté ; et ce n'est pas en vain que la Vérité infaillible a dit ce mot, qui nous révèle tout le secret de la liberté humaine : Celui qui fait le péché est esclave du péché : *Qui facit peccatum servus est peccati.* Il en est ainsi ; l'offense de Dieu est la servitude de l'homme ; le vice ou l'union du mal avec la volonté est la consommation de l'esclavage ; et la sainteté, contre-épreuve de cette vérité, nous montre par la vie de tous les saints, que plus un homme diminue en lui le règne du mal, plus il accroît sa liberté ; et que plus il est parfait, plus il est libre.

Mais, Messieurs, je crois entendre votre impatience qui gourmande ma lenteur ; vous dites :

Oui, l'homme qui fait le mal amoindrit sa liberté; l'homme qui fait le bien agrandit sa liberté. Mais que fait cette vérité vulgaire pour la solution de la question qui est au fond de ce discours? Cette doctrine de la liberté dans l'homme ne nous dit rien de la liberté dans la société. Messieurs, beaucoup plus que vous ne pensez; et vous allez voir qu'en vous révélant le secret de la première, j'ai révélé implicitement le secret de la seconde. Il fallait, dans un sujet si grave, remonter à la source d'où la liberté jaillit dans sa pureté native, pour dériver de là, sans mélange d'opinion et d'erreur humaine, dans le champ ouvert de la société.

Vous m'avez accordé que la liberté morale ou l'activité libre dans le domaine individuel s'agrandit et se perfectionne par le choix et l'accomplissement du bien, et vous ne me contestez plus que le progrès de la liberté morale peut s'exprimer par cette formule : Le mouvement sans entraves de la volonté dans le bien. Or, il est impossible que cette vérité une fois établie dans l'homme ne subsiste pas dans la société. La liberté humaine sortant du domaine de la conscience pour se poser dans l'ordre social,

se retrouve au dehors ce qu'elle est au dedans, *le mouvement sans entraves des volontés dans le bien*; et il n'est pas possible de nier que, politiquement et socialement, l'humanité la plus parfaite et la plus libre dans le sens légitime de ce mot sera celle qui aura la plus grande faculté pour se mouvoir dans la sphère du bien, et la plus grande sauvegarde pour se défendre contre les envahissements du mal.

Je ne demande pas ici ce que c'est que le bien et ce que c'est que le mal. Je suppose avec la connaissance de l'un et de l'autre la connaissance de leur différence radicale ; et je dis d'abord que le bien a socialement le droit imprescriptible de n'être pas opprimé par le mal. Ce droit radical est le principe générateur de toutes les vraies libertés : si ce droit est supprimé, la liberté sociale et publique ne se peut plus même concevoir. Donc, marcher dans la justice, dans l'ordre, dans l'amour, sans avoir à redouter l'oppression de l'iniquité, du désordre, de l'égoïsme ; en deux mots : la plus grande faculté de se mouvoir dans le bien, et la plus grande facilité de se garantir du mal, telle est la vraie formule des peuples libres,

Digitized by Google

et le point de départ nécessaire de la loi et de la liberté sociales.

Aussi, volontiers je dirai avec un grand publiciste : « La loi politique et la liberté sociale, c'est le droit protégé, c'est la morale fortifiée, c'est la société assurée à l'homme, malgré l'égoïsme, malgré les passions, malgré le mal (1). » En d'autres termes, la liberté qui fait le Progrès des peuples, c'est le bien armé pour nous défendre contre le mal. Assurément, si tous les hommes allaient d'eux-mêmes au devoir et demeuraient dans la justice, les peuples dans l'ordre social n'auraient pas besoin pour avoir la liberté de cette sauvegarde protectrice de leurs droits ; mais telle n'est pas la situation que nous fait la nature et que permet la Providence. L'agression du mal contre le bien est permanente dans l'humanité; l'homme par l'égoïsme est armé contre l'homme ; il ne se peut défendre contre le mal et l'iniquité qu'à la condition d'être couvert du bouclier de la justice et de se sentir abrité sous l'égide du bien. S'il n'a sur son droit social cette protection de la justice et cette puissance du bien

(1) E. Quinet.

armées pour le défendre, mieux lui vaut la solitude que la société : car dans tout état social où le bien n'est pas armé pour défendre contre le mal, l'oppression naît d'elle-même. La force mise au service du droit pour protéger, encourager et développer le mouvement de la vie dans la sphère du bien, ce n'est donc pas le despotisme, c'est la liberté ; et l'Écriture a donné le mot de la liberté sociale et le secret de la grande politique des nations, quand elle a dit : *Les rois sont les ministres de Dieu pour le bien.*

Cette notion de la liberté sociale, prise dans le fond des choses et au point de vue de notre sujet, nous paraît absolument incontestable : il faudrait pour la nier renverser l'intelligence de l'homme et les conditions de sa vie. Or, cette notion une fois admise est la condamnation par la raison, la justice et le bon sens, de la liberté fausse, injuste et despotique, proclamée par une sagesse malavisée ; liberté nouvelle dont tout le mystère consiste à équilibrer entre eux les droits égaux de la vérité et de l'erreur, de la religion et du sacrilége, de la vertu et de l'immoralité, du bien et du mal enfin ; et qui met sa perfection à trouver devant

les regards et sous l'égide de l'autorité pour l'un et pour l'autre une faveur et une protection pareilles. A droite, la vérité, la religion, la moralité, le bien, ayant une part de liberté et une place au soleil; à gauche, l'erreur, l'irréligion, l'immoralité, le mal, ayant à la liberté un droit égal et une même place au soleil : et entre le parti du mal et le parti du bien, les gouvernements dans une neutralité impartiale, tenant dans leurs mains les ressorts d'une politique indifférente, et laissant aller les progrès ou les décadences aux hasards sanglants de ce redoutable jeu : tel serait le secret profond de la liberté sociale, s'il fallait en croire des génies que les démentis de l'histoire n'ont pu encore désabuser du fanatisme de l'idée.

Messieurs, est-il besoin d'infliger à cette théorie de liberté contre raison et contre nature les flagellations méritées de la sagesse et du bon sens? O profonds penseurs! voulez-vous répondre à cette simple question : Les droits du mal sont-ils égaux aux droits du bien? Le mal comme tel, peut-il avoir des droits ?... Et supposé que la société lui recon-

naisse des droits égaux aux droits du bien, est-il possible de comprendre le bien et le mal marchant ensemble sans se gêner l'un l'autre dans les voies d'une même liberté?

Ah! votre bon sens me dispense de répondre; et poser ces questions c'est assez les résoudre. Non, mille fois non, le mal n'a pas de droits; il ne peut pas en avoir. Le mal est en essence la violation d'un droit; violation d'un droit de Dieu, ou violation d'un droit de l'homme; et j'entends parler du droit du mal? et l'on veut faire de la protection de ce droit la consécration des libertés sociales? Ah! ce droit, on le connaît peut-être en enfer; c'est le droit qui régit l'empire du chaos; mais partout où il y aura des êtres libres assemblés pour un but légitime et voulant y marcher dans l'ordre et l'harmonie, toujours la vérité et la justice crieront ensemble : Anathème au droit de Satan!

Voulez-vous un moment accorder au mal le droit de cité? voulez-vous donner carrière à tous ses mouvements et lui ouvrir faciles et larges toutes les voies de sa libre action? Mais alors, je le demande, dans cette liberté

que vous garantissez au mal, comment la liberté du bien subsistera-t-elle? Quoi! vous voulez tenir le bien et le mal sous un sceptre impartial? Quoi! vous voulez donner à ces deux puissances si radicalement antagonistes la même liberté? Vous voulez faire à leurs mouvements les mêmes ouvertures, et à leurs exigences les mêmes concessions? Ah! vous oubliez ce que c'est que le mal, et ce que c'est que la liberté. Vous oubliez que le mal est essentiellement despotique, et qu'il tend invinciblement à étouffer la liberté du bien. Le bien, parce qu'il est amour, peut supporter à côté de lui la présence du mal; mais devant la France, l'Europe et le monde entier, du haut de cette tribune qui a, malgré la faiblesse de celui qui parle, de lointains retentissements, je déclare que le mal est absolument impuissant à supporter autour de lui la libre expansion du bien : je déclare au nom de la vraie liberté que réclament avec moi tous mes frères en Jésus-Christ, que toute humanité méchante est de sa nature égoïste, tyrannique, oppressive : je déclare que si le parti du mal dans toute société vivante n'extermine pas le parti du bien, c'est

que la majorité du bien lui fait peur, et qu'il craint d'en être exterminé lui-même; je déclare, sans craindre d'être démenti ni par l'expérience des vrais politiques, ni par le génie des vrais penseurs, que la complète liberté du mal est, dans la société, la plus complète oppression du bien, ou la mort totale de la vraie liberté : et face à face avec les siècles qui depuis six mille ans nous montrent le mal à l'œuvre dans l'humanité, je jure, la main étendue sur l'histoire qui se fait encore tous les jours, que le premier acte des méchants devenus les plus forts sera toujours de supprimer la liberté des bons : parce que le règne des méchants sur la terre c'est le règne de Satan; et que le premier besoin de Satan c'est de faire des esclaves et d'imiter autant qu'il peut sur la terre l'égoïsme, la servitude et le désordre de l'enfer !...

En vain vous voudriez, par des rouages politiques et des constitutions sociales, contenir cette puissance oppressive que le mal porte en son sein et qui cherche des esclaves comme l'affamé son aliment; malgré vous et contre vous la force éclatera; elle brisera avec ceux qui

les tenaient dans leurs mains ces mécanismes impuissants à assurer la liberté des peuples, tôt ou tard opprimés par le despotisme du mal et la tyrannie de la passion. Supposez que dans une nation la plus avide de liberté et la plus digne d'être libre, la puissance tout à coup tombe aux mains des méchants; je vous dis que, quelle que soit la forme du gouvernement dont leurs mains tiendront les ressorts, les bons seront opprimés. Consulat, royaume, empire ou république, gouvernement absolu, représentatif ou démocratique, qu'importe? le mal est triomphant, le mal est au pouvoir; malheur au bien! Le mal est souverain; malheur à la liberté! Il crie, en étendant sur la vertu son sceptre séculaire, comme il y a trois mille ans : La loi de la justice, c'est notre force, *lex justitiæ fortitudo nostra est;* la liberté, c'est nous; le droit des peuples est de reconnaître que nous sommes souverains!

Telle est l'attitude du mal devant la liberté du bien. Et ce que je dis du mal régnant dans la société, peut se dire aussi de l'erreur. L'erreur est la sœur du mal : l'un et l'autre ont un même père, l'égoïsme; et l'égoïsme, c'est-

à-dire le despotisme en essence, leur a mis au cœur les mêmes amours, les mêmes haines, et les mêmes instincts. La vérité sait supporter l'erreur, comme le bien sait supporter le mal; mais l'erreur ne sait pas supporter la vérité : elle la hait; sa haine atteint les hommes qui la représentent ; et elle a besoin de l'opprimer, comme le mal a besoin d'opprimer le bien.

Quand il s'agit de l'histoire des persécutions subies par les doctrines et les opinions dans le monde, il est convenu que partout c'est l'erreur qui se pose en victime. On oublie que la persécution de l'erreur par la vérité est dans l'histoire une exception, ou le fait des hommes qui représentent la vérité; tandis que l'oppression de la vérité par l'erreur est un fait normal et le résultat d'un besoin inhérent à l'erreur. Lisez les écrits et écoutez les discours des hommes qui professent ouvertement l'erreur; ils sont impuissants à se déguiser eux-mêmes : sous le masque que l'hypocrisie met à leur visage, ils laissent percer leur besoin d'opprimer la vérité. Ils disent qu'ils veulent la liberté pour tous ; ah ! ne les croyez pas ; ils veulent la liberté de leur pensée et l'oppression de tout

ce qui est contraire à leur pensée. L'erreur dans le monde, au point de vue où nous sommes, c'est toujours Luther; Luther qui demande l'extermination des protestants, parce qu'ils ont osé protester contre sa propre pensée, comme lui-même avait osé protester contre l'Église. Ah ! Messieurs, je le sais, quand le rationalisme et l'hérésie veulent dénoncer dans l'Église catholique une ennemie de la liberté sociale, ils ont au service de leur haine quelques mots tristement célèbres, qui produiront éternellement un effet prodigieux sur les ignorants éternellement trompés par les sophistes. Mais quiconque voudra lire attentivement l'impartiale histoire des persécutions de la conscience humaine, trouvera que l'erreur partout et toujours, l'erreur hérétique, l'erreur schismatique, l'erreur philosophique, l'erreur rationaliste, panthéiste ou athée, a écrit à toutes les pages le honteux témoignage de son invincible besoin d'opprimer la vérité.

Et aujourd'hui encore les hommes qui font de leur nom un drapeau de liberté en se nommant superbement *libres-penseurs*, ne sont-ils pas les mêmes qui voudraient voir supprimer

avec tout culte positif la libre expression de la pensée religieuse? Et sous le nom menteur de *superstition*, est-ce qu'ils ne demandent pas en effet l'abolition de la religion même? Ah! ces vœux et ces appels de persécution religieuse ont été proclamés par les prédicateurs les plus fameux de la liberté, en des paroles que le dix-neuvième siècle ne croyait plus même pouvoir entendre : « Il faut extirper le catholicisme! Il faut le jeter dans la boue : il faut anéantir enfin la superstition sur la terre (1). » Mais si ce que vous nommez superstition est pour moi la religion; si le catholicisme est le choix de ma liberté; s'il est la doctrine que ma pensée accepte, que ma conscience m'impose et que mon cœur adore : n'importe, dit la libre-pensée, il faut l'*extirper;* il faut le *jeter dans la boue*, même par la violence; il faut que les rois étendent leur glaive pour enlever de la terre cette religion de ma pensée, de mon amour, de ma conscience, de mon libre choix enfin. Et pourquoi? pour ne laisser subsister, sous le nom de religion universelle et de divinité abstraite, qu'un simulacre de religion et un

(1) E. Quinet.

fantôme de Dieu ; la religion et le dieu des libres-penseurs. C'est la logique de l'erreur et du mal: quiconque le nie, ment aux autres et se ment à lui même

Donc, Messieurs, décréter au nom de la liberté l'égalité des droits de l'erreur et de la vérité, des droits du mal et des droits du bien, ce n'est pas décréter le règne de la liberté ; c'est décréter sa ruine; c'est décréter l'oppression inévitable de la vérité par l'erreur, de la religion par l'impiété, et du bien par le mal. C'est abandonner les sociétés humaines aux caprices du hasard, aux jeux de la fortune, aux aventures du succès, aux ténèbres du chaos; finalement les livrer comme une proie aux étreintes de l'égoïsme, se donnant en joie l'immolation de toutes les libertés : parce que, dans la société comme dans l'homme, quand on ne cherche pas la liberté par le règne du bien, on aboutit fatalement à la servitude par le règne du mal.

Mais, Messieurs, il me semble qu'une difficulté s'élève contre moi du fond de vos intelligences : vous dites : S'il est vrai que la liberté progressive est le mouvement des volontés

dans le bien, que faire pour sauver et agrandir cette liberté dans un monde où l'erreur, les passions et le mal s'incarnent sans cesse dans des hommes, et vivent à côté de la vérité, de la justice et du bien ? Faudra-t-il tuer toute erreur, anéantir tout mal, châtier tout sacrilége, proscrire légalement toute immoralité ? Et si cette interdiction légale de tout ce qui est faux, immoral, impie, est impossible, qui dira la limite que la répression doit atteindre, et la limite où elle doit s'arrêter ? Qui trouvera le point mystérieux où la compression légale s'accorde avec la liberté sociale ? Que feront ceux qui gouvernent pour arrêter le mal sans compromettre le bien, et l'erreur sans compromettre la vérité ? Au nom du Progrès social on invoque la tolérance légale : quelle tolérance ? La tolérance du bien n'a pas de sens ; le bien ne se tolère pas, le bien est légitime, il est autorisé par lui-même : il s'agit donc évidemment de la tolérance du mal. Mais alors ces problèmes se posent inévitablement: Jusqu'où les gouvernements modernes peuvent-ils, sans compromettre la liberté elle-même, pousser la tolérance de l'erreur et du

mal ? Les uns demandent qu'on la renferme dans la sphère des dogmes et des cultes positifs ; d'autres prétendent qu'on l'applique aussi aux doctrines purement morales, et ne lui laissent pour limite que le principe sur lequel repose le gouvernement ; d'autres enfin proclament résolument comme un droit la tolérance universelle et la liberté illimitée de toute doctrine et de toute opinion. Mais si la tolérance universelle et la liberté illimitée n'est qu'un rêve fou ; si le bon sens le plus vulgaire impose ici au génie politique la nécessité d'une limite, où se trouve cette limite que peut atteindre la tolérance de l'erreur et du mal, sans consacrer l'asservissement de la vérité et du bien ? Quel est enfin dans les sociétés vraiment libres le *nec plus ultra* de la tolérance et de la répression légale ? Questions graves et toujours vivantes, dont les plus fortes têtes cherchent dans le clair-obscur des sociétés modernes la solution complète, sans arriver à la trouver jamais. Questions délicates, que je n'ai pas mission de résoudre, et auxquelles je ne pourrais entreprendre de donner une réponse précise, sans descendre dans un domaine

qui n'est pas le mien. Je sais mes limites, et par la grâce de Dieu, je ne les franchirai pas.

Messieurs, croyez-le bien, nous ne faisons appel ni à la violence, ni à la persécution, et nous n'avons nulle envie de confisquer la liberté de personne. Nous ne demandons pas non plus d'imposer la loi du passé aux misères de notre présent : nous savons avec l'Église notre mère accepter les législations nouvelles que crée le génie des hommes d'accord avec la sagesse de Dieu pour des besoins vraiment nouveaux. Et quant à ce qui concerne la question difficile des répressions légales, au nom même de la liberté nous ne demandons qu'une chose, la répression du mal dans la mesure nécessaire pour assurer l'entière liberté du bien. Hors de là, nous consentons à laisser aux gouvernements humains un rôle de paternelle tolérance pour le mal que la sagesse elle-même ne conseille pas de réprimer. Je ne l'ignore pas, comme un père ne châtie pas tout délit dans un enfant, un gouvernement ne peut châtier tout mal dans une société. Des situations peuvent exister où la répression d'un mal partiel deviendrait un plus

grand mal social. Lorsque les temps sont mauvais et l'atmosphère ténébreuse ; lorsque les phalanges de l'erreur et du mal se croisent partout dans les sociétés, en nombre à peu près égal, avec les phalanges de la vérité et du bien ; lorsque les politiques même les plus habiles, le regard obscurci par les ténèbres qui enveloppent les âmes, se sentent impuissants à trouver avec la dernière précision la ligne éternelle qui sépare le bien du mal et la vérité de l'erreur ; je sais que dans ces situations que permet la Providence, difficile est la mission de ceux que Dieu a placés dans le monde pour la répression du mal et la sauvegarde du bien. L'on comprend qu'ils hésitent quelquefois sur la question de savoir jusqu'où ils peuvent étendre la sphère de la liberté sans tuer leur autorité, et l'action de leur autorité sans tuer la liberté. Durant ces heures obscures que traverse la société pour retrouver son soleil, il faut se garder de juger avec une sévérité implacable les hommes que Dieu appelle, dans l'anarchie des intelligences, la corruption des mœurs et l'acharnement des partis, à tenir entre leurs

mains le gouvernail des sociétés et la destinée des peuples.

Mais cette réserve faite sur la question pratique de la liberté publique dans les sociétés modernes, rien ne nous peut empêcher de proclamer cette vérité qui est la racine de la vraie liberté, à savoir : que la théorie sociale qui prétend faire avec une indifférence absolue la part égale de l'erreur et de la vérité, du mal et du bien, et leur assurer une protection et une sauvegarde pareilles, est une théorie radicalement antichrétienne, antisociale, immorale et absurde ; théorie impossible qu'aucun gouvernement n'a jamais pu et ne pourra jamais réaliser, et qu'il ne pratiquerait pas dix ans, sans laisser partout l'erreur opprimer la vérité, le mal opprimer le bien, l'impiété opprimer la religion, la tyrannie opprimer la liberté, l'anarchie enfin opprimer la société sous les ruines des gouvernements : parce que, encore une fois, la liberté sociale, c'est le mouvement de la société dans le bien, et que le bien doit périr avec la liberté dans le triomphe du mal.

D'après ce qui vient d'être dit sur la notion

et les conditions de la vraie liberté, il va nous être facile de comprendre pourquoi le christianisme par son action fait les peuples vraiment libres, et crée leur progrès par leur liberté.

II

C'est ici surtout, Messieurs, que je demande à votre pensée de faire comme ma parole, et avec elle de prendre le large. Ne bornez pas vos regards à ce qui vous touche dans l'espace et le temps ; embrassez tous les espaces et tous les temps dont Jésus-Christ a pris possession ; et de ce point de vue élevé considérons en semble ce qu'il fait dans les peuples chrétiens pour la liberté sociale.

Il résulte de ce que nous avons dit jusqu'ici que la plus grande liberté doit exister là où se rencontre le plus ce que nous avons nommé *le mouvement des volontés dans le bien.* Le peuple le plus libre sera donc celui où se trouvera le plus grand bien dans ceux qui obéissent, le plus grand bien dans ceux qui

commandent, le plus grand bien dans les constitutions qui expriment leurs mutuels rapports ; toute la liberté des peuples dépendant de cette triple action du bien dans la société. Et voilà ce qui explique la puissance libératrice du christianisme et son efficacité pour produire la liberté sociale : il crée les meilleurs des sujets, les meilleurs des princes et les meilleures des constitutions : les sujets les plus gouvernables, les rois les plus paternels, les constitutions les plus larges et les plus vraiment libérales; et par cette action lente mais efficace que les hommes superficiels ne songent pas même à remarquer, il produit la liberté, et avec elle le progrès des sociétés.

Et d'abord, je dis que le christianisme produit la liberté, parce que le résultat immédiat et direct de son action est de disposer les peuples au gouvernement en les rendant vertueux. La première condition pour faire un peuple libre, c'est de le faire d'abord gouvernable. Toute liberté sociale suppose un gouvernement : pour qu'un peuple soit libre, il faut qu'il soit gouverné ; et pour qu'il soit gouverné, il faut que ce qui est inférieur reçoive

l'impulsion de ce qui est supérieur. Dans la machine même la plus harmonieusement construite, si un rouage inférieur, doué tout à coup de liberté, se refusait à l'action du rouage supérieur, il gênerait tout ce qui le touche, et serait lui-même par sa révolte entravé dans ses mouvements. Rien n'est dans l'homme plus opposé à la liberté que l'indépendance ; qui ne dépend de quelqu'un ne peut plus être libre. Donc la vraie liberté n'est que dans un gouvernement. Mais manifestement pour qu'un peuple soit gouverné, il faut qu'il soit gouvernable. Les moyens de gouvernement et le génie des gouvernants n'ont qu'une puissance relative : quelle que soit la supériorité de ces moyens et la supériorité de ces génies, il y a une difficulté qu'ils ne surmonteront jamais : gouverner en laissant libre un peuple que ses vices rendent ingouvernable. Tous les Richelieu, tous les Mazarin et tous les Ximenès du monde n'y réussiraient pas. Le grand art de gouverner consiste à préparer les peuples à un facile gouvernement, et par un facile gouvernement la liberté des peuples.

Là est le génie de la grande politique ; c'est

la politique aux longs regards qui embrasse les vastes horizons; elle réalise dans les peuples les libertés que comportent leurs mœurs, et elle prépare dans les vertus du présent les libertés de l'avenir. Nous avons désappris à l'école des révolutions cette grande politique des nations, qui consistera toujours à rendre les peuples de plus en plus gouvernables, afin de les rendre de plus en plus libres. Nous croyons trop à la toute-puissance des machines gouvernementales et au génie des gouvernants pour créer toutes les libertés. Encore sous le charme des modernes inventions dont la nouveauté a pu nous séduire, mais dont le temps n'a pu encore démontrer la puissance pour faire les peuples libres, nous oublions que les rouages politiques le plus savamment concertés ne peuvent rien pour gouverner, sans lui ôter la liberté, un peuple que ses vices rendent d'avance rebelle à tout gouvernement. Qu'importent, je vous prie, pour la liberté sociale le jeu des constitutions les plus parfaites et les génies les plus experts dans l'art de gouverner, si le torrent des mœurs emportant les peuples à toutes les corruptions,

les rend chaque jour de plus en plus ingouvernables?

L'accroissement continu du vice, de l'impiété, de l'immoralité et de tous les instincts de révolte qui vivent au cœur des peuples sans vertu, exige absolument, pour que la société subsiste et que le gouvernement demeure debout, un accroissement parallèle des forces compressives remises par Dieu même aux mains de la puissance. L'immoralité, le vice et les passions brisent les gouvenements qui ne les enchaînent pas, et attaquent au cœur les sociétés qui ne les répriment pas. La pensée profonde de Donoso Cortès sera vraie éternellement : « A mesure que le thermomètre de la compression individuelle descend, le thermomètre de la compression sociale s'élève; » et le relâchement total et universel dans les mœurs doit amener la compression totale et universelle dans la société. Dans ces situations, qui ne peuvent se prolonger longtemps, l'une de ces deux catastrophes est nécessaire : ou la mort de la liberté, ou la mort de la société. Le génie politique ne peut rien contre cette redoutable logique du mal qui condamne les peu-

ples que leurs mœurs ont rendus ingouvernables, ou à tuer leurs libertés, ou à tuer leurs gouvernements. Ici la force de l'homme expire, et il n'y a plus que la force des choses qui est la force de Dieu caché au fond des événements.

Et voilà, Messieurs, ce qui montre la puissance libératrice et affranchissante du christianisme; c'est que le propre de son action, quand elle se déploie dans les âmes, est précisément de rendre les peuples de plus en plus gouvernables en les rendant vertueux. Je l'ai montré l'année dernière; le christianisme est la sainteté : aussi, quand il agit efficacement et universellement dans un peuple, il y produit comme son fruit naturel ce résultat général : il rend les hommes justes, honnêtes, dociles, sobres, modérés dans leurs désirs, résignés dans la souffrance, courageux dans les dangers, fiers devant la tyrannie; il leur apprend par-dessus tout ces trois choses nécessaires au gouvernement des peuples : aimer, respecter et obéir : en un mot, en faisant des peuples saints, il fait des peuples gouvernables; et par là il jette au fond des âmes avec toutes

les vertus la semence de toutes les libertés. Les gouvernements n'ayant pas besoin d'une compression inutile pour contenir dans l'ordre des générations qui vont d'elles-mêmes à l'ordre, relâchent les ressorts destinés à ne comprimer que les passions, les vices et les révoltes. Quand les peuples se gouvernent eux-mêmes selon la justice, ils n'ont pas besoin d'être contraints par la violence. Et ainsi la liberté sociale vient et se fait d'elle-même sous cette influence lente mais décisive qui rend les peuples gouvernables en les rendant vertueux, et libres en les rendant gouvernables. Donc, Messieurs, prétendre faire goûter aux peuples le fruit généreux de la liberté, en laissant de plus en plus les vertus périr avec le christianisme qui les produit, c'est couper par la racine l'arbre dont on veut cueillir et savourer les fruits. Telle est la marche des choses : pour être libre, il faut être gouverné; pour être gouverné, il faut être gouvernable; pour être gouvernable, il faut être vertueux; pour être vertueux, dans le sens élevé de ce mot, il faut être chrétien ; et pour que les peuples soient chrétiens, il faut que Jésus-Christ

règne dans la société. Les hommes ne changeront rien à cette généalogie sacrée, qui fait sortir la liberté des vertus des chrétiens par Jésus-Christ libérateur.

Mais qu'importe, dira-t-on, pour la liberté, que le peuple soit bon, s'il vient au pouvoir un homme qui donne toutes les vertus en proie à tous ses vices? que fera Rome vertueuse pour sauver la liberté romaine, si elle a pour la gouverner un monstre ayant nom Tibère, Néron ou Caligula? Certes, je ne le nierai pas, un prince né despote peut en un jour de surprise enchaîner une nation; mais sur un peuple universellement vertueux et chrétien, la tyrannie ne saurait longtemps prévaloir. Ce qui fit la tyrannie de Tibère, ce ne fut pas Tibère tout seul : ce fut Tibère cruel et Rome corrompue. Un empereur cherchant la tyrannie, un peuple courant à la servitude, c'était plus qu'il n'en fallait pour faire mourir deux fois la liberté dans Rome pervertie. Dans une Rome vertueuse, on peut douter que Tibère et Néron eussent été possibles. Selon le cours naturel des choses, ce sont d'ordinaire les bons peuples qui suscitent les bons princes,

comme les peuples corrompus se créent d'eux-mêmes des princes tyranniques.

Quoi qu'il en soit de cette réaction des vertus populaires sur les vertus des princes, ce qui montre encore mieux combien l'action du christianisme est libératrice, c'est que, tandis qu'elle crée les meilleurs des sujets, c'est-à dire les sujets les plus gouvernables et les plus obéissants, elle crée en même temps les meilleurs des rois, c'est-à-dire les rois les plus paternels et les plus dévoués, et comme tels, les plus ambitieux de la liberté de leurs peuples.

Le christianisme par lui-même tend à donner à la royauté ce caractère éminemment favorable à la liberté : la paternité. Comme la paternité chrétienne a quelque chose de royal, la royauté chrétienne a quelque chose de paternel ; c'est une imitation de la paternité de Dieu. Et c'est là ce qui explique pourquoi le christianisme, sans parler de liberté rend les peuples libres : c'est qu'il crée des autorités royales essentiellement compatibles avec les libertés populaires, c'est-à-dire des autorités paternelles. Il n'y a rien de plus libre dans sa

filiale dépendance que l'enfant dans la famille sous le sceptre de la paternité et de la maternité. Et pourquoi cette liberté dans la dépendance? Parce que le père et la mère sont une autorité mise par l'amour au service de l'enfance. Or, telle est précisément la royauté chrétienne. C'est l'autorité mise par l'amour au service des sujets. Une paternité qui sert, tel est le caractère éminent de l'autorité sacrée par le Christ pour créer la liberté des peuples. Dès lors, comment, sous des rois chrétiens, les peuples, s'ils sont dignes de porter la gloire de la liberté, ne seraient-ils pas libres? Le plus libre assurément est celui qui est le plus servi. Voilà pourquoi, dans les royaumes très-chrétiens, la liberté est pour ceux qui obéissent, et la servitude, mais la plus glorieuse des servitudes, pour ceux qui commandent. Là, un seul est esclave pour tous, c'est celui qui est le premier. Ainsi, les rôles sont renversés pour la gloire des rois, la liberté des peuples et le bonheur de tous. Dans l'antiquité païenne, règle générale, les sujets sont les esclaves des rois; dans la société chrétienne, le roi est esclave de ses sujets. C'est que si les

rois de l'antiquité ne sont que des maîtres, les rois chrétiens sont des pères, et que la paternité est une volontaire servitude créant par ses services la liberté de ses enfants.

Une chose, en effet, distingue la paternité, une bonté libérale. La paternité dans les hommes a le penchant de la paternité de Dieu ; sa nature est la bonté, *cujus natura bonitas* : la bonté et la paternité sont unies dans la pensée de tous ; elles ont pour notre cœur une même image et un même sourire. Ne pas être bon, est-ce encore être père ? Or de même que la bonté distingue la paternité, ce qui caractérise la bonté, c'est la libéralité. La bonté est un amour qui donne gratuitement ; aussi les princes chrétiens qui tendent à se faire bons, parce qu'ils sont paternels, deviennent libéraux dans le vrai sens de ce mot, parce qu'ils sont bons ; leur bonté produit leur libéralité ; et le premier don qu'ils veulent faire à leurs sujets obéissants, c'est celui qu'ils méritent par leur obéissance même, le don de la liberté.

De là, dans les princes vraiment chrétiens, une chose décisive pour la liberté de leurs peuples, la volonté de les affranchir. De même

qu'un prince profondément pervers ne peut pas vouloir la liberté de ses peuples, parce que le mal est naturellement oppresseur; un prince profondément vertueux et sincèrement chrétien ne peut pas vouloir la servitude de ses sujets, parce que le bien est naturellement libérateur. Sans doute, même un prince sincèrerement chrétien peut se tromper dans l'exercice de son pouvoir, et diminuer la liberté en voulant l'agrandir; mais ce qu'il importe ici de remarquer, c'est que le prince chrétien, en tant que chrétien, ne peut vouloir ni opprimer ni asservir un peuple; parce que vouloir asservir, c'est-à-dire se faire sur des hommes libres une domination despotique, est une volonté réprouvée par Jésus-Christ, de qui relève dans le christianisme toute autorité vraiment libératrice. Le despotisme exercé par quelques princes chrétiens a sa raison d'être non dans leur christianisme, mais dans les vices qui triomphent en eux des influences chrétiennes; mettez un saint sur le trône, et je déclare que ce saint est voué d'avance à la liberté populaire; toute sainteté renferme la charité : et la charité répugne à confisquer la liberté;

elle a horreur de régner sur des esclaves.

Or, remarquez-le bien, là est pour les peuples la souveraine garantie de la liberté, la *volonté* dans le prince d'avoir des sujets libres : car si le prince n'a cette volonté, ou s'il a une volonté contraire, les constitutions, si libérales soient-elles, ne l'empêcheront pas de faire sentir au peuple le poids de sa tyrannie ; libre par le droit constitutif, le peuple sera esclave par la volonté royale, consulaire ou impériale. Au contraire, quelque absolue que soit la constitution qui régit une société, mettez sur le trône un prince qui veut un peuple libre ; donnez-lui des ministres et des fonctionnaires dignes par leurs vertus de sa royauté paternelle, c'est-à-dire des organes vivants du pouvoir, voulant comme le pouvoir lui-même la liberté de la nation ; je dis que, sauf des situations anormales plus fortes que la volonté des hommes, la nation sera libre : parce que la première condition dans ceux qui gouvernent pour assurer la liberté dans ceux qui obéissent, c'est de la vouloir.

Et voilà, Messieurs, le secret souverain du christianisme pour affranchir les peuples : il

amène leurs princes, devenus leurs pères, à vouloir leur bonheur et leur liberté ; comme il amène les peuples devenus obéissants à vouloir l'autorité et la puissance de leurs princes. Tel est l'idéal d'une société parfaite et vraiment chrétienne : celle où les sujets ne trouvent jamais leurs princes assez puissants, et où les princes ne trouvent jamais leurs sujets assez libres ; où la liberté veut agrandir l'autorité, et où l'autorité veut agrandir la liberté. Cette lutte généreuse entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent constituerait une société essentiellement progressive, où la liberté et l'autorité se rencontrant dans la volonté du bien, marcheraient ensemble dans l'harmonie et la paix au Progrès général.

L'Église, dans l'ordre où elle se déploie, est le type de cette société idéale ; et les sociétés, à mesure qu'elles se laissent pénétrer par la vie chrétienne, s'en rapprochent d'elles-mêmes de plus en plus ; les peuples chrétiens mettant leur gloire à avoir des maîtres puissants, et les princes mettant leur bonheur à gouverner des peuples libres ; les premiers heureux de se soumettre le plus possible, les seconds heureux

de commander le moins qu'ils peuvent. Supposez, Messieurs, dans les sociétés chrétiennes, des rois comme Louis IX, et des sujets comme saint Bonaventure ; et dites-moi, je vous prie, de quel côté pourrait venir la servitude ? Quand les sujets veulent obéir, et quand les pouvoirs veulent affranchir, qui pourrait empêcher une liberté garantie et par les vertus de ceux qui obéissent, et par la volonté de ceux qui commandent ? Pour empêcher la liberté d'être, je ne verrais plus qu'une seule chose, des systèmes de gouvernement si radicalement oppresseurs, que leurs vices seraient plus forts pour asservir, que les vertus du peuple et les vertus des princes ne le sont pour affranchir.

Mais c'est là précisément ce qui ne peut résulter de l'influence chrétienne : car lorsque la vie de Jésus-Christ pénètre profondément la société, elle y produit spontanément les constitutions les plus favorables à la liberté ; tandis que tout ce qui est antichrétien est essentiellement despotique, et sous le nom même de gouvernement libéral n'aboutira jamais qu'à organiser la tyrannie.

Le paganisme, malgré le génie de ses légis-

lateurs, n'est jamais parvenu à créer des institutions dans lesquelles la liberté de l'homme pût s'épanouir véritablement. La liberté athénienne et la liberté romaine, si vantées par des enthousiasmes classiques et des admirations convenues, n'étaient que des simulacres de la liberté. La source de tous les despotismes était au cœur du paganisme : et quoi qu'il fît, le despotisme passait dans ses constitutions destinées en apparence à créer la liberté. Le christianisme au contraire ne peut inspirer aucune constitution oppressive : l'affranchissement est sa nature, son besoin, sa destinée ; un souffle libérateur se sent au fond de tout ce qu'il inspire pour le gouvernement des peuples ; et s'il ne parvient pas toujours à développer dans les sociétés chrétiennes les libertés généreuses dont il porte en lui tous les germes divins, c'est que dans sa marche affranchissante, il rencontre en chemin le rationalisme politique, qui tend par tous ses instincts à reconstruire sous le nom de libertés modernes le vieux despotisme des sociétés païennes.

Le génie rationaliste appliqué aux gouvernements a trois caractères hostiles à la liberté

que je résume en ces trois mots : il est impératif improvisateur, et formaliste ; le christianisme a précisément les caractères opposés. Voilà pourquoi le premier opprime, et le second affranchit.

Ce qu'il y a d'abord de singulièrement remarquable dans le génie rationaliste qui se proclame libéral et lève le drapeau de la liberté, c'est qu'il apparaît partout avec le caractère qui distingue les tyrans ; il est impératif jusqu'à l'absolutisme. Toutes ses pensées sont des dogmes politiques qu'il ne permet pas même de discuter ; et son despotisme se plaît à enfermer les peuples dans des formules absolues. Un homme vient avec une idée dans sa tête, et il dit à une nation : La république est l'idéal des gouvernements ; vous serez républicains. Un autre vient et dit : Sans le communisme, il n'y a pas de garantie pour la faiblesse des petits contre la tyrannie des grands ; vous serez communistes. Un autre vient et dit : Sans la théorie de Fourier appliquée à la société, le Progrès social ne peut pas être ; vous serez phalanstériens. D'autres, apportant des systèmes plus acceptables, ne con-

sentent à compter ni avec les mœurs locales, ni avec les habitudes nationales, ni avec les situations spéciales ; leurs idées, en elles-mêmes plus modérées, affectent pour s'imposer à tous des exigences non moins despotiques ; ils disent : Sans un parlement toujours prêt à parler pour dénoncer les abus de l'autorité, la liberté ne peut pas être ; donc il faut que vous soyez parlementaires. Sans une constitution consentie par le peuple, et délibérée par ses représentants, il n'y a que tyrannie ; donc il faut que vous soyez constitutionnels. Enfin il y en a qui, au nom de la liberté politique, imposent l'absolutisme politique ; ils disent : Sans un gouvernement absolu, l'ordre est toujours problématique et la liberté toujours incertaine ; donc, vous serez absolutistes.

Ainsi parle ce tyran qui se nomme l'idéologie sociale : c'est l'idée qui s'impose quand même aux nations qu'elle veut jeter dans son moule et faire à son image. L'idéologue est ainsi fait : plein de morgue, absolu, despote, il commande, il exige, il impose. Son idée n'est pas pour la société, c'est la société qui est pour son

idée ; il faut qu'elle y entre, qu'elle s'y enferme, dût-elle y mourir. Là est la source de la tyrannie qui menace les libertés du monde entier : l'absolutisme de l'idée incarnée dans des hommes décrétant leur pensée personnelle comme condition de liberté sociale.

Le christianisme, lui, n'impose rien, il n'exige rien, il ne décrète rien ; rien, si ce n'est la liberté elle-même, sous la sauvegarde de l'autorité. On peut accorder que, sous ce rapport, le christianisme, sans commander, a des préférences ; il a des instincts, et, si je puis le dire, des sympathies monarchiques, parce qu'il est unité, ordre et stabilité ; mais il n'a rien sur ce point d'impératif ni de dogmatique ; il ne dit pas à une société : Vous serez absolue, vous serez constitutionnelle, vous serez républicaine ; il dit : Vous serez ce que voudra la Providence et le tempérament qu'elle-même vous fit ; vous accepterez la constitution sortie de votre sol par une croissance naturelle et une germination spontanée ; et cette constitution, parce qu'elle sera naturelle, ne pourra être despotique ; née de la spontanéité, elle ne confisquera pas la liberté.

Ainsi, le christianisme est saintement libéral, parce qu'il n'a rien d'exclusif. Il a un autre caractère, contradictoire au rationalisme politique, et qui le rend propre à faire naître et croître dans les nations toutes les vraies libertés : il ne précipite rien, il sait attendre. Le génie révolutionnaire improvise tout, même les œuvres des siècles ; lui est patient, parce qu'il se sent immortel. Sorti de Dieu comme la nature, quoique d'une autre manière, il imite l'action divine ; il laisse s'élaborer lentement dans le fond de la vie nationale et des mœurs populaires les constitutions qui doivent régir les sociétés ; et il advient qu'une nation n'est pas plus gênée dans ces constitutions sorties d'elle par sa propre croissance, qu'un homme ne se sent esclave de l'organisme naturel qui règle ses mouvements en lui laissant sa liberté. Par ce procédé tout divin, le christianisme produit les libertés essentielles et nécessaires ; certaines franchises peuvent tarder à venir, mais elles viennent quand elles doivent venir ; et la société mûrie par le temps produit la liberté, comme un arbre bien élevé donne son fruit dans la saison.

Quiconque ne comprend pas cette valeur de la durée et cette force du temps pour créer les vraies libertés, peut bien avoir avec le génie le fanatisme de l'idée personnelle, il n'a pas le sens de la liberté sociale. Et c'est là le vice caché qui condamne à une impuissance fatale les constitutions créées par les révolutionnaires. Ils improvisent leurs législations, comme les orateurs imaginatifs improvisent leurs discours; d'autant plus satisfaits de leur œuvre improvisée, qu'ils se sont moins donné le temps de réfléchir. Leur pensée brûlant dans leur cerveau comme la lave d'un volcan, dévore le temps; impatiente de la durée elle ne peut attendre même le lendemain; et il faut, pour le triomphe de leur idéal, que la société fasse en dix jours un travail de mille ans. Ils ont découvert qu'hier une société ne possédait pas toutes les libertés qu'elle peut concevoir; et voilà qu'ils lui en imposent aujourd'hui plus qu'elle n'en peut porter. Comme une mère folle donnerait à un enfant de huit ans toutes les franchises de l'âge mûr, ils donnent à un peuple incapable des libertés qui le tuent.

Digitized by Google

Voilà, Messieurs, le vice capital de tous les politiques ou réformateurs antichrétiens ; improvisateurs superbes, ils imposent pour des siècles leur pensée d'hier. Or, remarquez-le bien, les nations ne vivent pas de choses improvisées. Et voilà pourquoi le christianisme, qui fait des miracles à son gré, quand il s'agit de la vie des peuples n'improvise rien; il met des siècles à créer ses chefs-d'œuvre; chefs-d'œuvre d'autant plus divins, que l'homme y voile moins la main de Dieu par l'ombre de sa main. Au fond de ces constitutions qui ont eu pour croître et s'épanouir le souffle de la nature et le soleil des siècles, la force de Dieu se sent; et l'on voit dans la gloire de leur perpétuité reluire comme un reflet de son éternité. Au contraire, les constitutions que l'homme improvise sur le type de son idée, passent et disparaissent, comme des vêtements que la société prend aujourd'hui et rejette demain sans en trouver aucun qui soit à sa mesure. Et tandis que la société se sent captive et emprisonnée dans des législations créées hier par le génie de l'homme, les constitutions écloses de la nature des peuples au souffle du christianisme, leur assurent,

sans charte écrite et sans constitution délibérée, des siècles de liberté; liberté d'autant plus vraie, qu'affranchie de l'empire des mots, elle est tout entière dans le fond des choses; et que, dégagée du formalisme légal, elle atteint sans entraves toutes les réalités de la vie des hommes libres.

C'est ici, en effet, Messieurs, le caractère éminent de la liberté sociale inspirée par le christianisme. Son génie n'est pas comme le génie révolutionnaire, formaliste et bureaucratique : il a peu de goût pour les libertés métaphysiques et les servitudes administratives. Créer des libertés concrètes et réelles qui atteignent le détail de la vie et rendent l'homme libre en tout ce qui est légitime, quel que soit le système de gouvernement adopté par un peuple; en un mot, rendre partout et toujours les peuples libres *civilement*, alors même que les événements et la Providence auraient fait qu'ils ne fussent pas, dans le sens moderne de ce mot, libres *politiquement* : tel est, si je le puis dire, le penchant social du christianisme; penchant divinement libéral que ne remarquent pas assez les politiques de ce temps, esclaves du forma-

lisme révolutionnaire et de ses libertés artificielles.

Grande est en effet la différence, au point de vue du véritable affranchissement, entre la liberté politique et la liberté civile. La liberté politique est la faculté d'intervenir directement dans la formation et l'action du gouvernement. La liberté civile est la faculté d'accomplir sans entraves tous les actes légitimes du citoyen dans la cité. La première de ces libertés est plus générale, plus idéale, plus abstraite ; la seconde est plus particulière, plus concrète, plus pratique. Ces deux libertés, quand elles sont sincères, peuvent se rencontrer ensemble ; mais c'est une erreur de croire que la première engendre nécessairement la seconde ; il peut même se faire que ces deux libertés se trouvent dans une même société en raison inverse. Le suffrage même universel n'est pas une garantie infaillible contre l'asservissement individuel ; il peut sanctionner à la fois la plus grande liberté politique et la plus grande servitude civile. Qu'importerait pour ma liberté réelle l'honneur d'avoir eu dans la formation d'un pouvoir ma dix-millionième part

d'influence, si le mécanisme gouvernemental consacré par ce grand acte que j'appelle ma liberté politique, venait par chacun de ses rouages m'enlever la liberté de tous mes actes? Que m'importerait que l'on me proclamât électeur, législateur, constituant, si le gouvernement que j'aurais fait librement me tenait dans une servitude de détail qui voilerait à mes yeux ma liberté d'ensemble? A quoi servirait pour ma liberté de citoyen mon vote de souverain, si j'étais pour toute ma vie rivé à la bureaucratie? Que nous feraient enfin des libertés générales et abstraites écrites dans des constitutions proclamées libérales, si notre vie prise au détail se trouvait enveloppée dans un réseau de dépendance, et si le premier pouvoir de ce gouvernement issu de ma liberté politique, était de me prendre une à une toutes mes libertés civiles? Je ne demande pas si cet antagonisme entre la liberté politique et la liberté civile a existé dans des sociétés solennellement proclamées libres. Il serait facile d'évoquer ici des souvenirs pleins de larmes et d'opprobre, qui montreraient dans un peuple la liberté politique partout, et la liberté civile

nulle part ; il suffit d'avoir établi que cet antagonisme peut exister. Il fallait signaler une des erreurs les plus graves et les plus répandues de nos jours en fait de liberté, celle qui confond la liberté politique avec la liberté civile. Je laisse aux hommes spéciaux, qui en ont reçu la vocation, d'approfondir ce point qui touche aux fibres vives de la liberté. Je me contente, après cette distinction absolument nécessaire, de demander quelle est de ces deux libertés celle que le christianisme aime, favorise et développe le plus? De ces deux libertés quelle est la plus directement chrétienne? Est-ce la liberté politique? est-ce la liberté civile? Messieurs, je n'hésite pas à répondre : le christianisme n'exclut ni l'une ni l'autre, et son plus beau triomphe serait de les unir; mais sa liberté de choix, sa liberté de préférence, s'il faut opter entre l'une et l'autre, c'est la liberté civile : la liberté civile est celle qu'il aime d'instinct et qu'il produit de lui-même; et c'est par là qu'il se révèle éminemment libéral : parce que, si la liberté politique peut demeurer dans les mots, la liberté civile atteint nécessairement les choses;

et que si la première se résout quelquefois dans la chimère de la formule, la seconde se traduit toujours dans les réalités de la vie.

Au contraire, tout ce qui est antichrétien, quelle qu'en soit la raison secrète, a une tendance marquée à l'exagération de la liberté politique, et à la diminution de la liberté civile. Il y a tels hommes qui élèvent aussi haut que possible le drapeau de la liberté politique, qui proclament tout homme souverain, appelé à l'honneur de gouverner la patrie ; et qui demain devenus l'autorité par le vote d'un peuple réputé libre, proscriraient d'un seul coup toute liberté civile. Ils nous referaient une société politiquement libre et civilement esclave, où l'individu serait dépouillé au nom de la loi sociale de toute garantie personnelle, et où tout ce qui voudrait exister vis-à-vis de l'État sans se laisser absorber par l'État, serait, au nom de la liberté, traité en suspect et même en ennemi. On ne peut plus en douter, là est le penchant des révolutionnaires; là, tous ceux qui rêvent l'organisation d'une société nouvelle sur les débris du christianisme se rencontrent plus ou moins dans une même pensée : multi-

plier indéfiniment les rouages politiques et les ressorts administratifs; rouages inflexibles qui feraient sentir par toutes les faces de la vie réelle le contact de mille tyrannies subalternes; ressorts despotiques qui peuvent devenir et deviennent en effet, dans le triomphe des méchants, des instruments d'universelle oppression.

Aussi, ne vous y trompez pas, et permettez à un homme qui vous aime de vous avertir du grand danger qui menace dans l'avenir les libertés du monde. Nos sociétés modernes avec leurs inventions sont menacées d'un despotisme inconnu dans l'histoire. Si l'esprit chrétien, reprenant le dessus dans la société, ne permet aux princes de la terre des moyens plus simples de gouverner leurs peuples; si le christianisme, pénétrant de nouveau de son souffle libérateur ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés, ne relève assez haut l'autorité sociale et la liberté morale pour rendre inutiles tant de rouages que nos vices seuls ont pu rendre nécessaires : tôt ou tard nous serons étreints dans ces mécanismes, par lesquels un seul homme pourra broyer sous une hiérarchie

de despotismes toutes les libertés civiles. Il viendra un homme qui fera de toutes les libertés de l'Europe une immense hécatombe offerte à une idole sanglante qui se nommera l'État, qui se nommera la patrie, qui se nommera l'humanité, ou qui se nommera le Progrès !... Ce tyran de l'avenir, il y en a qui l'appellent ; ils le saluent de loin comme le Messie qu'ils attendent ; c'est le grand roi du socialisme qui doit briser le vieux monde sous ses pieds de fer : nouveau Nabuchodonosor d'une autre Babylone, il demandera aux peuples, lui aussi, d'adorer sa statue ; despote à nul autre comparable, debout sur les ruines de toutes les libertés, il dira, au milieu des nations prosternées et muettes, l'éternelle parole de toute tyrannie victorieuse : Je suis, et il n'y a que moi !

Ah ! Messieurs, comprenez-moi, je vous prie : je ne me pose pas en prophète ; je ne prédis rien, j'avertis ; et n'avez-vous pas assez besoin que l'on vous avertisse ? J'entends l'Apôtre qui me crie : *Insta opportune, importune :* Prouve et démontre de toute manière à tes contemporains le danger qui les menace, et

supplie-les de l'éviter : *Argue*, *obsecra*. Oui, Messieurs, moi, apôtre de Celui qui nous affranchit tous, je vous supplie, et je voudrais me mettre à vos genoux pour vous dire : Frères, sauvons la liberté : car la liberté c'est notre vocation : *In libertatem vocati estis, fratres*. Mais ne l'oubliez pas, il n'y a de liberté que par le Libérateur. Donc, que Jésus-Christ règne au milieu de vous, qu'il y crée la liberté comme il y crée l'autorité ; qu'il suscite dans la société les meilleurs des sujets, les meilleurs des rois et les meilleurs des gouvernements ; qu'avec Lui et par Lui le bien soit partout ; et que la liberté, qui est le mouvement dans le bien, croisse et se développe en lui : alors vous serez affranchis par le règne de Jésus-Christ de toutes les tyrannies qui menacent votre avenir ; le Christ vous aura délivrés, et vous serez vraiment libres.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

Digitized by Google

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

LE PROGRÈS SOCIAL

PAR L'ÉGALITÉ CHRÉTIENNE.

MESSIEURS,

Après avoir considéré l'autorité chrétienne au point de vue du Progrès social, nous avons montré au même point de vue la liberté que crée le christianisme. La liberté considérée par rapport au perfectionnement de l'homme

Digitized by Google

et de la société n'implique pas, nous l'avons démontré, la faculté de choisir le mal; tout acte mauvais dans l'homme est une dégradation de la liberté individuelle, et tout acte mauvais dans la société est une dégradation plus ou moins directe de la liberté sociale. L'ordre et le progrès dans les êtres libres résultent de la faculté du bien et de son exercice; une société, comme un homme, élève et agrandit sa liberté dans la mesure où elle choisit le bien. Voilà pourquoi nous avons admis de la liberté cette définition qui renferme avec son essence le secret de son perfectionnement : *Mouvement sans entraves des volontés dans le bien.* Cette définition, vraie dans l'homme, est vraie aussi dans la société; la plus grande faculté de se déployer dans la sphère du bien, et la plus grande sauvegarde contre les envahissements du mal, c'est vraiment la formule des peuples libres; et cette formule au point de vue doctrinal absolument incontestable, est la condamnation de la liberté fausse et malsaine qui consisterait à consacrer entre le bien et le mal l'égalité réciproque des droits, et à leur assurer une même

sauvegarde et une même protection ; idée impraticable, socialement et rationnellement inacceptable, parce que le mal par lui-même ne peut avoir de droits, et qu'il est de sa nature impuissant à tolérer la liberté du bien.

Or, étant admis que la liberté vraiment progressive résulte du progrès des volontés dans le bien, il est facile d'entendre que le christianisme crée la liberté, parce que le propre de l'action de Jésus-Christ est de provoquer et de réaliser partout le mouvement dans le bien : il met le bien dans ceux qui obéissent, le bien dans ceux qui commandent, le bien dans les constitutions qui expriment leurs mutuels rapports ; et par ces trois influences qui n'en font qu'une, il fait croître et mûrir les vraies libertés, comme le soleil fait croître les plantes et mûrir les fruits. Plus le mouvement de toutes les volontés dans le bien se développe et se perpétue par Jésus-Christ, plus la liberté humaine et sociale se rapproche de son type éternel : plus ce mouvement diminue par l'abaissement du christianisme, plus la liberté humaine et sociale s'éloigne de son type éternel. Le complément et la consommation de la

liberté, c'est le paradis ; le ciel est la vraie patrie des libres : le complément de la servitude, c'est le règne de Satan; l'enfer est la vraie patrie des esclaves.

En vous démontrant ces choses, Messieurs, je n'ai nullement la prétention de vous rien apprendre de nouveau ; j'ai voulu éveiller en vous-mêmes le témoignage intérieur que vous rendez, sans y songer, à des vérités incontestables. Quoi qu'il en soit des difficultés pratiques qu'impose aux sociétés le mélange de la vérité et de l'erreur, du bien et du mal, il n'en fallait pas moins faire reluire dans la région des principes une vérité élémentaire, voilée aux intelligences les plus droites par tant de livres ténébreux et de discours obscurs.

Le travail de restauration évangélique que nous avons fait pour l'autorité et la liberté, nous essayerons de le faire aujourd'hui sur un autre élément du Progrès social, qu'on a désigné par ce mot : l'*Égalité*. Le mot Égalité est plus clair que toute définition ; matériellement, il n'y a rien de plus simple qu'une chose égale à une autre, ou deux choses ayant une

même mesure. Mais dans l'ordre où la liberté se déploie, ce mot a des acceptions profondément diverses, d'où résulte dans les discours, et d'où peut résulter dans les institutions sociales une confusion dangereuse. Voilà pourquoi, Messieurs, comme la Conférence précédente a porté tout entière sur une définition, celle-ci portera sur une distinction. Il y a une égalité légitime et progressive que consacre et produit le christianisme, l'égalité de droits. Il y a une égalité fausse et rétrograde que condamne le christianisme, l'égalité des conditions. Le christianisme, qui renferme la synthèse complète de toutes choses, unit harmonieusement l'égalité et l'inégalité, l'égalité humaine et l'inégalité sociale, et il fait de l'une et de l'autre l'agrandissement de la société.

I

Il y a entre tous ceux qui portent le nom et la physionomie de l'homme une égalité radicale et inaliénable qui résulte d'une même

dignité : c'est l'égalité de droits ou l'égalité devant la justice. Tout ce qui a une dignité dans la création a reçu du Créateur des droits proportionnels à cette dignité; donc, là où se trouvent des dignités égales, il y a des droits égaux ; or, la dignité humaine est dans tous les hommes, blancs ou noirs, libres ou esclaves. De là le fondement rationnel de l'égalité devant le droit et la justice. Cette égalité, non-seulement le christianisme l'admet et la consacre ; je vais plus loin, et je dis qu'il en est le restaurateur, comme Dieu en fut l'auteur dans la création.

A entendre certains hommes dont le regard semble se heurter au présent comme à une barrière opaque qui leur dérobe toute la lumière du passé, on croirait que l'égalité de droits est une idée tombée à la fin du dernier siècle dans le cerveau de quelques voyants pour éclairer l'avenir et préparer un monde nouveau. Si vous croyez à leurs discours, au delà d'un certain cycle très-moderne, il n'y a, même à travers les plus grands siècles chrétiens, que priviléges, que castes, qu'inégalités de toutes sortes. Nos magistrats n'adminis-

traient que l'iniquité; nos rois ne gouvernaient que la servitude; nos lois ne consacraient que l'injustice, et notre société ne se composait que de tyrans et d'esclaves.

Qui parmi nous, jeune homme de vingt ans, n'a lu dans des livres accrédités et des auteurs en renom, cette rhétorique de l'histoire qui s'exaltait devant le présent, s'enivrait d'avenir, et jetait au passé de pompeuses insultes? Jeux d'enfants que ne dédaignaient pas des hommes de quarante ans; qui consistait à faire nos pères petits pour nous proclamer grands, misérables pour nous proclamer riches, esclaves pour nous proclamer libres. Heureusement le règne de cette rhétorique est passé, et cet empire de la phrase semble toucher à sa fin. Des sophistes peuvent essayer encore de gonfler leur parole et de grossir leur voix pour redire ces oracles menteurs; l'humanité ne les croira plus. Il est temps que sur ces grandes choses dénaturées par le mensonge, la parole soit rendue à la vérité qui ne ment pas. Or la vérité interprétant l'histoire, crie à travers dix-neuf siècles, que l'égalité des droits ne peut pas être acceptée comme une

idée moderne semée dans la société à l'aurore d'une révolution célèbre, et mûrie aux ardeurs de son soleil; la vérité crie que l'égalité des droits est la grande conquête de Jésus-Christ restaurateur. Fondée sur la nature et entrevue par la raison, le paganisme l'avait anéantie; il l'avait étouffée dans les orgies de l'orgueil et les débauches de sa philosophie : Jésus-Christ l'a restaurée, agrandie, transfigurée.

Et d'abord, un dogme sauvegardé par le christianisme seul portait dans son fond la racine première de l'égalité des hommes devant la justice : c'était le dogme de l'unité de notre race. La philosophie ancienne avait honteusement méconnu cette identité de nature et cette unité de race qui fait à tous les hommes une même origine et une noblesse égale. La pensée même d'Aristote avait fléchi sur ce point jusqu'à enseigner que les hommes esclaves n'avaient pas une âme semblable à celle des hommes libres. Si les esclaves portaient encore devant la philosophie païenne le nom d'hommes, ils n'en gardaient plus la dignité; surtout ils ne pouvaient prétendre à en réclamer les droits. La philosophie, d'accord avec l'ini-

quité humaine, avait mis sa gloire à consacrer dans les sociétés cette inégalité monstrueuse que l'on retrouve plus ou moins sous des formes diverses partout où Jésus-Christ n'a pas révélé le mystère de la dignité humaine ; inégalité dégradante qui peut se résumer en ces termes : tous les droits d'un côté, tous les labeurs de l'autre. L'homme libre despote de l'homme esclave ; l'homme esclave chose de l'homme libre : tel était l'abîme de séparation que le paganisme avait creusé entre l'homme et l'homme ; et cette inégalité qui insulte la nature humaine et défigure l'œuvre de Dieu, était sanctionnée par les lois, justifiée par les mœurs, consacrée par la religion, acceptée par tous comme une condition légitime, une situation normale ; et les philosophes, loin de songer à protester contre cette dégradation du genre humain, lui prêtaient l'appui de leur sagesse avilie comme tout le reste : ignorants qu'ils étaient du secret de notre égalité, parce qu'ils ignoraient le mystère qui en est la première source, le mystère de notre unité.

Et l'insulte que l'égalité humaine a reçue de la philosophie dans les ténèbres du paganisme,

elle l'a reçue encore de la philosophie moderne dans la lumière du christianisme, avec aggravation de mépris pour elle-même et d'opprobre pour les philosophes. Pour attaquer et renverser au nom de la science l'unité de notre race, témoignage immortel de notre égalité, les philosophes au dernier siècle, et plusieurs encore dans ce siècle, ont tout osé ; ils ont tout nié, même l'évidence ; tout affirmé, même l'impossible. Pour nous contester l'honneur d'une même descendance et la gloire d'un même sang, ils nous ont infligé l'injure des origines les plus honteuses ; ils nous ont faits les fils et la postérité de tout, excepté les fils de nos pères et la postérité d'Adam. En multipliant au nom de la science les races et les descendances humaines, ils ont renversé le fondement dogmatique de cette égalité glorieuse qui fait rejaillir sur tous les hommes l'illustration d'une même paternité.

Le christianisme, lui, a dogmatisé avec l'unité de notre sang, l'égalité fondamentale de notre nature ; et par là il a rendu à jamais impossibles ces démarcations profondes entre les hommes et les hommes, entre une race et

une race; et la véritable égalité devant la justice naissait d'elle-même de cette égalité devant la nature, appuyée sur une doctrine obligatoire et une révélation divine.

Avec l'égalité fondée sur l'unité de race, le christianisme en proclame une autre, l'égalité devant la destinée. Le christianisme, en effet, nous garantit à tous le même droit à la possession de Dieu, et nous impose la même responsabilité devant la justice de Dieu : c'est la racine première de l'égalité de droits. Le droit radical, le droit principe de tous les autres droits, c'est le droit de tendre et d'arriver à sa destinée : ce droit est inaliénable, il est absolu, il est invariable; Dieu lui-même ne pourrait nous l'ôter, parce que sa sagesse nous le crée nécessairement. Le droit à la destinée est pour toute créature enfermé dans l'acte divin qui lui donne l'être et la vie : et par là est constitué en essence le droit souverain devant la justice. Ce qui est juste, c'est ce qui est conforme à la règle; et ce qui est conforme à la règle, c'est ce qui conduit à la destinée. La justice est la règle suprême, c'est la route qui conduit l'homme à sa fin; et tout homme a droit à

sa fin. Or, quelle est, d'après le christianisme, la vraie destinée humaine? Posséder Dieu. La vie de la terre pour tout homme est un chemin; le terme, c'est Dieu : Dieu vu, aimé et possédé dans l'éternité. Quoi qu'il en soit des droits que l'homme peut avoir à la possession des choses du voyage, son droit au terme est absolu; l'homme, d'après la promesse divine, a ce droit que seul le christianisme a osé proclamer dogmatiquement, le droit de posséder Dieu, en un mot, le droit à l'infini.

Il semblera peut-être à quelques hommes inattentifs que cette idée est vulgaire; et cependant dans sa simplicité divine elle résout tout le problème de l'égalité humaine. Quiconque borne à la terre et au temps les aspirations et les droits de l'homme, détruit la base profonde de la plus sublime égalité. Le fini n'est pas égal au fini; et quand il est seul posé comme objet de possession, le droit d'un homme exclut le droit d'un autre homme. Il en est tout autrement de la possession de Dieu : la possession même en des degrés divers et proportionnels au mérite, est toujours la possession

de Dieu ; donc la possession de l'infini. Et parce que c'est la possession de l'infini, elle est la possession de l'un sans cesser d'être encore la possession d'un autre, puis d'un autre, en un mot la possession de tous ; tous, en effet, pouvant au nom même de Dieu revendiquer le droit de posséder Dieu.

Et cette égalité devant la justice divinement consacrée par l'égalité devant la récompense, l'est encore plus par l'égalité devant le châtiment. Le châtiment distribué à tous par un même juge équitable et infaillible dans la mesure des délits, comme il distribue la récompense dans la mesure des mérites ; en deux mots : A chacun selon ses œuvres : *Unicuique secundum opera ejus :* telle est la loi de justice qui met au tribunal de Dieu sous un même niveau ce qu'il y a de plus haut et ce qu'il y a de plus bas. Ah ! Messieurs, je le sais, la terre quelquefois offre des spectacles qui soulèvent dans l'âme humaine les frémissements de la justice, et font rêver au peuple qui en est le témoin dans le règne d'une égalité impossible des réparations terribles. Combien de fois les déshérités de ce monde ont vu passer devant

eux comme une insulte le char de la fortune portant le crime en triomphe, et l'iniquité heureuse se drapant dans l'opulence, si ce n'est dans la gloire! Devant ces scandales où les hiérarchies sociales semblent organiser l'injustice et insulter la Providence, je comprends que dans l'imagination populaire troublée par ces visions il passe des rêves d'égalité sauvage qui demandent la destruction de toute hiérarchie, afin d'ensevelir sous ses ruines les abus monstrueux que la malice humaine fait sortir chaque jour de l'inégalité sociale : oui, cette réparation des insultes séculaires faites à l'égalité humaine par l'iniquité des hommes, le peuple l'appelle, et la raison et le bon sens l'appellent avec lui; mais le peuple se trompe de jour.

Elle viendra, la grande restauration de l'humaine égalité : un jour les châtiments et les opprobres infligés aux puissants, aux riches et aux savants, dans la mesure proportionnelle aux abus de la richesse, de la puissance et du génie, feront resplendir dans les clartés de la justice de Dieu l'égalité outragée sur la terre par l'iniquité des hommes. Là, les violateurs des droits des petits écrasés par leur

triomphe, seront condamnés, au nom de la justice, à réparer devant l'univers par le spectacle de leurs crimes châtiés l'égalité humaine insultée par le spectacle de leurs crimes heureux. Alors le plan de la Providence qui consacre les inégalités sociales sera restauré dans toute intelligence, et resplendira avec toutes ses harmonies au fond de toute pensée. Alors enfin, tout étant réparti avec une souveraine équité par Jésus-Christ juge des vivants et des morts, aux coupables le châtiment et l'humiliation dans la mesure du crime, aux justes la récompense et la gloire dans la mesure du mérite, tout sera restauré pour l'éternité en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Mais ce n'est pas seulement au seuil de l'éternité que Jésus-Christ fera resplendir en lui la gloire de l'égalité; déjà sur la terre cette égalité commence, se développe et se manifeste en lui dans le temps, en attendant sa grande manifestation dans l'éternité. Ah! voici pardessus tout ce qui a créé et rendu manifeste dans l'humanité le miracle de l'égalité chrétienne, l'unité de tous les hommes dans le divin Médiateur. La vie réelle de tous les chrétiens

en Jésus-Christ, ou Jésus-Christ vivant en tous les chrétiens : voilà, Messieurs, le grand mystère que j'ai développé un jour dans cette chaire, et que je ne fais que rappeler ici, comme la démonstration la plus évangélique et la plus chrétiennement incontestable de notre légitime égalité, l'unité de Jésus-Christ dans la pluralité des chrétiens ; d'où l'égalité de tous les chrétiens dans l'unité de Jésus-Christ. Il y a beaucoup de membres, mais il n'y a qu'un seul corps ; il y a beaucoup de chrétiens, mais il n'y a qu'un seul Christ : *Multi unum sumus in Christo.* Quoi ! le christianisme a enseigné cette doctrine ? Quoi ! cette prédication de l'égalité a retenti d'un bout du monde à l'autre, et toute humanité l'a crue ? Oui, elle a cru à notre égalité consacrée au sein même de la vie divine, venant à tous et à chacun par Jésus-Christ notre chef ; elle a reconnu, elle a aimé, elle a adoré Jésus-Christ se donnant à tous les hommes pour les élever tous à lui-même, Jésus-Christ le niveau divin de cette égalité humaine ; parce que, Dieu lui-même, il est tout en chacun, comme il est tout en tous : *Omnia in omnibus Christum.* Ah ! je ne m'étonne

plus d'entendre les peuples redire avec saint Paul ces paroles sublimes retentissant partout comme l'hymne de la véritable égalité humaine née et triomphante au cœur de l'Homme-Dieu : « Il n'y a plus de Juifs, ni de Grecs ; plus d'esclaves, ni de libres; plus de blancs, ni de noirs; il n'y a plus de grands, ni de petits; l'inégalité n'est plus, car vous êtes tous un en Jésus-Christ : *Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu* (1). Vous tous qui portez au front le signe du baptême, vous avez revêtu le Christ : *Quicumque baptizati estis, Christum induistis* (2). Vous êtes faits à l'image, vous êtes élevés à la taille du Christ. Or, le Christ en tous est égal à lui-même. Vous êtes tous enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ; la même majesté descend sur vous du front d'une même paternité; sous ce regard d'un père divin l'enfant de Dieu vaut l'enfant de Dieu; et dans cette unité qui nous fait frères du Christ, le chrétien vaut le chrétien; le chrétien couvert de bure et le chrétien couvert de pourpre ont le même vêtement et la

(1) Gal. III, 28.
(2) Ibid.

même grandeur : car ils sont l'un et l'autre vêtus de Jésus-Christ, et Jésus-Christ est leur commune mesure.

Et voyez comme cette égalité, qui a ses racines dans l'unité du Christ, s'épanouit en trois rameaux splendides qui en développent et font briller l'harmonie au sein du christianisme.

Jésus-Christ est vérité; en se posant dans les chrétiens pour les unir à lui-même, il produit par sa parole l'unité dans la doctrine ou l'égalité dans la vérité. Le chrétien uni au Verbe de Dieu par la parole de l'Église, ne connaît pas l'injure de cette aristocratie intellectuelle que les philosophes constituent pour eux-mêmes au-dessus de la sphère qu'habite la pensée populaire. Toujours la sagesse humaine a fait cet outrage à la très-grande majorité des hommes : ils se plaisent à les croire incapables de suivre leur génie dans les hauteurs où il plane, et d'où il méprise ce qu'ils nomment la plèbe des intelligences. Les philosophes et les penseurs étrangers à Jésus-Christ finissent tôt ou tard par s'estimer eux-mêmes des êtres à part; hommes privi-

légiés, et, comme ils disent, *élus de la pensée,* ils sont seuls initiés aux mystères profonds de la vérité, et ils s'élèvent superbement au-dessus de tous ceux qui ne s'intitulent pas de ce nom, c'est-à-dire au-dessus du genre humain. Ils ont des secrets que le vulgaire ne peut entendre, des révélations qu'il ne peut comprendre, et des intuitions qu'il ne peut pas même soupçonner : ils sont les grands hommes, vous êtes la multitude ; et ils disent modestement: Nous autres *savants*, nous autres *philosophes,* nous autres *critiques*, nous ne sommes pas comme le reste des hommes : *Non sumus sicut cæteri homines.* Tyrans de la raison, toujours anciens et toujours nouveaux, ils reconstruiraient pour vous asservir sous des formes rajeunies la caste égyptienne, indienne ou babylonienne : à les entendre, Dieu a créé pour leur génie un sacerdoce qui les sépare du vulgaire : il y a une vérité destinée pour nous et une vérité réservée pour eux; leur despotisme intellectuel sous les formes les plus adoucies fait à leurs semblables l'injure de cette inégalité créée par leur orgueil ; ces hommes si fiers devant l'autorité qui leur parle

au nom de Dieu par la voix de l'Église, trouvent tout simple que les générations se résignent à cette inégalité outrageante décrétée par l'autorité de leur génie,

Messieurs, le christianisme proteste contre cette inégalité doctrinale pratiquée par une philosophie despotique. Le christianisme n'a pas de vérité réservée pour une caste, si aristocratique soit-elle ; sa doctrine assez simple pour que le peuple l'entende, est assez sublime pour que le génie lui-même ne la puisse dédaigner ; à la mesure des plus petits, son élévation native dépasse encore la hauteur des plus grands. Il n'y a pas deux catéchismes dans l'Église de Jésus-Christ : il n'y en a qu'un seul. Le catéchisme des enfants est aussi le vôtre, Messieurs : car devant l'Église qui vous parle, vous êtes toujours des enfants ; c'est la gloire de votre génie de se marquer du signe de cette divine enfance. Que ce catéchisme vous vienne par les lèvres d'une mère, ou par les lèvres d'un docteur ; qu'il vous instruise par une parole humainement vulgaire, ou qu'il vous saisisse avec force dans un verbe éloquent, c'est toujours le même catéchisme, toujours la

même doctrine, c'est-à-dire Jésus-Christ le seul Maître ; c'est Jésus-Christ qui élève toutes vos intelligences à une même hauteur, en les abaissant toutes sous le même niveau de son infaillible et divine pensée. Ainsi, tandis que la philosophie crée pour l'humiliation de l'intelligence humaine des castes philosophiques, et des aristocraties doctrinales injurieuses à notre commune grandeur, Jésus-Christ vous délivre de cette servitude, et vous élève avec lui-même à l'égalité de la doctrine et à la fraternité de la vérité.

Égaux sous la même parole et le même enseignement de Jésus-Christ Vérité, vous êtes égaux encore sous la même loi et le même commandement de Jésus Christ Autorité. La hiérarchie catholique est l'autorité de Jésus-Christ organisée dans l'univers ; cette hiérarchie, composée d'inégalités qui vont de la terre au ciel, est la plus haute consécration de l'égalité humaine qui se puisse concevoir ; parce que, ouverte à tous les hommes libres de monter par elle au plus haut sommet d'honneur, elle commande divinement à tous avec la même autorité, et produit en tous la même

obéissance. La hiérarchie catholique n'est ni une aristocratie, ni une caste, ni une condition séparée au milieu des générations chrétiennes : sous tous les cieux et sur tous les rivages, elle est accessible même aux plus petits ; le dernier des hommes, si Dieu lui a donné et si l'Église lui reconnaît le mérite, peut y monter au premier rang, et le fils d'un ouvrier porté à son sommet le plus haut deviendra le docteur, le père et le roi de la catholicité.

Certes, Messieurs, avoir créé dans le monde une pareille majesté, et avoir montré à la clarté de l'histoire que l'homme né au dernier degré de la hiérarchie sociale peut en conquérir l'honneur sans que personne songe même à s'en étonner, c'était faire beaucoup pour la consécration publique de notre légitime égalité. Mais ce qu'il faut remarquer ici surtout, c'est que, dans l'ordre surnaturel qui nous constitue ce que nous sommes, chrétiens catholiques, la même autorité nous touche, et tous nous abaisse ou plutôt nous élève par le droit du même sceptre. Tout ce qui est chrétien doit à la même autorité l'hommage d'une même obéissance. Le commandement venu du

pontife, de l'évêque, ou du pasteur, descend d'un degré quelconque de la hiérarchie sur le front du riche comme sur le front du pauvre, sur le front du savant comme sur le front de l'ignorant, sur le front du prince comme sur le front du peuple, et il y descend avec toute la puissance qui émane pour chacun et pour tous de Jésus-Christ son sommet divin, c'est-à-dire avec la puissance d'unir ce qu'il y a de plus haut et ce qu'il y a de plus bas dans l'honneur d'un même respect et d'une même obéissance.

Enfin, pour qu'ici encore la suavité se rencontrât avec la grandeur et la force, il restait que Jésus-Christ Charité nous élevât tous dans son cœur à l'égalité d'un même amour. On dit que l'amitié suppose ou fait des égaux : cependant tel est le penchant du cœur humain, que même entre tous ceux qu'il aime il crée des différences; les cœurs les mieux doués naturellement sont ceux qui savent préférer sans exclure ; la plupart même ne s'élèvent pas jusque-là : un amour est en eux l'exclusion de tout autre : c'est la misère de l'homme limité dans sa puissance d'aimer, comme dans toutes ses puissances.

Jamais le cœur humain, quoi qu'il fasse, s'il ne puise à une source plus haute que lui-même, ne réalise cet idéal qui ne semble pas de la terre : l'égalité dans l'affection entre les êtres aimés ; et c'est ce qui explique pourquoi l'amour d'ordinaire produit dans ceux mêmes qui sont aimés la tristesse des jaloux encore plus que le bonheur des égaux. Comment se réalisera ce prodige : tous les hommes se rencontrant dans l'égalité d'un amour qui les élève tous à la gloire d'une même dignité, et les béatifie tous dans la joie d'une même félicité ? D'où naîtra cet amour qui a des préférences sans créer des exclusions, et qui fait des égaux sans faire de jaloux ? Amour miraculeux qui élève si haut avec lui-même tous les êtres aimés, que celui qui n'est pas le premier, et même celui qui n'est que le dernier, se trouve assez heureux et assez honoré de l'affection qu'on lui donne, pour ne se croire ni humilié ni malheureux de l'affection plus grande encore qu'obtient un préféré !

Cette égalité aussi suave qu'elle est sublime, l'égalité de tous élevés au privilége d'un amour plus haut que tout ce qui est de

l'homme, Jésus-Christ l'a réalisée dans son cœur pour toute humanité chrétienne. Je l'ai dit déjà : la plénitude de la vie chrétienne se résout dans l'amour de Jésus-Christ. Jésus-Christ, pour tout chrétien, n'est pas seulement un docteur, un maître, c'est un ami divin ; et la vie chrétienne, dans ce qu'elle a de plus sublime, est le commerce de cette divine amitié qui nous fait tous égaux ; parce que Celui qui nous aime et que nous aimons nous donne à tous la grandeur qui vient de lui. Oui, cet amour qui s'est donné à l'humanité dans le mystère de Bethléem, s'est donné à chacun comme il s'est donné à tous ; et je puis dire, en me prosternant devant la crèche : O amour, c'est à moi que vous vous êtes donné ! Oui, cet amour qui s'est immolé dans le mystère du Calvaire, s'est immolé pour chacun comme il s'est immolé pour tous ; et je puis dire, en me prosternant devant la Croix : O amour, c'est pour moi que vous êtes victime ! Oui, cet amour qui se donne et s'immole toujours dans le mystère eucharistique, veut s'unir à chacun comme il veut s'unir à tous ; et je puis dire en me prosternant devant l'au-

Digitized by Google

tel : O amour, c'est à moi que vous voulez vous unir ! Et quand cette union est faite, quand le mystère de la communion est consommé en chacun dans la multitude conviée et admise à ce banquet divin, alors le chant harmonieux de l'égalité vivante au cœur des enfants de Dieu et des frères de Jésus-Christ, s'échappe par ce cri unanime : Il n'y a plus qu'un seul cœur, il n'y a plus qu'une seule âme : *Cor unum et anima una !*

Telle est, Messieurs, l'égalité humaine constituée par Jésus-Christ dans l'humanité : égalité dans l'origine, qui nous unit par la noblesse d'une même descendance ; égalité dans la destinée, qui réserve au même mérite la même possession de Dieu, et aux mêmes crimes la même responsabilité devant Dieu ; égalité dans le Médiateur, qui nous unit en lui-même par le triple lien de sa doctrine, de sa loi, de son amour, et nous fait tous divinement égaux dans la vérité, l'autorité et la charité de Jésus-Christ.

Et dès lors, Messieurs, je le demande, comment l'égalité de droits, ou l'égalité devant la justice aurait-elle pu ne pas naître et se déve-

lopper au souffle de ces idées, dans les législations, les institutions et les sociétés chrétiennes? Et comment les législations, les institutions et les sociétés chrétiennes auraient-elles pu répudier une égalité qui sortait d'elle-même de toutes les profondeurs de la vie chrétienne, comme un fruit du plus pur christianisme? Aussi ce qu'on pouvait attendre de la puissance de la doctrine s'est-il traduit partout dans la gloire des faits. Sortie du dogme chrétien comme de sa racine, l'égalité devant la justice et le droit s'est produite dans les institutions créées par le christianisme, et elle a rayonné dans les clartés de son histoire. Si des coutumes locales, des iniquités personnelles, ont paru la voiler quelquefois, elle était; et à travers ces ombres qui ne la peuvent dérober tout à fait, il n'y a que les aveugles qui ne l'aperçoivent pas. Il y avait des priviléges dont l'histoire explique l'origine, et dont le génie révolutionnaire a perdu le sens le plus vulgaire. Il y avait des exceptions que les mœurs avaient amenées et que les lois consacraient. Il y avait, comme en tout ce qui tient à l'humanité, des abus que

créait l'humanité : il n'y avait pas d'oppression, d'injustice, de tyrannie consacrées par les mœurs et autorisées par les idées. Au milieu des perversions et des injustices humaines, la grande égalité chrétienne vivant en Jésus-Christ croissait et s'épanouissait en lui comme elle croîtra et s'épanouira de plus en plus au milieu de toutes les inégalités sociales consacrées par Jésus-Christ : car, comme il y a une égalité vraie que Jésus-Christ constitue et consacre en lui-même, il y a une égalité fausse que Jésus-Christ réprouve avec le bon sens du genre humain.

II

Des novateurs séduits par la chimère d'une égalité impossible, concluent de l'égalité de droits à l'égalité des conditions ; de l'égalité devant la justice à l'égalité devant la fortune; de l'égalité devant la nature à l'égalité devant la société; en un mot, de l'égalité humaine à l'égalité sociale. Le christianisme

repousse avec la raison cette logique subversive qui conclut du vrai à l'absurde, du réel à l'imaginaire, du légitime à l'illégitime, du possible à l'impossible. De là cette haine vouée au catholicisme par les réformateurs qui veulent faire passer toutes les conditions hiérarchiques sous le niveau de l'égalité, je dirais plus volontiers de l'*égalitarisme* révolutionnaire. Ils sentent, au sein de cette religion éminemment hiérarchique, une divine antipathie à leurs rêves égalitaires ; et leur sens en ce point ne les trompe pas. Le christianisme repousse d'instinct l'égalité systématique des conditions ; d'accord avec la nature, la raison, le bon sens et l'histoire, il anathématise une égalité qui est la décadence, et il consacre une hiérarchie qui est le Progrès des sociétés.

Quand l'homme se considère seul, et ne tient compte que de la dignité qu'il porte en sa personne, il peut dire : Je suis un homme, et comme tel égal à un autre homme. Mais du moment que plusieurs hommes sortant de leur isolement se rapprochent et s'unissent pour constituer ensemble ce que l'on appelle une société, il est évident qu'entre tous ces êtres

égaux l'inégalité doit se produire. Assemblez trois hommes pour composer une société : le premier sera au-dessus, le troisième au-dessous, le second au milieu. On n'a jamais vu une société sans un ordre hiérarchique, ni un ordre hiérarchique sans inégalité. L'inégalité peut être sans doute plus ou moins accusée et plus ou moins palpable, mais elle est, ou la société elle-même n'existe pas. L'inégalité n'est pas seulement dans la nature de la société, elle est dans son essence.

Elle résulte d'ailleurs de la nature même des êtres associés. Les hommes égaux par la nature humaine, qui est l'honneur et la gloire de tous, ne le sont pas par la valeur personnelle, qui est l'honneur et la gloire de chacun. Donc, ils ne constituent pas dans l'association une puissance égale réclamant une condition égale. On dit : Tout homme est un homme ; oui, comme toute rose est une rose, et tout chêne est un chêne. Mais toute rose n'a ni le parfum ni l'éclat de toutes les roses ; tout chêne n'a ni la force ni la majesté de tous les chênes. Ainsi tout homme, en gardant l'honneur et la dignité de la nature humaine, n'a ni

l'intelligence, ni le génie, ni le courage, ni l'énergie, ni le dévouement d'un autre homme : tous les hommes, semblables en nature et en dignité humaine, sont inégaux en puissance et en valeur personnelle. Il n'y a jamais eu deux arbres égaux dans un même sol, deux branches égales sur un même arbre, et l'on dit qu'il n'y a pas même deux feuilles égales sur une même tige. Ainsi, sur la surface de la terre où Dieu planta de ses mains le grand arbre de l'humanité, il n'y a pas de races, de nations, de familles ni d'individus qui soient d'une égalité parfaite. Plus l'œil de l'intelligence pénètre les mystères que la création recèle dans son sein, plus il y découvre, au-dessous d'une égalité apparente et superficielle, des inégalités réelles et profondes, Cherchez dans l'humanité deux hommes dont la marche ait le même pas, la voix le même son, l'œil le même regard, le visage la même physionomie, le corps la même attitude : vous ne les trouverez pas. Et si la seule surface de la vie humaine présente aux yeux tant de témoignages palpables des inégalités infinies que Dieu a semées dans l'unité spécifique de

notre corps, que sera-ce si vous sondez d'un regard capable de tout voir les abîmes de l'intelligence, et les abîmes du cœur, et les abîmes de la volonté? Ah! c'est là que vous découvrez les distinctions, les diversités, les différences, les nuances, les inégalités enfin multipliées au fond de l'âme humaine, comme la variété des fleurs sur la terre et la variété des étoiles dans le ciel ; c'est là que la nature humaine, interrogée dans ses mystères les plus intimes, vous fera entendre la protestation qu'élève par toutes ses voies la sagesse de Dieu contre l'égalité impossible que lui impose la folie des hommes.

Or, si l'inégalité est dans le fond même de notre humanité, comment comprendre que cette inégalité, en se faisant jour par sa spontanéité propre, ne se traduise pas dans l'inégalité des conditions? Comment admettre que la loi de la société contradictoire à la loi de la nature, condamne des êtres si profondément inégaux à se courber sous le joug d'un niveau inflexible qui brise la réalité pour faire régner les systèmes? Qui osera, au nom de la justice et du droit, condamner l'homme intelli-

gent, courageux, dévoué, énergique, économe, sobre et laborieux, à se faire par la richesse, la considération et le rang, l'égal de l'homme incapable, paresseux, lâche, débauché, commsommateur ? Pourquoi la supériorité de génie, de travail et de vertu, ne créerait-elle pas la supériorité de rang, de fortune et de condition ? Et cette supériorité, une fois créée par le mérite et secondée par la Providence, pourquoi ne se perpétuerait-elle pas dans la famille comme un héritage de légitime grandeur ? Pourquoi l'homme qui, à force de courage, de vertu et de génie, s'est fait lui-même supérieur à ce qui l'environne, ne pourrait-il pas faire sa postérité à son image en la marquant du signe permanent de sa supériorité ? Faudra-t-il qu'au nom de la nature, de la justice et du droit, la loi force à descendre une lignée généreuse que le mérite, le génie, la vertu ou la gloire ont élevée plus haut que le vulgaire des hommes ? Et pour réaliser des rêves humanitaires, faudra-t-il détruire la grandeur à mesure qu'elle se fait dans notre humanité ? Ah ! cette égalité que l'on veut imposer à la société au nom de la nature, c'est la nature qui

la condamne, c'est la société qui la repousse comme attentatoire à la loi du Progrès humain, et surtout du Progrès social. Et si vous voulez savoir ce qu'elle produirait dans la société, je vais le dire sans détour. La vérité sur ce point doit être dite tout entière; l'erreur a poussé assez loin sur ces grandes choses l'insolence du paradoxe, pour que l'apostolat soit autorisé à proclamer hautement les droits de la vérité; et, Dieu aidant, je ne faillirai pas devant vous à cette vocation qui me vient de Lui.

L'égalitarisme, ou l'égalité systématique des conditions, c'est la laideur sociale. Cette égalité qui ment à la nature, essayez de l'imposer à la société : savez-vous ce que vous ferez d'abord? Vous ferez une société laide à voir. La beauté est dans l'harmonie, l'harmonie n'est que dans l'ordre, l'ordre dans la hiérarchie, et la hiérarchie dans les différences et dans les inégalités. Otez de la société la différence des rangs, la variété des conditions et les inégalités que produit la liberté, que reste-t-il dans la société? Rien qu'une uniformité triste et morne; et dans cette uniformité la laideur

même. L'humanité soumise à cette loi qui enlèverait avec la variété l'élément de toute beauté créée, n'aurait pas même le charme vulgaire d'un parterre où Dieu aurait laissé croître et s'épanouir sous un ciel libre trois fleurs inégales. Quoi! Dieu, qui sur le plan de la création voit l'immense série des êtres offrir à son éternel regard le spectacle d'une beauté où reluit dans une variété infinie le reflet de sa beauté, Dieu dans l'humanité qui est son chef-d'œuvre, se donnerait en spectacle avec l'uniformité humaine la laideur sociale? Ah! les hommes qui rêvent pour les sociétés humaines un pareil idéal, ont perdu le sens de la beauté; laids au dedans par la perversion du sens moral, ils veulent infliger à la société l'opprobre de leur image. Si leur dessein se réalisait, ils feraient la société non-seulement difforme et laide, ils la feraient ravalée et dégradée comme eux-mêmes.

En effet, avec l'égalité révolutionnaire, comme il n'y a plus de beauté, il n'y a plus de grandeur; il n'y a qu'un abaissement universel des choses, des hommes et de la société. Les niveleurs sont aujourd'hui ce qu'ils ont été en

tous les temps, des hommes ravalés qui ne peuvent souffrir qu'on s'élève : il sont le génie de la bassesse incarnée dans des hommes. Au lieu de monter et d'attirer en haut ce qui n'est pas assez grand, ils descendent et attirent en bas ce qui leur semble trop haut. C'est le penchant honteux de l'égalité révolutionnaire; impatiente de tout ce qui la dépasse, ce qui est supérieur la tourmente, l'irrite, la désespère. L'égalité révolutionnaire est un rêve de jaloux; c'est la jalousie même armée contre toute grandeur qui n'est pas sa grandeur, contre toute fortune qui n'est pas sa fortune, contre toute supériorité qui n'est pas sa supériorité : jalousie satanique qui a besoin de s'attaquer aux têtes les plus illustres et aux sommets les plus sublimes, pour tout ramener à sa mesure et tout égaler à son niveau.

Je me trompe, Messieurs, tout ramener à sa mesure, pour cette égalité jalouse, ce n'est pas encore assez : non-seulement elle veut tout mettre à son niveau, elle veut abaisser au-dessous; elle n'est pas seulement un rêve de jalousie, elle est une vision d'orgueil; elle ne

Digitized by Google

veut pas seulement l'abaissement des autres, elle veut sa propre domination. Ce que cherche au fond de ses rêves cet orgueil qui proclame l'égalité sociale, ce n'est pas réellement l'égalité, c'est la supériorité; ce qu'il ambitionne, ce n'est pas de se faire lui-même égal à tous les autres, c'est de faire tous les autres inférieurs à lui-même. Pour complaire à l'orgueil du niveleur égalitaire il faudrait que non-seulement tout ce qu'il y a de plus haut dans la société s'abaissât jusqu'à lui, il faudrait que la société tout entière tombât au-dessous de lui; il voudrait que dans cet universel abaissement une seule supériorité apparût, la sienne; et que, dans le règne de l'égalité où toutes les royautés disparaissent et se confondent, une seule royauté demeurât debout, la sienne. Oui, un seul homme, un seul, c'est-à-dire lui-même, pour dominer cet empire de l'égalité organisé par l'orgueil : tel est le rêve de l'égalitaire; et rien ne prouve mieux que l'égalité révolutionnaire est l'abaissement universel de l'humanité; c'est notre humanité tombée au-dessous d'elle-même, avilie et dégradée jusqu'à l'humiliation de la servitude.

Avec l'égalité révolutionnaire en effet, plus de liberté. Ceux qui appellent avec le plus d'éclat ce règne de l'égalité sociale, sont aussi ceux qui font retentir le plus haut le mot de liberté. Or, ces deux mots unis dans leur langue représentent deux choses qui se repoussent invinciblement. L'égalité systématique des conditions et le règne de la liberté sont comme les deux pôles de la vie sociale : plus on se rapproche de la première, plus on s'éloigne de la seconde ; l'une s'agrandit du décroissement de l'autre, et réciproquement. L'inégalité des rangs dans toute société bien faite résulte du fonctionnement régulier de la liberté : la nature humaine, par la spontanéité de son action, reconstruirait à toute heure l'inégalité sociale ; pour l'empêcher d'être, il faut l'empire d'une perpétuelle violence. En un mot, pour que l'égalité règne, il faut que la liberté périsse ; le jeu de la liberté humaine ne pouvant se déployer que dans l'inégalité sociale. Aussi, croyez-le bien, un peuple entier soumis à ce règne égalitaire ne serait plus un peuple libre, ce serait un immense troupeau parqué entre des lignes inflexibles, et condamné à abdiquer toutes les

Digitized by Google

libertés sous le sceptre dégradant de quelque tyran de bas étage. Nous l'avons fait remarquer, la domination est le besoin instinctif de tous les prédicateurs célèbres de l'égalité. Tout apôtre de cette égalité est un ambitieux de la royauté : et cette royauté, par la force des choses, ne peut être que le despotisme ; et grand Dieu, quel despotisme ! Malheur à la nation qui tombera sous le joug de ce lâche tyran qu'on appelle un égalitaire ! Allez chercher là où il rugit dans sa jalousie impuissante et son orgueil tyrannique le plus fougueux prédicateur de l'égalité ; placez-le sur le trône, et mettez dans sa main avec le sceptre du commandement le gouvernail de la société ; que sa royauté commence aujourd'hui, vous serez tous esclaves demain. Que dis-je? Pour faire du despotisme et du despotisme sauvage, le tyran n'attendra pas même demain ; le Babeuf d'hier ne sera plus que le Néron ou le Tibère d'aujourd'hui ; et il écrira sur son drapeau de terreur : *La spoliation ou la mort.* La suppression de la propriété suivra la confiscation de la liberté ; et au bout de tous ces désastres accumulés par l'égalitarisme, vous aurez

le *communisme*, c'est-à-dire la mort même de la société.

Ainsi marche l'égalité révolutionnaire : elle commence par demander comme un droit la propriété pour tous, et elle aboutit comme à une nécessité à la désappropriation, en d'autres termes, à la spoliation de tous. Elle réclame pour tous, même pour le paresseux, même pour le lâche, même pour le brigand, comme un droit imprescriptible, un morceau de la terre, afin de faire à tout homme déclaré souverain un empire indépendant. Pour répondre à ces désirs, on divise et l'on subdivise ; on fractionne d'un fractionnement indéfini la surface de la terre, en promettant le bien-être à chacun et la prospérité à toute la nation. Mais bientôt on s'aperçoit que ce fractionnement indéfini de notre globe, au lieu d'aboutir à sa fécondation, n'aboutit qu'à sa pulvérisation ; et qu'au lieu d'agrandir la richesse, elle n'agrandit que la misère. Alors l'erreur qui va d'une extrémité à l'autre, demande au nom de l'humanité la confiscation par l'État de toute propriété ; elle dit : Vous le voyez, cette divison croissante de la propriété n'enfante que la

stérilité. Donc, qu'il n'y ait plus de propriétaires multiples, mais un propriétaire unique : l'État. Que l'État seul possède ; que l'État laboure ; que l'État sème ; que l'État moissonne ; que l'État répartisse : et que chaque individu, ouvrier désintéressé de la prospérité sociale, reçoive sa part fraternelle de ce fonds commun cultivé par les bras de tous. Ainsi, tandis que les uns disaient : Il n'y a pas de propriété, les autres disaient : Il n'y a qu'un propriétaire : l'État. L'État possède tout, l'État a droit à tout ; l'État est Dieu ; et la société c'est Lui.

Voilà ce qui est venu sur nos forums, et jusque dans les assemblées de nos législateurs, se poser comme l'idéal des sociétés futures : c'était le panthéisme dans la société, en d'autres termes, le *communisme ;* le communisme, absorption monstrueuse de toutes les propriétés individuelles par un seul propriétaire ; le communisme, confiscation universelle de toutes les libertés individuelles par la centralisation, ou plutôt par la tyrannie sociale élevée à sa dernière puissance ; servitude absolue, légitime châtiment des peuples qui ont poursuivi le rêve

antisocial de l'indépendance absolue; le communisme, société contre raison et contre nature; société monstre, hideuse à voir par sa difformité, sa dégradation et son asservissement; société *ruche*, comme l'appelait un écrivain célèbre, où l'on nous laisserait tout au plus l'honneur d'être une *abeille!*

Arrière ce mécanisme grossier qui ne fonctionnerait pas deux mois sans se briser aux mains de ceux qui en tiendraient les ressorts, pour nous laisser retomber de l'extrême servitude dans l'extrême licence, et nous rejetterait des horreurs du communisme social dans les horreurs d'un individualisme sauvage. Arrière ce brutal niveau qui empêche de monter et ne force qu'à descendre! Laissez, laissez ces êtres nés libres et progressifs, déployer au soleil dans les grandes lignes de l'ordre et du devoir leur activité généreuse; et ne venez pas au nom du Progrès social interdire à l'homme né plus grand que ce qui l'environne, d'élever sa tête et sa fortune au-dessus du vulgaire. Si la nature et Dieu vous ont faits plus petits, ah! soyez du moins assez grands pour supporter la grandeur, et assez

élevés pour comprendre la supériorité. Et si le cours régulier des choses, si l'action libre des hommes d'accord avec la libre action de Dieu, amène dans l'ordre social non-seulement des supériorités individuelles et transitoires, mais encore des supériorités traditionnelles et permanentes, des aristocraties enfin; ah! au nom de l'égalité même, au nom surtout du Progrès social que vous demandez à l'impossible, laissez vivre, durer et croître ces légitimes aristocraties. N'oubliez jamais que les supériorités véritables, créées par le mérite et la vertu, et marquées ensuite de la consécration du temps et de la consécration des lois, sont à la fois une garantie de la véritable égalité, et l'impulsion du Progrès dans la société.

La haine systématique des aristocraties est la démonstration d'un jugement faux, d'un cœur mal fait, et presque toujours d'une âme pervertie; elle a je ne sais quoi de sauvage : c'est dans le civilisé une passion contre nature. Si cette passion ne l'aveuglait, l'égalitaire verrait tout d'abord ce qui est évident comme le soleil en son midi, à savoir, que

l'interdiction légale des aristocraties est la plus grande injure faite à l'égalité elle-même. Nous l'avons remarqué, dans les peuples civilisés la nature et la liberté produisent d'elles-mêmes les inégalités. Pour les empêcher de naître et de se perpétuer, il faut outrager la vertu, le mérite, le génie, la gloire, la liberté, la justice, enfin l'égalité elle-même; car toutes les aristocraties nées du jeu régulier de la liberté humaine combinée avec l'action de la divine Providence, loin d'être une injure faite à l'égalité véritable, en sont la plus belle consécration : c'est un honneur fait au mérite partout où il s'est rencontré dans les générations; ou plutôt c'est un hommage rendu par la société à l'honneur que le mérite se fait à lui-même, et qu'il transmet à sa postérité comme son naturel héritage. La hiérarchie des conditions dans les sociétés bien ordonnées est une échelle graduée où tous sont appelés à monter, et où tous montent en proportion de leur énergie, de leur mérite et de leur courage. Si tous ne montent pas, tous ont le droit de monter, et ainsi l'égalité de droit se rencontre et se maintient dans l'inégalité de fait. Donc,

le christianisme, en admettant et en consacrant les aristocraties que la nature produit, ne fait que donner à la véritable égalité une consécration de plus.

L'inégalité des conditions, que le catholicisme a toujours aimée comme une image de sa propre hiérarchie, trouve d'ailleurs dans les devoirs qu'il impose aux aristocraties une compensation qui rétablit l'égalité alors qu'elles semblent la détruire. Chrétiennement et socialement, les devoirs et les obligations sont proportionnels aux rangs et aux conditions ; la noblesse même porte dans son nom l'obligation des devoirs et des dévouements supérieurs ; le service par la charité ou le service par les armes ; le service dans la magistrature ou le service dans les camps : c'est la vraie fonction des nobles. Ainsi toute aristocratie chrétienne qui comprend sa mission, rétablit par ces devoirs l'égalité qu'elle semble détruire par ses priviléges ; elle empêche cette inégalité monstrueuse qui se produit partout où l'esprit païen domine les grands et les petits, à savoir : toutes les charges d'un côté et tous les honneurs de l'autre. L'aristocratie chrétienne fidèle à sa

vocation généreuse, ne fait pas cette insulte à l'égalité humaine ; si elle a des honneurs, elle a des charges proportionnelles à ses honneurs ; si elle a des droits, elle a des devoirs proportionnels à ses droits ; et le privilége social est en elle à la condition du dévouement à la société.

Voilà l'aristocratie vue sous son vrai jour : tous dans la société peuvent s'élever dans la mesure de leur mérite ; et quand ils se sont élevés dans l'ordre social, ils trouvent dans leur élévation même un accroissement de devoirs envers la société. Ceux qui montent le mieux et le plus vite deviennent les plus grands ; et quand leur grandeur est faite, elle leur impose envers la société des dévouements proportionnels à elle-même. Et dès lors, je le demande, ne faut-il pas avoir perdu le sens des choses, pour ne pas comprendre qu'il y a là, non une insulte à l'égalité, mais le plus illustre hommage rendu à l'égalité?

Mais l'action des vraies aristocraties va plus loin ; elle ne consacre pas seulement l'égalité humaine, elle devient, quand elle remplit ses devoirs et répond à sa vocation, la véritable

impulsion du Progrès social. Ceux qui, au nom du Progrès, jettent aux aristocraties des insultes niaises, confondent stupidement les abus de l'aristocratie et les corruptions de quelques nobles avec l'institution même des aristocraties et la mission de la noblesse. Les vraies aristocraties étant formées primitivement de grandeurs reconnues légitimes, et la tendance à l'élévation demeurant la première loi des nobles, il est évident que la perversion de l'aristocratie est ce qu'il y a de plus honteux, précisément parce que c'est la corruption de ce qu'il y a eu de meilleur. Mais la honte de l'abus ne prouve que mieux l'excellence des choses. L'aristocratie de sa nature est progressive : pour elle le dévouement n'est que le devoir, et l'héroïsme n'est que la vertu. Sa vocation est de tendre en haut et de marcher en avant : donc d'accélérer le Progrès. Malgré des corruptions partielles et absolument inévitables, si l'on veut que la société elle-même avance et s'élève, il faut toujours une élite pour donner le pas et déterminer le mouvement qui emporte l'ensemble. Or, ces hommes choisis, quels que soient leurs priviléges, leurs titres,

leur costume; qu'ils soient des nobles élevés par leur propre mérite, ou des fils de nobles dignes de leur nom et de leur sang; ces hommes seront toujours par l'effet de leur grandeur une avant-garde dans la société qui monte; et, précédés de l'héroïque phalange des saints les premiers par droit de vertu et de mérite dans le Progrès moral, ils emporteront avec eux-mêmes la société entière. Les véritables aristocraties dans les familles sont une richesse de mérite, de vertu, de dignité, de distinction, amassée par l'éducation, les habitudes et les dévouements traditionnels : elles sont une preuve de la grandeur de la nation qui les fait croître; et elles deviennent elles-mêmes dans la nation qui les produit l'impulsion d'une grandeur nouvelle. L'aristocratie est l'hérédité de la grandeur dans les sociétés. Une famille de vrais nobles, digne de sa race et de son origine, est une humanité rehaussée d'un degré; sa marche est ascendante, et elle invite à la suivre. Telle apparaissait surtout dans les sociétés chrétiennes l'aristocratie, alors que fidèle à la religion et à la patrie, elle était pour le Christ encore plus que pour le roi, comme

une garde d'honneur. Transmettant de générations en générations avec toutes ses grandeurs traditionnelles l'héritage de Jésus-Christ régnant dans la famille, elle était le culte et la tradition du christianisme au sommet de la société : et entraînant les multitudes dominées par l'ascendant d'une vertu illustrée par la naissance et rehaussée par la gloire, elle accélérait à travers les siècles chrétiens le Progrès par le christianisme.

Ainsi, vous le voyez, le christianisme, sur ces points délicats, a un esprit large et harmonieux : ici, comme partout, il fait disparaître l'antagonisme que la pensée de l'homme crée ou plutôt imagine dans les œuvres de Dieu. Au sein de la grande égalité humaine consacrée par son dogme, il aime à voir se déployer les hiérarchies sociales comme des degrés ascendants par où toute humanité progressive peut monter à toute légitime grandeur.

Ah! Messieurs, qu'ai-je besoin de demander plus longtemps à la parole la démonstration de cette belle harmonie de l'égalité humaine et de la hiérarchie sociale consacrée par le christia-

nisme? Ne me suffit-il pas d'en appeler à vos souvenirs et d'éveiller vos espérances? Songez, Messieurs, à ce banquet auquel déjà tant de fois vous avez pris part dans cette grande basilique, et auquel Dieu, dans quelque temps, va vous convier encore. Si vous pouviez douter un moment de ce que Jésus-Christ a fait pour sauvegarder l'égalité humaine au milieu de toutes les inégalités légitimes, je vous dirais : Venez voir à l'aurore de la Résurrection la communion des hommes à Notre-Dame de Paris. Voir! ah! ce n'est pas assez; pour avoir l'intelligence profonde de cette vérité, il faut y prendre part; il faut s'asseoir, avec tous les représentants de la hiérarchie sociale, à ce grand festin de l'égalité humaine. Ceux qui ne viennent que voir s'en retournent touchés, et se repentent de n'avoir été que spectateurs. Mais goûter soi-même, ah! c'est bien autre chose! Donc, vous y viendrez tous. Oui, que tous viennent; que les riches y viennent, et que les pauvres y viennent aussi; que les nobles y viennent, et que ceux qui n'ont sur eux que le signe de la noblesse du Christ y viennent aussi. Qu'au milieu de cette fête sans pareille dans

Digitized by Google

le monde, où la hiérarchie sociale resplendit dans la gloire de notre commune dignité, tous trouvent l'honneur et la joie de l'égalité divine que Jésus-Christ fait à chacun en se donnant à tous; et que tous vous sortiez d'ici comme une élite de l'humanité agrandie par Jésus-Christ, prêts vous aussi à guider votre siècle sur la route du Progrès.

Digitized by Google

Digitized by Google

SIXIÈME CONFÉRENCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

SIXIÈME CONFÉRENCE.

LE PROGRÈS SOCIAL

PAR LA FRATERNITÉ CHRÉTIENNE.

Messieurs,

Il y a entre tous ceux qui portent la dignité de l'homme une égalité glorieuse que le christianisme consacre par son dogme et transfigure dans sa lumière, c'est l'égalité de droit ou l'égalité devant la justice. Cette égalité le

christianisme la fonde sur trois grandes bases dogmatiques ; il lui donne pour supports l'unité d'origine d'où rejaillit sur tous les fils d'Adam l'illustration d'une même paternité ; l'unité de destinée qui nous garantit le même droit à la possession de Dieu, et nous impose la même responsabilité devant la justice de Dieu ; l'unité dans le Médiateur, qui, nous faisant tous un en Jésus-Christ, nous donne par la communauté de cette vie trois égalités qui n'en font qu'une : égalité dans la doctrine, égalité dans l'obéissance, égalité dans l'amour. Telle est la grande égalité humaine, qui a ses racines dans les profondeurs du dogme catholique, d'où elle sort toujours ancienne et toujours nouvelle, pour fleurir dans les législations et resplendir dans l'histoire de tous les peuples chrétiens. Rien donc, doctrinalement et historiquement, n'est plus faux que l'hypothèse qui fait l'égalité humaine une invention du génie moderne.

Mais, s'il y a une égalité vraie que consacre le christianisme, il y a une égalité fausse que repousse le christianisme, c'est l'égalité de condition et de rang : égalité révolutionnaire,

que j'ai demandé la permission de désigner d'un seul mot, en l'appelant l'*égalitarisme*, exagération systématique de l'égalité. Du moment que les hommes s'assemblent pour former dans l'unité un tout harmonieux, l'inégalité naît d'elle-même, et la hiérarchie sociale s'épanouit dans l'égalité humaine. Aussi, l'égalitarisme, qui veut passer sur toutes les conditions sociales un même et inflexible niveau, outrage la société comme il outrage la nature. Il est la laideur sociale, parce qu'il supprime avec la variété l'élément de toute beauté. Il est la dégradation sociale, parce qu'au lieu d'appeler à monter, il force à descendre. Il est la servitude sociale, parce qu'il est dans sa nature de faire mourir la liberté. Il est la spoliation sociale ; il commence par demander la division indéfinie de la propriété, et il finit par exiger la suppression de toute propriété, pour aboutir au communisme.

Contre ce système dégradant et antisocial, le christianisme proteste avec la raison et le bon sens ; il demande au sein de l'égalité humaine notre commune grandeur, l'expansion

libre des inégalités sociales que produit l'action combinée de la liberté humaine et de la providence divine; et il reconnaît dans les supériorités permanentes que Dieu et l'homme font ensemble une sauvegarde de l'égalité humaine et un ressort du Progrès social.

Telle est, Messieurs, la vraie doctrine ; je la défendrais devant tous les princes comme devant tous les peuples assemblés. Jamais peut-être je ne me suis senti, en vous parlant, d'une manière plus palpable l'interprète de vos pensées ; il me semblait porter dans ma parole le souffle de vos âmes ; et je me réjouissais de comprendre de mieux en mieux, comment dans ce pays de France travaillé par tant de systèmes, la langue du sens commun est demeurée notre vraie langue, et le bon sens l'immortel génie de la France. S'il y a eu des contradicteurs, je l'ignore. Quoi qu'il en soit, ceux qui feraient à ces vérités si élémentaires une contradiction systématique, s'excommunieraient eux-mêmes de la société du sens commun ; ils s'exileraient de la patrie des intelligences; il n'y aurait pas à s'en occuper.

Mais, Messieurs, l'égalité et la liberté, qui

ont dans l'autorité leur sauvegarde commune, suffisent-elles à la réalisation complète du Progrès social ? Étant donné avec l'égalité humaine et la hiérarchie sociale, le fonctionnement de la liberté, n'est-il pas à craindre que notre égalité humaine devant l'inégalité sociale ne soit une pure illusion, et que la supériorité des conditions n'aboutisse à la suppression de l'égalité des droits ? Entre l'égalité humaine et la hiérarchie sociale, ne faut-il pas une puissance conciliatrice qui empêche l'égalité de maudire la hiérarchie, et la hiérarchie d'opprimer l'égalité, et l'une et l'autre de supprimer la liberté ?

Oui, Messieurs, il faut, pour maintenir l'équilibre et assurer le Progrès social, une troisième puissance qui empêche les deux autres de se dévorer mutuellement ; entre l'égalité et la liberté, il faut la fraternité. C'est par ce sujet éminemment actuel et éminemment sympathique que nous terminerons les Conférences de cette année. Vous montrer la nécessité de bien entendre la fraternité ; dire qui a la puissance de réaliser la fraternité, c'est tout ce que je me propose en ce discours.

I

La fraternité est une des choses qu'il importe le plus aujourd'hui de définir chrétiennement et d'illuminer des pures clartés du christianisme, parce que seul Jésus-Christ sait le sens de ce mot que lui seul nous apprit. Le mot Fraternité est avec le mot Progrès l'un des plus célèbres de ce temps ; il nous apporte, lui aussi, les plus grandes espérances et les plus grandes menaces. Il est l'écho le plus universel, le plus multiple et le plus profond des voix du siècle. Tandis que les chrétiens continuent de redire ce mot de l'Évangile , les hommes même les plus acharnés contre la religion de Jésus-Christ, le font retentir d'un bout du monde à l'autre, avec une force qui remue au loin les peuples et fait tressaillir les générations vivantes.

Depuis bientôt deux mille ans, l'Eglise catholique de ses lèvres maternelles redit à ses enfants ce mot cher à son cœur. Toutes les fois

qu'elle parle par la voix du prêtre à ses enfants rassemblés, elle met au commencement, au milieu et à la fin de ses discours, ce signe de notre fraternité. Comme Cicéron disait en parlant au peuple de Rome antique : *Romains;* Démosthènes au peuple d'Athènes : *Athéniens;* l'orateur chrétien, sauf des exceptions qui laissent subsister la règle, dit, en parlant aux enfants de l'Église : *Mes frères.*

Ce mot que l'Eglise met en tous ses discours, elle l'avait fait depuis de longs siècles pénétrer dans ses mœurs, ses lois, ses institutions ; et à quiconque voulait lire sans prévention la grande épopée du christianisme dans le monde, il ne pouvait échapper que, sauf des prévarications individuelles qui s'expliquent par l'égoïsme humain et l'abdication de l'esprit chrétien, le christianisme tout entier était le progrès toujours croissant de la fraternité sur la terre. En voyant l'Église catholique se donner à elle-même avec le nom, toutes les sollicitudes d'une mère, et tous les chrétiens se presser sur son sein et se proclamer ses enfants, deux choses se révélaient dans une même lumière et avec le même charme : la maternité de l'Église et la frater-

nité des chrétiens. Ce phénomène était devenu dans la catholicité si perpétuel, si général, si régulier, que le monde ne songeait plus même à le remarquer. Comme les peuples accoutumés au miracle de l'harmonie du monde matériel ne songent pas même à admirer la marche et la splendeur du soleil ; ainsi l'astre de la fraternité chrétienne passait sans les étonner à travers les générations accoutumées à ses miraculeuses influences ; l'humanité, éclairée par sa lumière et fécondée par sa chaleur, ne croyait pas même en éprouver le besoin, tant son rayonnement lui était devenu comme naturel à force de lui apparaître universel et continu. Le bienfait et la splendeur du soleil se révèlent mieux aux hommes quand l'apparition des météores et le passage des tempêtes leur en voilent l'éclat et leur jettent l'épouvante. Ainsi, pour rendre les peuples attentifs au phénomène incomparable de la fraternité chrétienne, il a fallu dans le monde moral et social l'apparition d'un météore et le passage d'une tempête ; il a fallu l'égoïsme dans les hommes et le bouleversement dans la société.

Lorsque l'égoïsme du dix-huitième siècle eut divisé les intelligences, desséché les cœurs et fait le vide dans les âmes; lorsque Jésus-Christ, centre divin de la fraternité chrétienne, eut paru un moment se retirer de la terre, laissant derrière lui les hommes séparés, ennemis, armés les uns contre les autres; lorsque le monde eut vu des haines civiles, des assassinats juridiques, des convulsions politiques, des ruines sociales, telles que l'histoire du monde européen n'en avait pas racontées; lorsque l'individualisme nous eut pulvérisés intellectuellement, que le matérialisme nous eut pervertis moralement, et que la Révolution nous eut en quelque sorte tués socialement : c'est alors que du sein de cette humanité trois fois ravagée et effroyablement désolée, une immense aspiration s'échappa qui appelait la fraternité. La fraternité avait disparu dans un nuage sanglant pour faire place au fratricide; et, comme toute chose nécessaire, mais absente, elle faisait sentir le besoin qu'on avait d'elle. L'égoïsme avait étreint cette société haletante, et la haine avait failli l'étouffer; elle avait besoin pour respirer du souffle de l'amour et du

grand air de la fraternité. Ainsi peut-être s'explique l'apparition de tant de théories sociales qu'on vit se produire tout à coup dans la première phase de ce siècle, comme une moisson fécondée par une nuit d'orage ; théories étranges et plus ou moins bizarres, qui toutes, au milieu des aberrations intellectuelles et des perversions morales les plus monstrueuses, se rencontraient dans une tendance en apparence généreuse, la tendance à reconstruire de fond en comble la société humaine, en lui donnant la fraternité pour base, la fraternité pour sommet, la fraternité pour centre, la fraternité pour devise, la fraternité pour drapeau, la fraternité enfin pour loi d'universelle organisation et de progrès indéfini.

De là, Messieurs, le rêve qui a séduit de nos jours tant d'âmes sincères et de cœurs naïfs; rêve charmant de la société fraternelle qui se lève de loin à l'horizon de l'avenir, comme une radieuse image du ciel apparaissant à la terre. La voyez-vous cette humanité qui enchante les visions du siècle ? Qu'elle est belle, qu'elle est riche, qu'elle est brillante, qu'elle est

heureuse, qu'elle est fraternelle, enfin ! Entre ces fortunés élus de la fraternité, il n'y a plus de jalousie, plus de haine, plus d'ambition, plus de rivalité, plus de colère, plus de vengeance. Là dans ce terrestre paradis que l'humanité cette fois met au fond de l'avenir, comme les frères s'aiment, comme ils s'embrassent, comme ils se béatifient mutuellement! Comme tous y sont heureux du bonheur de chacun, et chacun du bonheur de tous !... O ciel de la terre, que vos perspectives sont riantes aux regards de mon siècle ! Aussi avec quel charme les hommes de ce temps se lèvent pour vous entrevoir ! Et comme ils se plaisent à saluer du sein de la société égoïste qui les étreint de près, cette société fraternelle qui leur sourit de loin ! Que dis-je ? non contents de la saluer, ils prennent leur chemin pour se hâter vers elle ; on dirait que le siècle tout entier s'achemine avec eux ; et je crois entendre tous les échos de ce monde moderne dire et redire autour de moi comme un concert d'espérances unanimes : « Voici venir le règne béatifique de la fraternité universelle; l'individualisme s'en va; l'égoïsme disparaît ; les

divisions s'effacent, les distances s'évanouissent; tous les peuples se rapprochent, se mêlent, s'embrassent de plus en plus; la paix du monde se décide d'elle-même au sein de nos congrès, où seules la raison et l'amour pèsent dans la justice la destinée des nations. Peuples, donnez-vous la main, c'est le Progrès qui le veut ; désormais la guerre ne sera plus. La concorde et la paix chassent devant elles ce monstre sanglant qui tue les hommes et ravage les peuples : bientôt tous nos canons et tous nos appareils de guerre n'apparaîtront plus que dans nos musées archéologiques comme les monuments d'un âge heureusement évanoui ; et voici que secondée par le vent du siècle, la société moderne emportant au Progrès les gouvernements et les peuples, vogue à pleines voiles vers les rivages de l'amour et de la fraternité !»

Tel est l'avenir qu'on nous prophétise et qu'on nous montre toujours au loin, comme une aurore couverte des plus douces clartés annonçant la splendeur d'un beau jour. Cet avenir, est-ce une réalité ? est-ce une illusion ? est-ce un idéal du moins ? Admettons que c'est

un idéal. Dès lors, la question est de savoir comment en approcher de plus en plus. Il s'agit de ne pas permettre à ce mouvement si général qui emporte les espérances vers un avenir séduisant, de se tromper de route.

Certes, Messieurs, je ne le nierai pas, cette tendance à un règne plus effectif, plus pur, plus universel de la fraternité, est une tendance heureuse; je le dis, veuillez le croire, sans ironie aucune : oui, Dieu, en laissant passer sur les nations modernes, plus sensible, plus émouvant, et, si je puis le dire, plus frémissant que dans les autres siècles, ce souffle de fraternité, Dieu a eu quelque dessein : il a voulu ramener par leurs propres aspirations les générations chrétiennes aux sources de leur propre vie : peut-être il a voulu provoquer dans la société chrétienne une application plus profonde de l'Évangile aux plaies de notre humanité souffrante, et une résurrection plus splendide de la vie de Jésus-Christ au milieu de cette vieille Europe qui s'était elle-même déshéritée de lui.

Mais ce que j'ai dit de la tendance générale au Progrès, je le dis ici en particulier de notre

universel élan vers la fraternité : il y a là une espérance, mais il y a un danger aussi; une espérance de félicité, si ce mot fraternité garde dans toutes les âmes le sens qu'il a dans l'Évangile; un danger de catastrophe, si ce mot de l'Évangile a pour interprète la perversion des âmes. Les mots les plus suaves sur les lèvres de la vertu, deviennent les plus terribles sur les lèvres du crime. Dans la bouche des vrais chrétiens ce mot fraternité est un sourire du cœur que la charité envoie par la parole; dans la bouche de l'antichristianisme ce mot est une menace dont l'impiété révolutionnaire effraye ses ennemis. Donc, le dire, et le dire encore, et chaque jour faire répéter par tous les échos de la France, de l'Europe et du monde, *fraternité*, *fraternité*, *fraternité*, ce n'est pas assez pour nous rassurer sur le présent, et ouvrir nos cœurs à l'espérance de l'avenir. Depuis qu'on a pu voir les plus illustres têtes tomber au nom de la fraternité; depuis que l'humanité a vu de ses yeux pleins de larmes des prêtres et des pontifes, des magistrats et des capitaines, des princes et des princesses, des saints et des saintes, c'est-

à-dire la religion, la probité, la gloire, la naissance et la vertu, monter à l'échafaud, ayant à leur droite la statue de la Liberté, et à leur gauche la statue de la Fraternité : non, pour nous rassurer, il ne suffit plus de nous dire : *fraternité*, si l'on ne nous révèle au fond de ce mot le vrai sens qu'il renferme, surtout si l'on ne prend, pour l'interpréter aux nations, l'organe qu'a établi tout exprès Celui même qui l'a prononcé de ses lèvres divines. Aussi, lorsque je viens à étudier de près les hommes qui font au dix-neuvième siècle le plus de bruit autour de cette parole d'amour, je tremble, je l'avoue, et je crains la traduction sanglante du mot fraternité par la fureur des faux frères.

Depuis que le christianisme a popularisé dans les nations ce mot doux et terrible, il est singulièrement remarquable que les instincts les plus antichrétiens et souvent les plus féroces s'en sont emparés comme d'un glaive à deux tranchants, pour donner à l'humanité proclamée fraternelle le spectacle du massacre des frères. A toutes les époques fécondes en assassinats et en désastres publics, il vient des hommes qui profanent la sainteté et désho-

norent la gloire de ce mot ; ils se nomment les *Frères*. Eh ! grand Dieu ! quels frères ! L'égoïsme trace autour d'eux le cercle de leur fraternité menteuse : de ce cercle impitoyablement fermé par leurs doctrines les trois quarts de la société sont exclus et déclarés les ennemis des frères ; et l'humanité regarde avec effroi cette fraternité rouge du sang fraternel passer en levant sur sa tête le drapeau du fratricide. Que ces tueurs d'hommes, ces destructeurs de villes, ces ravageurs de provinces, se nomment tantôt frères Pastoureaux, tantôt frères Moraves, tantôt frères Vaudois ; qu'en d'autres temps ils prennent les noms encore plus séduisants que vous connaissez tous et qu'il n'est pas besoin de redire ; c'est toujours la même chose, l'antichristianisme ayant la fraternité aux lèvres et le fratricide au cœur. Ils sont nos frères, disent-ils, et ils ont la menace à la bouche ; ils sont nos frères, et ils ont le poignard à la main ; ils sont nos frères, et ils veulent nous assassiner. Ils nous promettent ici-bas le paradis de la fraternité, et ils préparent pour inaugurer ce règne du ciel sur la terre des ma-

chines infernales : c'est la tradition du fratricide qui se perpétue dans le sang; c'est toujours Caïn qui cherche Abel et s'apprête à le frapper en lui disant : *Mon frère!*

Telle est, Messieurs, la fraternité dont nous avons entendu la clameur retentir sur nos forums, et dont nous avons vu un moment le drapeau flotter au vent de nos tempêtes civiles. Et à l'heure qu'il est, même après des expériences lamentables et leurs sinistres clartés, je crois voir encore tout un monde sous le charme de ce mot séducteur. Jamais donc il ne fut plus urgent de restaurer dans les âmes la vraie notion de la fraternité. L'empire des mots est terrible dans notre France. Nous sommes ainsi faits, que quand la passion nous aveugle ou que l'erreur nous séduit, le mot, par je ne sais quelle mystérieuse puissance, nous entraîne par sa magie à l'extrême opposé de l'idée qu'il renferme : et il advient pour notre malheur que la parole de sa nature la plus pacifique se transforme en cri de guerre, et devient sur nos lèvres comme une foudre qui tue.

Qu'est-ce donc que la fraternité? Il y a quelques années, traitant de la charité et cher-

chant dans notre foi les bases doctrinales de l'amour fraternel, j'ai défini la fraternité : l'unité entre plusieurs êtres vivants. Nous disions alors, en descendant jusqu'aux racines naturelles de toute fraternité : la fraternité est la pluralité des êtres qui se nomment frères, se rencontrant dans l'unité de l'être qui se nomme père. Mais cette définition, vous le voyez, n'atteint que l'essence de la fraternité, elle révèle sa substance considérée dans ce qu'elle a de plus intime. Il s'agit ici de définir la fraternité dans sa manifestation extérieure et dans son acte efficace. Car ce n'est que par là qu'elle devient un élément du Progrès social.

Or, la fraternité, considérée à ce point de vue pratique et comme condition du perfectionnement social, peut se définir : la communication volontaire et affectueuse de ce que l'on a et de ce que l'on est soi-même pour le bonheur et le perfectionnement réel des autres. Donner volontairement aux autres sous l'inspiration de l'amour quelque chose de soi-même, c'est faire acte de fraternité, parce que l'unité entre plusieurs, qui est la vie intime de la fraternité, ne se manifeste que par cette commu-

nication effective de ce que l'on a ou de ce que l'on est soi-même. Je dis donner volontairement, parce que le commerce fraternel entre des êtres doués de liberté ne se conçoit que par le don volontaire et la communication libre.

Voilà, Messieurs, la vraie fraternité, la seule capable de réaliser le progrès que ce mot prophétise : elle est la traduction visible et la manifestation efficace de la fraternité intime et substantielle que nous avons définie : l'unité entre plusieurs. Plus l'homme cherche à donner à un autre quelque chose qui se rattache à lui ou qui est lui-même, plus cet homme est vraiment fraternel; au contraire, plus un homme attire à soi ce qui est à autrui, plus il exige qu'on lui donne à lui-même, moins il est fraternel. Celui qui donne ou qui veut donner fait preuve de fraternité : celui qui veut prendre ou ne veut que recevoir fait preuve d'individualisme.

Cette différence est élémentaire, mais elle est capitale; et il importe d'autant plus de la faire remarquer et de la mettre en lumière, que des philanthropes de ce temps, perpétuant au milieu de nous la génération des faux frè-

res, et voulant réaliser le chaos dans les choses par la confusion dans les idées, n'ont pas rougi d'appeler de toutes les voix de leur éloquence, non une fraternité qui donne, mais une fraternité qui prend ; non une fraternité qui communique de son propre bien, mais une fraternité qui reçoit le bien des autres : hommes égoïstes, qui prononcent sans cesse le doux nom de frères, et dont toute l'ambition se bornerait, sinon à prendre par la force, du moins à recevoir par la loi une part du bien d'autrui. Ils ne veulent plus de la fraternité qui naît de la charité; ils demandent une fraternité organisée par la loi : il faut que la loi commande, il faut que la loi exige, il faut que la loi mesure le don du frère au frère. Le dévouement ne sera jamais assez grand pour faire donner tout ce qu'ils veulent recevoir : donc, que la loi, et au besoin la violence, réalise au milieu de nous le règne de la fraternité. Dans la famille humaine il y en a qui sont riches, il y en a qui sont pauvres : l'humanité ne doit plus subir cette injure, ni la Providence cette insulte. Il faut qu'il n'y ait plus de riches ni de pauvres; ou plutôt il faut que tous soient riches : car pour

tout frère de la famille humaine la richesse est de droit. Dès lors, pour donner aux regards de Dieu le spectacle de la fraternité humaine, le moyen est bien simple : que le superflu de la richesse tombe au nom de la loi dans le sein de l'indigence : que les grands frères soient contraints au nom de la fraternité de donner aux petits frères : ou ce qui serait encore plus équitable, que, par une juste compensation des injures du passé, les petits frères à leur tour deviennent les grands frères. Et quand ces vrais frères seront à la tête de la grande famille, ah! vous verrez de quoi sont capables, pour créer le paradis sur la terre, ceux que, depuis six mille ans, l'injuste répartition des biens de ce monde condamnait à n'y trouver qu'une sorte d'enfer !...

Messieurs, laissons passer sous le mépris des vrais sages ces utopies folles qui invoquent l'absurde pour organiser l'impossible, et aspirent à fausser l'esprit humain pour mieux arriver à bouleverser l'ordre social. Demandons aux lois de sauvegarder dans les États les droits de tous et les droits de chacun ; mais ne leur demandons pas de créer une

fraternité dont elles n'ont pas le secret : gardons-nous de soumettre à l'empire de la justice ce qui ne relève que de l'empire de l'amour. Chassons de nos intelligences ces notions de la fraternité inventées par l'égoïsme, et revenons à cette idée si simple qu'enseigne et pratique partout le vrai christianisme : communication volontaire de ses biens, et de soi-même, pour attester entre les frères l'unité de la vie, et créer entre tous, dans la mesure possible, une communauté de joie, de bien-être et de bonheur : et pour arriver à ce but sublime, suivre en tout et partout ces tendances fraternelles; s'aimer pour s'unir et réaliser entre tous les frères le bonheur de l'union; se dépouiller pour enrichir les frères et les arracher tous aux étreintes de la misère; s'abdiquer pour affranchir des frères et se retrouver avec eux sous le même joug de Jésus-Christ dans la liberté des enfants de Dieu; enfin, au besoin, mourir pour donner la vie, et consommer dans le sang du sacrifice le don total de soi-même à ses frères : voilà la fraternité; la voilà telle qu'il la faut entendre, si l'on ne veut que ce mot donné aujourd'hui comme le drapeau de

l'avenir et du Progrès social, ne devienne tôt ou tard une arme contre la société, et peut-être un drapeau de sang, de massacre et de barbarie.

Mais qui a la puissance de créer cette fraternité? c'est ce qu'il nous reste à rechercher.

II

Au point de vue où nous sommes en ce moment, au milieu de toutes les opinions et de tous les systèmes qui se croisent, se heurtent et s'anathématisent, il n'y a en présence l'une de l'autre que deux doctrines qui se disputent l'avenir : l'une qui prétend fonder sur la nature, et uniquement sur la nature, le règne de la fraternité : rationalistes, panthéistes, socialistes, tous se rencontrent dans cette pensée commune : le progrès dans la fraternité par le développement des forces inhérentes à la nature humaine : l'autre qui demande le secret de la fraternité à un principe surnaturel, et en prépare l'expan-

sion progressive par l'amour et le sacrifice puisés à une source plus élevée que la nature, c'est-à-dire au cœur même de Jésus-Christ. La première livre l'homme à ses propres forces et aux impulsions de sa nature, et elle prétend que, laissée à son libre épanouissement, la nature humaine produit la fraternité, comme un arbre son fruit; la seconde ajoute à l'homme une énergie que l'humanité par elle-même ne possède pas; et, sans rien détruire de ses forces natives, elle fait sortir la fraternité de la vie de Dieu greffée par Jésus-Christ sur la nature humaine. Qui a raison de ces deux doctrines? c'est ce qu'il nous faut examiner.

Ici, Messieurs, l'hésitation n'est pas possible : non, la nature toute seule ne suffit pas à produire la fraternité que notre siècle appelle; laissée à son cours elle ne porte pas l'homme vers cet idéal social; elle l'en éloigne. C'est un fait triste à constater, mais c'est une réalité qui triomphe de tous les systèmes, l'homme n'est pas naturellement fraternel; et l'histoire témoigne depuis six mille ans que la nature humaine ne produit pas d'elle-même

le fruit social de la fraternité. Sous ce rapport, quelques réformateurs modernes se font des illusions qu'on voudrait nommer charmantes, si elles ne pouvaient devenir si facilement désastreuses. Nés bons, selon le mot de Rousseau, ils n'ont à craindre que les dépravations de la société; ils jureraient, la main étendue sur le cœur de tout homme, qu'au fond de cette nature il n'y a rien que de droit, de bon, de généreux : la fraternité est là en germes féconds cachée au fond de la nature, et il n'y a qu'à la développer telle qu'elle est pour en voir la bonté, la générosité, le dévouement, l'héroïsme, sortir avec une spontanéité heureuse, et tous les miracles de la fraternité se produire au soleil. J'admire cette bienveillance qui touche à la simplicité, et que bien volontiers je nommerais enfantine. Au fond de la nature humaine, de quelque manière qu'on l'explique, il y a une chose qui fait tomber sous un premier regard toutes ces belles illusions : cette chose, dure, âpre et repoussante, qu'on voudrait souvent se déguiser à soi-même, se nomme l'égoïsme, c'est-à-dire la force antagoniste de toute fraternité : la nature est la

nature, et tous les systèmes d'innocence, de bonté et d'harmonie native n'y peuvent rien changer.

Certes nous ne voulons pas dire que dans la nature humaine il n'y ait rien de bon, de légitime et de généreux : nous savons que Dieu a mis dans l'homme la bonté pour être comme le fond de notre être; et nous ne nous plaisons pas à calomnier la nature humaine. Oui, l'homme, même tel que nous le sentons vivre en nous, porte dans sa nature de sublimes instincts; mais de quelque manière qu'on explique le fait, il faut reconnaître le fait : les instincts heureux de la fraternité ne se font pas jour et ne se traduisent pas dans les choses par la seule puissance de la nature; et nous disons que, considéré dans son ensemble, ce phénomène historique est absolument incontestable.

D'où vient ce phénomène? Entre la fraternité vraie et la fraternité fausse, c'est la question fondamentale. Nous chrétiens catholiques nous avons le mot de l'énigme, la chute originelle. Le péché qui brisa tout d'abord l'union de l'homme et de Dieu, brisa par son

contre-coup l'union de l'homme et de l'homme. Séparé de Dieu, l'homme se précipita sur lui-même sous le coup de la force égoïste qui le rejetait au centre de sa personnalité. Dès lors, l'homme non-seulement se trouva séparé de l'homme; il s'aperçut qu'il était son ennemi. S'étant lui-même refusé volontairement à Dieu, il éprouva comme Satan le besoin de se poser comme centre et d'absorber tout en soi. Dès ce moment l'homme s'en alla sur la terre, portant partout avec lui ces instincts antifraternels et ces égoïstes besoins qu'on peut traduire en ces mots qui résument tout : pour mieux s'aimer soi-même, haïr les autres; pour mieux jouir de soi-même, se séparer des autres ; pour mieux s'enrichir soi-même, dépouiller les autres; pour mieux s'affranchir soi-même, asservir les autres; pour mieux vivre soi-même, tuer les autres. Tel est le penchant naturel qui emporte l'homme depuis sa chute originelle. Avec cette nature toute seule, si vous le pouvez, faites de la fraternité. Essayez-le à l'orient, essayez-le à l'occident; essayez-le aujourd'hui, essayez-le demain : la nature partout et toujours semblable à elle-même

donnera à vos systèmes des démentis lugubres.

Ah! Messieurs, depuis longtemps l'expérience est faite : de ce mystère de la nature nié par des aveugles une épouvantable histoire est sortie, qui se perpétuerait jusqu'à la fin du monde, si un amour plus fort que la nature n'étouffait ou du moins ne contenait au fond du cœur humain le monstre qui depuis six mille ans dévore la fraternité : l'égoïsme. L'histoire de l'humanité, vue de l'autre côté du Calvaire, apparaît comme une dérision cruelle de la fraternité. Là, un phénomène se révèle partout aux regards de l'observateur attentif : l'homme n'aime pas l'homme. Quand les historiens, les poëtes ou les moralistes rencontrent dans l'antiquité deux hommes qui s'aiment dans le sens généreux de ce mot, ils s'arrêtent à contempler ce spectacle, comme le voyageur qui a parcouru les sables de l'aride désert s'arrête pour regarder la verdure et respirer la fraîcheur de l'oasis. L'amitié elle-même ne s'y révèle que comme une exception; l'intérêt touchant qu'elle nous inspire pour ses héros, et le parfum loin-

tain que la poésie nous en apporte dans son souffle le plus pur, nous démontre combien cette douce fleur de l'amitié apparaissait rare sur une terre ravagée par l'égoïsme : et Achille et Patrocle, et Nisus et Euryale, poétisés par le génie d'Homère et de Virgile, ne nous semblent peut-être si beaux que parce qu'ils se détachent mieux du fond triste de cette humanité égoïste d'où l'amour s'était enfui avec la fraternité. Et tandis que l'amour fraternel en se retirant de partout laissait l'humanité païenne livrée aux étreintes de l'égoïsme, cet égoïsme régnant en souverain montrait à la terre des spectacles d'enfer : il produisait partout et toujours, sous des formes et dans des mesures diverses, les divisions, les appauvrissements, les servitudes et la mort : c'est-à-dire tout ce qui repousse et tend à faire disparaître du monde la vraie fraternité.

Oui, partout l'égoïsme au sein des sociétés païennes divisait effroyablement cette humanité que la fraternité veut unir. Là, on voyait, non comme dans les sociétés chrétiennes, des ordres, des classes, des conditions graduées et se rencontrant dans l'harmonie ;

on voyait des castes infranchissables, des races séparées des races par un besoin d'égoïste isolement que les peuples chrétiens n'ont jamais connu. Et aujourd'hui même, qu'est-ce qui élève à la Chine, dans l'Inde et au Japon, ces murs de séparation que les siècles n'ont pu renverser encore? Qu'est-ce qui retient par-dessus tout les peuples de l'Orient divisés si profondément entre eux, et plus profondément encore séparés de nous? Ah! si la nature humaine est fraternelle et communicative, d'où vient, dans tous les peuples de l'Orient, une nature qui s'opiniâtre dans l'injure traditionnelle de ses castes et de ses séparations antisociales?

Pourquoi dans une humanité fraternelle ce besoin de division? Comment expliquer cette résistance séculaire et universelle aux envahissements généreux de l'expansion européenne et de la charité chrétienne? Comment, depuis que le flot de notre vie propagatrice bat ses rivages, la Chine s'obstine-t-elle encore à refuser la main qu'à travers quatre mille lieues lui tend depuis trois siècles notre fraternité conquérante, mais pa-

cifique? Quoi! ces hommes, pour être nés sous le soleil d'Orient, ne sont-ils pas des hommes? Et si la nature humaine tend à produire avec la fraternité l'union entre les hommes, d'où vient, je vous prie, cette incroyable passion de l'isolement et ce sauvage besoin de la séparation dans cette grande fraction de l'humanité? Ah! c'est que là, sur ces peuples orgueilleusement séparés du reste de l'humanité, l'égoïsme règne tel qu'il est au fond de toute nature humaine que n'a pas transformée le contact de Jésus-Christ; et que là comme partout il engendre de lui-même cette chose qui tue la fraternité : division et séparation.

Avec les séparations, l'égoïsme païen produisait un autre phénomène, les appauvrissements; appauvrissements indescriptibles, dont nos plus grandes misères ne nous donnent pas même l'idée. Dépouiller pour s'enrichir, c'est le penchant de notre nature antifraternelle; et l'antiquité païenne n'avait rien à lui opposer. Aussi, ce penchant, suivant son cours, amenait-il à peu près partout dans la société ce résultat inévitable comme un effet produit par une loi régulière : toutes les richesses d'un côté, toutes

les misères de l'autre. Les philanthropes ont beau protester, les choses suivent ce penchant de la nature comme un fleuve son cours; et l'histoire à mesure qu'elle se fait se rit de leurs protestations. Ce phénomène toujours ancien est aussi toujours nouveau; et notre siècle le peut contempler. Allez voir aujourd'hui encore le hideux spectacle que présente au dix-neuvième siècle ce *céleste empire,* si fier et si insolent au sein de son opulence barbare. Combien de milliers d'hommes meurent de faim chaque année dans la Chine? combien, je l'ignore; et qui peut en préciser le nombre? Mais ce qui n'est un mystère pour personne, c'est que chaque année des populations immenses y meurent de misère et d'inanition, en regardant de loin l'abondance des mandarins, qui se font de ces misères une jouissance cruelle et d'homicides festins. Et au milieu de ces appauvrissements, de ces dépouillements, de ces misères et de ces désolations, que fait la fraternité en Chine pour réparer l'injure de cette inégalité monstrueuse? Ce qu'elle faisait à Athènes, ce qu'elle faisait à Rome. Où avez-vous lu les

œuvres de la fraternité athénienne? où les œuvres de la fraternité romaine? où les œuvres de la fraternité égyptienne? Où avez-vous lu seulement qu'à Rome, à Athènes, deux Romains ou deux Athéniens aient mis leur don en commun pour empêcher un seul homme de mourir de faim? Ah! l'idée de partager son bien pour enrichir un frère ne venait même pas à cette humanité si policée. Et le peuple d'aujourd'hui, qui demande le partage de la richesse, est ingrat et injuste tout ensemble, quand il a le malheur d'oublier que seul le christianisme a révélé cette idée, le partage volontaire des biens, et que seul il le réalise dans la mesure qui sauve tout à la fois et la justice et la fraternité.

Avec les divisions et les appauvrissements, la nature humaine dans l'antiquité faisait une troisième insulte à la fraternité : elle produisait l'asservissement. Asservir pour régner, c'est le besoin de toute nature que Jésus-Christ n'a pas touchée de son sceptre libérateur. Un jour, un homme opulent voit des malheureux qui vont mourir de faim; il dit : « Si je les empêchais de mourir, ils travailleraient pour

moi, et je serais plus riche. » Sans leur prendre la liberté, il peut leur donner la vie; pour les empêcher d'être misérables, il n'a pas besoin de les rendre esclaves; il peut se donner à lui-même la félicité délicate d'une opulence partagée par une communication fraternelle. Que fera-t-il? Il va trouver ces affamés, si eux-mêmes ne viennent à lui; il leur dit : « Vous le voyez, le sort vous a faits misérables, et demain vous allez mourir; donnez-moi votre travail, et je vous donnerai du pain; vous serez mes esclaves, et je serai votre maître; vous serez ma chose, et je serai votre soutien; vous travaillerez pour m'enrichir, ou je vous laisserai mourir. » Et ces hommes ont dit : « Plutôt l'esclavage que la mort! Nous voici : dispose de nous comme tu voudras; fais-nous comme tes bœufs pour labourer tes terres, comme tes chevaux pour traîner ton char; et quand nos membres seront brisés par le labeur, quand nous serons pour toi une chose inutile, vends-nous alors au premier maître qui voudra nous acheter; ou bien fais-nous mourir, et prends nos cadavres pour engraisser tes champs; ou, si tu l'aimes

mieux, jette notre chair en pâture aux poissons de tes viviers. » Et l'homme riche a dit : « C'est bien, vous êtes à moi ; vous êtes mes esclaves, et je suis votre maître. »

Ainsi fait la nature ; ainsi a-t-elle fait à peu près partout ; elle ne produit pas la liberté, elle produit l'esclavage ; elle est despotique, elle asservit pour régner ; et tous les modernes libérateurs qui nous promettent la fraternité au nom de la nature, ne sont que des rêveurs qui nous apportent leur folie au nom de la sagesse, ou des ambitieux qui nous apportent la tyrannie au nom de la fraternité.

Enfin la nature, lorsqu'elle suit son cours et qu'elle n'a pas le contre-poids que Jésus-Christ donne à ses penchants égoïstes en se rendant maître d'elle, la nature, telle qu'elle apparaît dans l'histoire, pousse à ce crime affreux, qui est l'extrême anéantissement de la fraternité : le fratricide !... Ici, quand on ose affirmer dans les clartés de l'histoire que la nature toute seule est fraternelle, il n'y a qu'une chose à faire : pour se voiler à soi-même la honte de son mensonge, il faut voiler à ses propres yeux les effroyables tragédies de l'his-

toire. Ah! Messieurs, regardez bien : depuis le berceau de l'homme jusqu'au pied du Calvaire, depuis la mort d'Abel jusqu'à la mort de Jésus-Christ, à travers quatre mille ans nos regards effrayés découvrent un long fleuve qui coule à pleins bords; et ce fleuve roule du sang et encore du sang. Quel est ce sang? C'est le sang fraternel répandu par des frères. Que dis-je? même de ce côté du Calvaire, le fleuve sanglant pousse ses flots, et se verse en mille ruisseaux divers. Tout ce qui n'est pas encore ou a cessé d'être chrétien, ignore la fraternité qui donne la vie, et perpétue avec la race de Caïn la tradition du fratricide qui donne la mort.

Voyez, à l'heure qu'il est, depuis dix-huit siècles que le drapeau de la fraternité évangélique se déploie sur tous les rivages, voyez dans l'Inde et dans la Chine ces égorgements que l'on croirait fabuleux, s'ils n'étaient l'histoire même écrite sous nos yeux avec le glaive des assassins et le sang des victimes. Voyez la Cochinchine, à qui nos frères portent la vérité dans le sacrifice, et qui boit comme un homme ivre le sang de nos martyrs. Voyez le maho-

métisme, ce grand fléau du christianisme, naguère encore défendu par l'épée fraternelle des nations chrétiennes, massacrer nos consuls pour assouvir les instincts d'un fanatisme féroce. Voyez les peuples récemment découverts dans les abîmes de l'Océan par le prosélytisme héroïque de la fraternité chrétienne ; ce sont des anthropophages, c'est-à-dire des mangeurs d'hommes. Là, le frère ne se contente pas d'appauvrir son frère, de dépouiller son frère, de tuer son frère ; à la lettre, il le mange ; il boit son sang et dévore son cœur ! Partout enfin où Jésus-Christ, le divin Abel, n'a pas planté dans son propre sang le drapeau de la fraternité, vous retrouverez Caïn ; Caïn toujours vivant et toujours portant au front, avec la trace du sang fraternel, le signe indélébile de la haine qui tue les frères.

Ah ! Messieurs, c'est assez lire au livre de l'humanité la page des divisions, des appauvrissements, des asservissements, des assassinats, des haines enfin ; page honteuse et sanglante où la nature a écrit par la main de l'égoïsme l'histoire du fratricide : hâtons-nous, avant de finir, de lire rapidement la page glo-

rieuse où Jésus-Christ vainqueur et restaurateur de la nature, a écrit dans l'amour la douce et splendide histoire de la fraternité chrétienne.

Le christianisme est l'avénement de l'amour dans l'humanité. A peine il a pris possession de quelques âmes dans le mystère de la Pentecôte, qu'un embrasement subit éclate partout où il se pose au sein d'un monde glacé par l'égoïsme : immense et prodigieux incendie que le feu divin en tombant du ciel avait allumé sur la terre. Pour la première fois, l'humanité contemple ce spectacle que quarante siècles n'ont pu contempler : des hommes qui s'aiment, et qui s'aiment en dehors des intérêts de la nature, de la chair et du sang. Le paganisme, témoin étonné d'un miracle dont il n'a pas le secret, voit passer sous ses regards les disciples de l'amour portant au front le signe du Maître qui envahit l'humanité, et il laisse échapper ce cri de stupéfaction, le seul que pût faire entendre l'égoïsme devant le règne de l'amour : *Voyez comme ils s'aiment!* Ils s'aimaient en effet les disciples de Jésus! ils s'aimaient comme sur cette terre on n'avait pas encore aimé. Ce

n'étaient plus seulement des hommes, c'étaient des frères ; c'était la naissance divine de la fraternité humaine. Phénomène tout divin que rien humainement ne pouvait expliquer, parce que rien naturellement ne l'avait préparé.

Dire que la nature toute seule en suivant son cours amena ce prodige, ah ! mieux vaudrait dire que l'incendie tout à coup a pris aux glaces des pôles. Comment donc éclata ce miracle d'amour qui fit au christianisme naissant une si douce mais si divine auréole ? Ah ! je vous l'ai dit : le feu du ciel était jeté sur la terre ; l'amour de Dieu était tombé au cœur des hommes ; et les chrétiens, unis dans cet amour, s'embrassaient au cœur de Dieu et connaissaient pour la première fois depuis la mort d'Abel le doux mystère de la fraternité. Ce mot, répété de bouche en bouche, *mes frères, mes frères*, éclatait au dehors, parce que la vie de la fraternité se remuait au dedans.

L'amour une fois posé dans les âmes comme le principe vivant de la fraternité chrétienne, en accomplit depuis bientôt deux mille ans le perpétuel miracle. L'égoïsme païen divisait, la fraternité chrétienne unira ; il appauvrissait,

elle enrichira; il asservissait, elle affranchira; il donnait la mort, elle donnera la vie.

Le paganisme divisait parce qu'il était l'égoïsme; le christianisme unit parce qu'il est l'amour; et parce qu'il est l'union, il crée la fraternité. Quelle que soit la raison secrète de ce mystère, c'est le fait éminemment chrétien qui se révéla partout, le besoin d'unir tout ce que la nature divise. Je ne sais quelle force d'attraction s'est répandue de tous côtés avec le souffle qui créa ce monde nouveau; on la sent partout qui marche, qui court, qui se précipite, et, pareille à une électricité, remue d'un bout à l'autre du monde la fibre de l'amour. A travers les castes, les divisions, les jalousies et les haines, abîmes profonds que le paganisme avait creusés entre les races et les races, les nations et les nations, les hommes et les hommes, on sent que la vie cherche la vie, que les mains se tendent pour rencontrer les mains, et que les cœurs vont d'eux-mêmes à la rencontre des cœurs. Sous la divine attraction mise au centre de l'humanité, les parties les plus extrêmes et les plus séparées par toutes les barrières se reconnais-

sent, se rapprochent, s'embrassent et se serrent au sein de l'unité qui se fait entre tous les hommes. Le plébéien et le patricien, le riche et le pauvre, le barbare et le civilisé, le blanc et le noir, le Scythe et le Grec, l'Africain, l'Asiatique et l'Européen, se trouvant tout à coup les mêmes mœurs et les mêmes besoins au sein d'un même amour, viennent s'unir dans l'agape fraternelle à l'ombre des catacombes ou au soleil des cités. Dans ce monde chrétien épanoui dans l'amour, il y a encore des hiérarchies, il n'y a plus de séparations ; il y a des inégalités, il n'y a plus de castes. Si le christianisme ne comble pas en un jour tous les abîmes qui séparent les hommes et les hommes, lui-même n'en creusera aucun, et il tendra à combler de jour en jour tous ceux qu'a ouverts l'égoïsme païen ; et un demi-siècle n'est pas écoulé, que déjà le monde entend ce cri qui retentit partout par le cœur de tous les vrais chrétiens comme par le cœur de saint Paul : Mes frères, vous êtes tous un en Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Omnes vos unum estis, fratres, in Christo.* O religion de Jésus-Christ ! vous unissez tout ce que la nature divise :

salut! vous êtes la religion de la fraternité!

Unir est le premier acte de la fraternité chrétienne, enrichir est le second. Pour s'enrichir soi-même dépouiller les autres, c'était le paganisme; pour enrichir les autres se dépouiller soi-même, c'est le christianisme; et c'est par là qu'il réalise dans les siècles le second bienfait de la fraternité. L'année dernière, pour vous révéler le secret intime du perfectionnement moral des hommes pratiqué par Jésus-Christ et les saints, j'ai montré la réaction contre les excès de la cupidité par l'héroïsme de la pauvreté; nous avons vu le volontaire dépouillement des biens créés comme le fait universel et séculaire du vrai christianisme. Des hommes qui veulent, eux aussi, je le crois, le perfectionnement de l'humanité et le soulagement des misères humaines, font opposition au nom de la fraternité à cette doctrine fraternelle. Ils ne comprennent pas qu'on se dépouille; surtout ils ne peuvent entendre que ce libre dépouillement de soi-même, considéré socialement, a pour résultat naturel l'anéantissement ou du moins la dimi-

nution de la misère. Un jour, je l'espère, nous envisagerons à ce point de vue économique le volontaire dépouillement. Qu'il nous suffise aujourd'hui de comprendre que l'homme dans le christianisme ne se dépouille pas pour se dépouiller, mais pour revêtir ; qu'il ne s'appauvrit pas pour s'appauvrir, mais pour enrichir. Se dépouiller et s'appauvrir soi-même pour mieux vêtir et enrichir les autres, tel est le sens éminemment fraternel de cet acte dévoué que produit en renonçant à tout le pauvre volontaire; et telle est la source la plus féconde des dévouements fraternels qui remplissent notre histoire, et qui sont à jamais l'immortel honneur du christianisme. Si la passion de secourir la misère n'a pas cessé de vivre au cœur de l'humanité chrétienne depuis bientôt deux mille ans, c'est que depuis bientôt deux mille ans l'ambition du volontaire dépouillement n'a pu mourir au cœur des saints. Ce n'est pas le moment de vous dire tout ce que la fraternité chrétienne a fait dans le monde pour diminuer les appauvrissements et la misère dans l'humanité : il me suffit de vous avoir montré la source; et la source, la voilà

ouverte au cœur des saints par l'amour de Jésus-Christ principe divin de toute fraternité : la passion de s'appauvrir soi-même pour enrichir les autres. Depuis que cette source divine a jailli dans le monde du cœur de Jésus-Christ dépouillé pour tout enrichir, elle n'a pas plus cessé de verser au sein de l'humanité les dons volontaires qui enrichissent les misères, que les sources du Nil n'ont cessé de verser au lit du fleuve bienfaisant les ondes qui fécondent les plaines de l'Égypte. O religion de Jésus-Christ ! vous enrichissez par les volontaires appauvrissements : salut ! vous êtes la religion de la fraternité !

Avec le besoin d'unir et le besoin d'enrichir, le christianisme développe au cœur des hommes une passion encore plus fraternelle, la passion d'affranchir. Asservir les autres pour régner soi-même, c'est le paganisme ; servir soi-même pour affranchir les autres, c'est le christianisme ; c'est Jésus-Christ fait esclave pour l'affranchissement du monde : *Formam servi accipiens.* Le christianisme est une rédemption, et le Christ un rédempteur. Ce mystère de la rédemption est, je le sais,

d'un ordre rigoureusement surnaturel. Mais il a eu dans l'ordre naturel un rejaillissement inévitable; et le besoin d'affranchissement que Jésus-Christ mit au cœur du christianisme s'est produit de lui-même au sein des sociétés chrétiennes par l'affranchissement des servitudes sociales créées par l'égoïsme. Je ne décrirai pas ce phénomène incomparable de la destruction progressive de l'esclavage par le christianisme. Il y a des choses si éclatantes au soleil de l'histoire, que la parole ne pourrait que les obscurcir en voulant les démontrer. Oui, Messieurs, il y a au fond du christianisme, cachée aux faux libérateurs de ce temps, une force affranchissante qui use d'elle-même, lentement quelquefois, mais infailliblement toujours, les fers de tout injuste esclavage. Ah! sans doute, le christianisme, au jour de sa première apparition, n'a pas levé aux yeux des esclaves le drapeau de la guerre; il n'a pas appelé tous les Spartacus de la servitude pour crier aux esclaves : « La force vous appartient, étendez votre bras et frappez vos tyrans. » Jésus-Christ s'y est pris bien autrement : il a éveillé

au cœur des esclaves le sentiment de la dignité humaine ; il a détruit au cœur des maîtres tout les instincts du despotisme ; il s'est mis lui-même enfin, lui, Dieu et homme tout ensemble, dans le maître et dans l'esclave ; et il a fait accepter une parole qui une fois comprise de l'un et de l'autre devait faire tomber d'elle-même les chaînes de la servitude ; cette parole était celle-ci : Jésus-Christ est tout en tous : *Omnia in omnibus Christus.* Le Christ est votre vie, et la fraternité est consommée au centre de son propre cœur.

Dès lors comment la servitude aurait-elle pu subsister partout, subsister toujours ? Pourquoi des hommes libres et des hommes esclaves, lorsqu'il n'y avait plus que des hommes frères unis dans la vie même de Dieu ? Aussi bientôt ce qui n'avait jamais été vu, ce qui ne pouvait pas se voir, se vit partout après l'accomplissement de ce grand mystère : les chaînesdel'esclavage tombant d'elles-mêmes au souffle de cet amour qui emporte toute servitnde pour faire les hommes libres. On vit, ce qui est encore plus prodigieux, les maîtres venant eux-mêmes offrir à leurs esclaves une liberté

qu'ils ne songeaient pas même à demander, et déliant de leurs fraternelles mains ces chaînes que l'égoïsme avait rivées par la force. Et quand cet affranchi de l'amour devenait un prêtre de Jésus-Christ ou un prince de l'Église, on pouvait contempler un spectacle encore plus émouvant : le maître d'hier s'inclinant avec bonheur devant l'esclave devenu pontife, pour recevoir la bénédiction de cette main à laquelle il avait rendu la liberté au nom de Jésus-Christ libérateur! O religion de Jésus-Christ, religion de l'affranchissement et de la liberté, salut au nom de tous mes frères! vous êtes la religion de la fraternité!

Que manquait-il, Messieurs, pour compléter ce miracle de fraternité accompli par le christianisme? Une seule chose : pousser la communication fraternelle jusqu'au don total et jusqu'à l'immolation complète de soi-même. Donner la mort, tuer pour mieux vivre soi-même, c'était le paganisme; donner sa vie, mourir volontairement pour le salut et le rachat de ses frères, c'est le christianisme, c'est-à-dire Jésus-Christ encore, non plus seulement esclave, mais victime pour le salut du monde, et avec

lui apprenant aux chrétiens à consommer dans leur sang ce miracle de la fraternité : *mourir pour donner la vie!* Quoi! des hommes ont eu cette étrange passion! Oui, Messieurs, et c'est là un miracle qui pourrait à lui seul nous tenir lieu de tous les miracles. Combien d'hommes et de femmes ont rendu par la voie de leur sang versé pour faire germer la vie, cet héroïque témoignage de fraternité? combien, je n'entreprendrai pas de le dire; mais ce que je sais bien c'est que ces véritables frères, qui ont fait sur la terre le triomphe de la fraternité, se comptent par légions; légions fraternelles qui ont marché dans le monde à partir du Calvaire, perpétuant la tradition de la fraternité, tandis que Caïn, toujours vivant, y perpétuait la tradition du fratricide. Comme il y a un fleuve de sang qui coule depuis le berceau du monde jusqu'à nous, en élevant une voix qui crie toujours : *fratricide, fratricide!* il y a un autre fleuve de sang qui coule des sommets du Calvaire jusqu'à nous, en élevant la voix qui crie sans cesse : *fraternité, fraternité!* Le premier est le fleuve du sang versé par l'égoïsme pour donner la mort; le second, le fleuve du sang versé

par l'amour pour donner la vie. Ah ! Messieurs, ne niez pas ce prodige indéfectible qui fait monter au ciel et retentir dans l'univers le témoignage de la fraternité chrétienne : non, ne le niez pas ; la voix du sang s'élèverait contre vous ; car ce sang versé dans tous les siècles, il coule encore au soleil du dix-neuvième siècle; et peut-être qu'à l'heure où je vous parle, dans l'Inde, dans la Corée, dans la Chine, ou dans la Cochinchine, il y a un de nos frères, un prêtre catholique qui partit naguère du milieu de vous pour aller mourir à quatre mille lieues d'ici, et qui en ce moment, debout sur l'échafaud, prend dans sa main le sang qui jaillit de lui, et s'écrie en le jetant au ciel : Je jure par ce sang que je meurs pour donner à mes frères Jésus-Christ et la vérité ! Et moi qui ne suis ni un héros, ni un martyr; moi qui ne me sens devant vous qu'un homme faible et un humble apôtre, ah ! moi aussi je crois sentir au fond de mon cœur le témoignage invincible que l'amour y rend à la fraternité : car je sens que je suis prêt à mourir pour vous, et à rendre à la fraternité qui m'unit à vous en Jésus-Christ notre

Sauveur, avec le témoignage de la parole le témoignage du sang. O religion de Jésus-Christ, religion du sacrifice, j'en jure par le sang du jeune missionnaire et par l'élan de mon amour prêt à mourir comme lui, vous faites accepter la mort pour donner la vie : salut! vous êtes la religion de la fraternité !!!...

J'ai fini, Messieurs, de vous montrer au point de vue social le Progrès par le christianisme. Permettez-moi, avant de descendre, de résumer en quelques mots les vérités développées dans ces dernières Conférences. Le christianisme crée tous les éléments essentiels du Progrès social : il crée par Jésus-Christ et en Jésus-Christ la véritable autorité ; et seul il donne le vrai sens de ces mots naguère retentissant au milieu de nous comme la formule du Progrès des nations : liberté, égalité, fraternité. J'entends dire que ces trois choses sont des fruits d'une révolution qui fut par-dessus tout féconde en ruines ; et j'admire dans des chrétiens ce miracle d'ingratitude qui dénie à Jésus-Christ les dons de son amour, et à l'Église la tradition doctrinale et pratique de cet ensei-

gnement social apporté au monde par le divin Auteur des sociétés chrétiennes.

Je le sais, les révolutionnaires s'adjugent résolûment l'invention des idées exprimées par ces trois mots : liberté, égalité, fraternité. C'est l'éternelle stratégie de Satan de revendiquer pour les siens le prestige des mots, alors qu'il travaille le plus à anéantir la réalité des choses. Les révolutionnaires parlent beaucoup de liberté, et ils font de la servitude ; d'égalité, et ils aspirent à la domination ; de fraternité, et ils veulent assassiner des frères ; ils parlent de liberté, comme un malhonnête homme parle de probité ; d'égalité, comme un homme d'hier parle de sa noblesse ; de fraternité, comme un homme méchant parle de sa bonté.

l'Église catholique à travers ses longs siècles parle peu de ces grandes choses, mais elle les pratique : elle ne les démontre pas, elle les suppose. Si elle ne fait pas autour de ces mots le même bruit que les sociétés modernes, c'est que les réalités qu'ils expriment ne manquaient pas aux siècles vraiment chrétiens, comme elles manquent aux sociétés

modernes. Et si aujourd'hui nous venons en parler au nom de l'Église, ce n'est que pour revendiquer au nom de Jésus-Christ des mots que nous a légués Jésus-Christ, et surtout pour rendre aux notions qu'ils renferment un éclat obscurci par les nuages des systèmes et la poussière des philosophies.

Vous parlez de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, et vous en faites au génie des politiques nouveaux comme une triple auréole : au nom de la justice, laissez-moi réclamer ce qui est à nous ; laissez-moi vous dire : A nous la liberté, à nous l'égalité, à nous la fraternité. Oui, Messieurs, nous réclamons ces trois choses, parce qu'elles nous appartiennent ; et elles nous appartiennent, parce qu'elles sont dans l'Église de Dieu la tradition vivante de Jésus-Christ. Donc, si vous voulez que le monde marche par elles et avec elles au Progrès social, ah ! revenez tous à Jésus-Christ. Jésus-Christ est ces trois choses à la fois : en lui seul nous sommes libres ; en lui seul nous sommes égaux ; en lui seul nous sommes frères dans le sens légitime et progressif de ces trois mots qui nous viennent de lui.

En lui seul aussi nous trouvons ce qui est la garantie de ces trois choses saintes, et la condition de toute vie sociale, l'autorité vraie : l'autorité avec son vrai principe, son vrai domaine et sa vraie destinée ; l'autorité qui, sur le front du père, du prêtre, du roi ou du pontife, est toujours l'autorité de Dieu commandant à l'homme ; l'autorité le plus puissant ressort du Progrès social, parce qu'elle élève les sociétés en créant sous toutes les formes le respect, l'obéissance et l'amour.

Voilà le Progrès social tel que je l'ai compris dans la lumière descendue dans mon âme du visage de Jésus-Christ. Si, en vous le montrant, je n'ai pu ménager les erreurs, condescendre à toute opinion, ni respecter tout préjugé, mon cœur me dit que j'ai voulu le bonheur de mes frères, la gloire de ma patrie et le Progrès du monde. Ah ! qu'il marche, ce Progrès que l'humanité appelle. Que la société s'avance pour le conquérir portée sur la liberté, l'égalité et la fraternité comme sur trois colonnes triomphales, et appuyée sur l'autorité de Jésus-Christ, de qui relève toute société chrétienne ; et qu'ainsi, dans l'ordre

social comme dans l'ordre moral, Jésus-Christ se révèle et soit glorifié par tous comme l'auteur et le consommateur de tout Progrès !

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE CONFÉRENCE. Pag.

Le Progrès social par l'autorité. 3

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

Le Progrès social par Jésus-Christ autorité. 51

TROISIÈME CONFÉRENCE.

Le Progrès social par Jésus-Christ autorité (Suite). 107

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

Le Progrès social par la liberté chrétienne. 159

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

Le Progrès social par l'égalité chrétienne. 223

SIXIÈME CONFÉRENCE.

Le Progrès social par la fraternité chrétienne. . . 277

005786143

Digitized by Google

11
G11
64

Digitized by Google

Librairie d'ADRIEN LE CLERE et Cie, rue Cassette, 29.

LE COMBAT SPIRITUEL

PAR LE PÈRE SCUPOLI

TRADUCTION NOUVELLE

Précédée d'un Exposé critique sur les traductions françaises publiées jusqu'à présent

AUGMENTÉE DE LA PAIX INTÉRIEURE ET DE 33 CHAPITRES ENTIÈREMENT INÉDITS

Traduits pour la première fois de l'italien en français

Par M. l'abbé A. RICHE

AUTEUR DES FIORETTI, OU LES PETITES FLEURS, DE S. FRANÇOIS DE SALES.

1 vol. grand in-32 de près de 500 p. sur raisin glacé.— Prix : 1 fr. 60 c.

LES CONSOLATIONS DE LA RELIGION

dans la perte des personnes qui nous sont chères

PAR M. LOUIS PROVANA DE COLLEGNO

Grand'Croix de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare.

DIXIÈME ÉDITION.

1 volume in-18 sur carré glacé. — Prix : 1 fr. 50 cent.

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE

PAR SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE, INSTITUTEUR DE L'ORDRE DE LA VISITATION DE SAINTE-MARIE

NEUVIÈME ÉDITION, A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

1 volume in-18 sur carré glacé. — Prix : 1 fr. 50 c.

Cette édition, revue avec soin, a été publiée par Mgr BLANQUART DE BAILLEUL, *Archevêque de Rouen, pour l'usage des Sœurs et des élèves de la Visitation.*

MANUEL DES PERSONNES PIEUSES

OU

RECUEIL DE PRIÈRES CHOISIES

TREIZIÈME ÉDITION

Augmentée de 360 sujets de Méditations devant le Saint-Sacrement pour l'Adoration perpétuelle

PAR Mgr DE LA BOUILLERIE, ÉVÊQUE DE CARCASSONNE

ET DE LA

MESSE POUR LA RÉPARATION DES INJURES FAITES A J. C. DANS LE S. SACREM. DE L'AUTEL

1 volume in-32 sur raisin glacé. — Prix : 1 fr. 40 c.

MÉDITATIONS A L'USAGE DE LA JEUNESSE

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE ET LES PRINCIPALES FÊTES

Par M. l'abbé PAGÈS

1 fort vol. in-18 sur jésus. — Prix net : 3 fr.

PIE IX

PAR ALEX. DE SAINT-ALBIN.

1 joli volume in-18 sur beau papier. — Prix : 3 fr. 50 c.

PARIS. IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Digitized by Google

ALESS. CIOLLI
LEGATORE DI LIBRI
FIRENZE